Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Jacques Boulenger

LA LÉGENDE DU ROI ARTHUR

TOME IV

Le Saint-Graal
La mort d'Arthur

Table des matières

LE SAINT GRAAL

À Joseph Bédier

I

Préambule

Il y a longtemps que j'ai pris connaissance des merveilleuses aventures et faits étranges dont devise la haute histoire du Saint Graal. J'ai mis à les entendre et rapporter le sens que Nature m'a donné, car ces contes sont plaisants et de grande signifiance, et je pense que les bonnes gens (pourvu qu'ils aient pouvoir et loisir de les lire) s'en réconforteront et, grâce à eux, ôteront de leur cœur divers soucis et lourdes pensées. Certes, si ces récits sont peu prisés, ce sera de ceux qui ne savent pas ce qui a du prix en ce monde, et peu me chaut du blâme de telles gens ! En terre aride le bon grain ne peut pousser.

Aujourd'hui, je veux parler des grandes merveilles que plusieurs prud'hommes, chevaliers célestiels, les meilleurs qui furent jamais, accomplirent dans l'ancien temps. Des bons, on ne saurait jamais trop écrire ; mais, si peu de mal qu'on dise des mauvais, c'est toujours pénible à entendre ; aussi ai-je laissé les mauvais de côté : qu'ils soient loin de moi toujours ! Que Dieu ne permette jamais qu'ils s'en approchent ! Or, écoutez : car pour ce que je vois que le temps est beau et clair, l'air pur, que la grande froidure de l'hiver est partie, et que nous sommes au commencement de la douce saison qu'on nomme printemps, je veux commencer mon livre, au nom de Dieu et de la Sainte Trinité, de la manière que voici :

II

La venue de Galaad : le Siège périlleux ; passage du Graal ; la haute quête

Le jour de la Pentecôte, le roi Arthur et la reine Guenièvre vêtirent leurs robes royales et posèrent leurs couronnes d'or sur leurs têtes ; et certes le roi était très beau ainsi et il avait bien l'air d'un prud'homme. Comme il sortait de la messe, passée l'heure de tierce, il trouva Lancelot qui revenait, en compagnie de Bohor, de l'abbaye de la forêt où il avait adoubé son fils Galaad, ainsi que le conte l'a rapporté. À tous trois, le roi fit joie, puis il commanda de mettre les tables, car à son avis il était grand temps de manger.

– Sire, dit Keu le sénéchal, nous avons toujours vu qu'aux grandes fêtes vous ne vous asseyiez point à votre haut manger avant qu'une aventure fût advenue en votre maison : à faire autrement, aujourd'hui, vous enfreindriez la coutume.

– Vous dites vrai, Keu. J'ai tant de joie de l'arrivée de Lancelot et de ses cousins qu'il ne me souvenait plus de cette coutume.

Or, tandis qu'ils parlaient ainsi, les chevaliers s'étaient approchés de la Table ronde. Sur chaque siège se trouvait écrit le nom de celui à qui la place appartenait. Mais, sur celui qu'on nommait le Siège périlleux parce qu'aucun homme jamais ne s'y était assis sans être puni par Dieu, on s'aperçut

que des lettres d'or nouvellement tracées (on ne sut jamais par qui) disaient ceci :

Quatre cent cinquante-quatre ans après la Passion de Jésus-Christ, le jour de la Pentecôte, ce siège aura son maître.

– En nom Dieu, s'écria Lancelot après avoir répété ces mots à haute voix, qui voudra faire le compte trouvera que c'est aujourd'hui même !

Tous les pairs et les compagnons de la Table ronde demeurèrent ébahis de cette grande merveille et Keu s'écria :

– Par mon chef, sire, vous pouvez maintenant dîner, car l'aventure ne vous a point failli !

– Allons ! dit le roi.

Les nappes mises et l'eau cornée, les chevaliers lavèrent leurs mains dans les bassins d'or, puis le roi s'assit sur son estrade et chacun à sa place ; et, comme les compagnons de la Table ronde étaient tous venus, tous les sièges furent occupés, hormis le Siège périlleux. Mais, au moment qu'on allait servir le premier mets, soudain les portes et les fenêtres se fermèrent d'elles-mêmes ; puis, au milieu de la salle, apparut un vieillard en robe blanche, que nul n'avait vu entrer, et qui tenait par la main un chevalier vêtu d'une armure couleur de feu, mais sans écu.

– La paix soit avec vous ! dit le prud'homme à si haute voix que chacun l'entendit. Roi Arthur, voici le vrai chevalier, le désiré, le promis, sorti du haut lignage du roi Salomon et de Joseph d'Arimathie, celui qui mènera à bien la quête du Saint Graal et achèvera les temps aventureux !

– Bienvenu soit-il, dit le roi en se levant, car nous l'avons longtemps attendu ! Jamais il n'y eut si grande joie que celle que nous lui ferons.

Alors le chevalier ôta son heaume et l'on vit qu'il était tout jeune ; et comme le gerfaut est plus beau que la pie, la rose que l'ortie et l'argent que le plomb, il était plus beau que tous ceux qui étaient là. Le vieillard le désarma et le conduisit par la main au Siège périlleux, où il s'assit sans hésiter, en toute sûreté. Et quand les barons virent ce jouvenceau en cotte rouge et surcot vermeil fourré d'hermine prendre place si simplement au lieu que tant de bons et de vaillants avaient redouté et où étaient advenues déjà de si hautes aventures, il n'est aucun d'eux qui ne le tint pour son maître, car ils pensèrent que cette grâce lui était accordée par la volonté de Notre Sauveur. Mais quelle fut la joie de Lancelot, lorsqu'il reconnut que ce damoisel n'était autre que son fils Galaad !

– Roi, disait le vieillard, aujourd'hui tu obtiendras le plus grand honneur qui ait jamais été accordé à aucun roi de Bretagne : et sais-tu lequel ? Le Saint Graal entrera dans ta maison et rassasiera les compagnons de la Table ronde.

Là-dessus, il sortit par la grande porte qui pourtant était close, et sachez que jamais personne ne le revit plus. Mais, à peine eut-il disparu, un coup de tonnerre éclata, puis un rayon de soleil traversa les verrières, qui fit tout paraître deux fois plus clair dans la salle : ceux qui étaient là en furent illuminés comme de la grâce du Saint Esprit ; toutefois ils sentirent en même temps qu'ils étaient devenus aussi muets que les bêtes. Et voici qu'un vase en forme de calice apparut, caché sous un linge blanc, et qui semblait flotter dans l'air, car nul ne pouvait apercevoir qui le portait. Et aussitôt que ce très saint vase fut entré, le palais s'emplit de

parfums, comme si l'on y eût répandu toutes les bonnes épices du monde. Et à mesure qu'il passait devant les tables, celles-ci se trouvaient chargées des viandes les plus exquises ; chacun eut devant soi justement celles qu'il désirait. Puis, quand tout le monde fut servi de la sorte, le vase s'en alla comme il était venu, on n'aurait su dire comment ; alors tous, grands et petits, retrouvèrent la parole et rendirent grâces à Dieu qui avait permis qu'ils eussent la visite du Saint Graal.

– Seigneurs, dit le roi, Notre Sire nous donne certes une haute marque d'amour en venant nous rassasier de Sa grâce en un si haut jour que celui de la Pentecôte !

– Encore y a-t-il autre chose que vous ne savez point, lui répondit messire Gauvain : c'est que chacun a été servi des viandes qu'il souhaitait et désirait ; et cela n'était jamais advenu ailleurs qu'à la cour du roi Pellès, au Château aventureux. Néanmoins il n'a été permis à aucun de nous d'apercevoir le Saint Graal sous l'étoffe qui le cachait. C'est pourquoi je fais vœu d'entrer en quête demain matin et d'y rester un an et un jour, ou davantage s'il le faut ; et, quoi qu'il m'arrive, je ne reviendrai qu'après avoir découvert la vérité du vase très précieux, à moins qu'il ne puisse ou qu'il ne doive pas m'être donné de la connaître : auquel cas je m'en retournerai.

Tous les compagnons de la Table ronde se levèrent et firent le même vœu que messire Gauvain, jurant qu'ils ne cesseraient jamais d'errer avant de s'être assis à la haute table où la douce nourriture était tous les jours servie, si toutefois cela pouvait leur être permis. Mais, à les écouter, le roi sentait un si grand chagrin que l'eau du cœur lui vint aux yeux.

– Gauvain, Gauvain, dit-il, vous m'avez trahi ! Car vous m'avez ôté mes amis, la plus belle compagnie et la plus loyale qui soit. Je sais bien que les compagnons de la Table ronde ne reviendront pas tous de cette quête et qu'il en manquera beaucoup : certes cela ne me peine pas peu ! Je les ai élevés aussi haut que j'ai pu et je les aime comme des fils et des frères…, Ha, je doute beaucoup de les revoir jamais !

– Pour Dieu, sire, que dites-vous ? s'écria Lancelot. Un roi ne doit pas nourrir la crainte en son cœur, mais la hardiesse et l'espoir. Et si nous mourons en cette quête, ce sera la plus belle et la plus honorable des morts.

– Lancelot, Lancelot, c'est le grand amour que j'ai pour vous tous qui me fait parler ainsi ! Et ce qui me chagrine, c'est que je sais bien que vous ne serez pas rassemblés à la table du Graal comme vous l'êtes à celle-ci et que bien peu y seront admis !

À cela Lancelot ni messire Gauvain ne répondirent rien, car ils sentaient que le roi disait vrai et qu'eux-mêmes, peut-être, n'auraient pas place à la haute table du Graal. De façon que messire Gauvain se serait repenti du vœu qu'il avait fait, s'il l'eût osé.

III

Galaad et la reine

Cependant, tout le monde s'était levé et l'on vit que le Siège périlleux portait maintenant le nom de Galaad, lequel vola de bouche en bouche, et tant qu'il parvint aux tables où la reine mangeait avec ses dames. Ah ! quand elle sut comment Lancelot avait juré, ainsi que ses compagnons, de partir en quête de la vérité du Graal, elle eut tant de chagrin qu'elle en pensa pâmer !

– Hélas ! disait-elle en pleurant, c'est grand dommage, car cette quête ne se terminera pas sans que maint prud'homme y trouve sa mort ! Je m'étonne que messire le roi l'ait permise.

Presque toutes les dames s'étaient mises à pleurer avec elle et ce n'était pas merveille, car la plupart étaient les femmes épousées ou les amies de ceux de la Table ronde. Aussi, quand les tables furent ôtées et qu'elles furent assemblées dans la salle avec les chevaliers, chacune dit à celui qu'elle aimait qu'elle voulait aller avec lui à la quête du Graal. Mais aucun ne consentit, car ils sentaient tous qu'une quête si haute des secrets mêmes de Notre Seigneur ne pouvait être entreprise comme les autres quêtes terriennes qu'ils avaient menées jusqu'à ce jour.

La reine, cependant, était venue s'asseoir auprès de Galaad et elle lui demandait dans quel pays il était né, et de qui. Il lui apprit ce qu'il en savait, mais non qu'il était fils de Lan-

celot. Pourtant elle le devina à leur ressemblance et pour ce qu'elle avait souvent entendu parler de l'enfant issu de la fille du roi Pellès.

– Ha, sire, lui dit-elle, pourquoi me celez-vous le nom de votre père ? À votre place, je n'aurais pas honte de le nommer, car il est le meilleur et le plus beau chevalier du monde. Et vous lui ressemblez si fort que le plus niais s'en apercevrait.

– Dame, répondit Galaad en rougissant, puisque vous le connaissez si bien, nommez-le.

– En nom Dieu, c'est Lancelot du Lac, le plus gentil et le mieux aimé chevalier qui vive en ce temps.

– Dame, si c'est vrai, on le saura bientôt céans.

Longtemps ils parlèrent ainsi, jusqu'à ce que vînt l'heure du souper. Et, après qu'ils eurent mangé, le roi mena Galaad dans sa propre chambre et le fit coucher, par honneur, dans le lit où il avait coutume de dormir lui-même.

IV

Départ des compagnons de la Table ronde

Or, la reine pleura toute la nuit. Mais le lendemain, dès qu'il plut à Dieu que les ténèbres disparussent, elle vint avertir son seigneur que les chevaliers l'attendaient pour entendre la messe. Le roi Arthur essuya ses yeux, afin qu'on ne s'aperçût pas du grand deuil qu'il avait mené, lui aussi, à cause du départ de ses amis ; puis il se rendit à l'église avec ceux de la Table ronde, tout armés, hors la tête et les mains.

La messe chantée, les compagnons de la quête se réunirent dans la salle du palais pour prêter serment. Comme maître et seigneur de la Table ronde, Galaad s'agenouilla le premier devant les reliques et jura de ne jamais revenir avant que de savoir la vérité du Graal, s'il pouvait lui être donné de la connaître en aucune manière. Après lui jurèrent Lancelot, messire Gauvain, messire Yvain le grand, Perceval le Gallois, Lionel, Bohor, Hector des Mares, tous les compagnons, au nombre de cent cinquante, dont pas un n'était couard. Ensuite ils déjeunèrent ; puis ils lacèrent leurs heaumes et ceignirent leurs épées.

Cependant la reine s'était retirée dans sa chambre, où elle se laissa choir sur son lit, pleurant si fort, que le plus dur cœur eût eu pitié d'elle. Lancelot vint la voir, mais quand elle l'aperçut tout armé comme il était et prêt à partir, les larmes coulèrent sur son clair visage.

– Ha, dame, dit-il, donnez-moi votre congé !

– Non, vous ne partirez pas avec mon congé. Mais, puisqu'il le faut, allez en la garde de Celui qui se laissa mettre en croix pour nous ! Qu'Il vous conduise où vous irez !

– Dame, Dieu le veuille en Sa sainte miséricorde !

Là-dessus Lancelot quitta la reine et s'en vint dans la cour, où il trouva ses compagnons dont beaucoup étaient déjà à cheval. Le roi, qui arrivait, s'étonna de voir que Galaad ne portait point d'écu.

– Sire, je ferais mal si j'en prenais un ici.

– Que Dieu vous conseille donc ! dit le roi.

Et il monta lui-même sur un palefroi pour faire compagnie aux chevaliers, qu'il escorta, menant grand deuil, jusqu'au château Vagan. Mais là Galaad, messire Gauvain, Lancelot, tous les compagnons ôtèrent leurs heaumes et ils vinrent, l'un après l'autre, lui donner le baiser d'adieu ; après quoi chacun d'eux partit à son aventure, tandis que le roi, plus dolent qu'on ne saurait dire, regagnait Camaaloth.

V

Quête de Galaad : l'écu de Mordrain

Galaad chevaucha quatre jours sans rien voir qui mérite d'être narré dans un conte. Le cinquième, à vêpres, il parvint à une blanche abbaye où les moines lui firent bel accueil quand ils surent qu'il était chevalier errant, et, après l'avoir désarmé, ils le conduisirent dans une chambre où deux prud'hommes se trouvaient déjà, dont l'un était blessé et couché dans un lit : c'étaient le roi Ydier et messire Yvain. Il courut à eux les bras tendus et s'informa de ce qui était arrivé au roi Ydier.

– Sire, répondit le blessé, il y a dans cette abbaye un écu dont les moines disent que seul pourra le porter sans être tué, ou navré, ou vaincu, le meilleur chevalier du monde. Quand il sut cela, messire Yvain déclara qu'il ne le prendrait jamais ; mais moi, ce matin, je l'ai pendu à mon cou et je suis sorti avec un écuyer que les rendus m'avaient donné. Je n'avais pas fait deux lieues que je vis un chevalier aux armes couleur de neige qui me courait sus aussi vite que son cheval pouvait aller. Je m'élançai à mon tour, mais ma lance se brisa sur son écu, tandis qu'il m'enfonçait la sienne dans l'épaule et me jetait à bas de mon destrier. “Sire chevalier, me dit-il, vous êtes bien fou de vous être servi de cet écu, tout souillé de péchés comme vous êtes ! Notre Sire m'a envoyé pour tirer vengeance de ce méfait. Retournez à l'abbaye, et quand Galaad, le sergent de Jésus-Christ, y sera

venu, dites-lui qu'il prenne hardiment le bouclier et qu'il vienne ici : je lui en dirai la signifiance."

Le lendemain donc, après la messe, un des moines mena Galaad derrière le maître autel et lui montra un bel écu blanc à croix vermeille, qui fleurait une odeur plus douce que celle des roses. Et Galaad le prit, et quand il fut parvenu au lieu où le roi Ydier avait été blessé la veille, il vit accourir le blanc chevalier, qui lui dit :

– Sache que, trente-deux ans après la Passion de Jésus-Christ, Joseph d'Arimathie, le gentil chevalier qui décloua le Sauveur de la croix, vint à Sarras où il convertit un roi sarrasin et mécréant qu'on appelait Evalac le méconnu et qui reçut à son baptême le nom de Mordrain. En partant pour la Bretagne, il lui laissa un écu blanc sur lequel il avait fait peindre une croix en mémoire de Notre Seigneur. Or, il arriva que Joseph et son fils l'évêque Josephé furent emprisonnés par un roi breton nommé Crudel. Mais Mordrain, à son tour, s'embarqua par le commandement de Dieu et vint dans la Bretagne bleue où, avec l'aide de son beau-frère Nascien, il vainquit Crudel et délivra les prisonniers. Après la bataille, ils virent passer un homme qui avait le poing coupé ; l'évêque Josephé l'appela et lui dit de toucher l'écu du roi Mordrain ; et aussitôt que l'homme eut fait cela, il se trouva guéri ; mais la croix disparut de l'écu et demeura marquée sur son bras.

"Peu après, le roi Mordrain commit une grande faute : une nuit, il souhaita si fort de connaître la vérité du Graal qu'il se rendit dans la chambre où le saint vase était gardé, et il venait de soulever la patène, lorsque Dieu lui envoya un ange qui lui perça les deux cuisses d'un coup de lance : depuis lors, il vit quelque part en ce monde, aveugle et paraly-

tique, et ainsi sera-t-il jusqu'à la venue du chevalier qui le délivrera. Quand Josephé fut au point de trépasser du siècle, Mordrain, le roi méhaigné, le supplia de lui laisser quelque souvenir de lui. Alors l'évêque traça de son propre sang une croix sur l'écu et promit au roi méhaigné qu'elle demeurerait fraîche et vermeille tant que l'écu durerait. "Et il ne disparaîtra point de si tôt, ajouta-t-il, car nul ne le pendra à son cou qui ne s'en repentisse, avant celui à qui Dieu le destine. Faites garder cet écu au lieu même où Nascien, votre beau-frère, mourra : le bon chevalier désiré y viendra cinq jours après avoir reçu l'ordre de chevalerie".

Ainsi parla celui qui portait des armes blanches comme neige neigée ; puis il s'évanouit. Et Galaad reçut de la sorte son écu.

VI

Quête de Galaad : Le châtel aux pucelles

Quelques jours plus tard, il parvint au sommet d'un coteau. C'était par un matin d'été, quand l'alouette s'amuse à crier à voix pure. Le temps était beau et clair, le jour resplendissait : le chevalier s'arrêta à écouter le merle et la pie, et, comme il regardait la plaine alentour, il aperçut, au pied de la colline, un fort château entouré d'une rivière grosse et rapide. Il se mit en devoir de s'y rendre ; mais, lorsqu'il en approcha, sept demoiselles très bien voilées vinrent à sa rencontre.

– Sire chevalier, dit l'une d'elles, ignorez-vous que cette rivière est l'Averne et cette forteresse le châtel aux Pucelles ? Sachez que toute pitié en est absente. Vous feriez mieux de retourner sur vos pas, car ici vous ne récolteriez que honte.

À cela Galaad ne répondit mot ; mais il s'assura que rien ne manquait à ses armes, et continua d'avancer à grande allure. Alors sept chevaliers sortirent du château.

– Gardez-vous de nous, lui cria l'un d'eux, car mes frères et moi, nous ne vous assurons que de la mort.

– Comment ? Voulez-vous jouter contre moi tous les sept à la fois ?

Déjà ils s'élançaient, et leurs sept lances heurtèrent ensemble son écu sans l'ébranler sur sa selle, mais si rudement qu'ils arrêtèrent net son cheval. Pour lui, il abattit celui au-

quel il s'était adressé ; puis il fit briller son épée et courut sus aux autres, frappant de telle force qu'il n'était d'armure qui pût garantir de ses coups. Ainsi dura la mêlée, et tant que les sept frères, qui étaient pourtant d'une grande prouesse, se trouvèrent si las et mal en point qu'ils ne pouvaient presque plus se défendre. Galaad, au contraire, était aussi frais qu'en commençant, car l'histoire du Graal témoigne qu'on ne le vit jamais fatigué pour travail de chevalerie qu'il eût fait. En sorte que les sept chevaliers, voyant qu'ils ne pouvaient plus durer contre lui, s'enfuirent.

Et sachez qu'il ne les poursuivit point.

Quand il fut entré dans le château, il y vit errer des pucelles en si grand nombre qu'il n'aurait su les compter. Et, toutes, elles étaient pareillement vêtues de camelot noir et voilées de lin blanc.

– Sire, disaient-elles, soyez le bienvenu, car nous vous avons longtemps attendu ! Dieu soit béni, qui vous a conduit ici ! On doit comparer votre venue à celle de Jésus-Christ, car les prophètes avaient annoncé celle du Sauveur, mais les moines prédisent la vôtre depuis plus de vingt ans.

Cependant, l'une d'elles lui présentait un cor d'ivoire à bandes d'or richement ouvrées, et le priait d'en sonner. Il dit qu'il ne le ferait point avant que de savoir d'où venait la mauvaise coutume du lieu.

– Il y a sept ans, lui répondit-on, les sept frères que vous avez vaincus vinrent s'héberger dans ce château, en compagnie du duc Linor qui en était seigneur. La nuit, ils voulurent prendre de force la fille de leur hôte et, parce qu'il s'y opposait, ils le tuèrent. Puis ils obligèrent tous ceux du pays à leur rendre hommage. "Seigneurs, leur prédit un jour la fille du

duc, vous avez gagné cette forteresse à l'occasion d'une femme, mais vous la perdrez de même. Et vous serez vaincus tous sept par le corps d'un seul chevalier." Dont ils eurent grand dépit : ils jurèrent qu'il ne passerait point une pucelle qu'ils ne retinssent, et cela jusqu'à ce qu'un chevalier les eût menés tous les sept à merci. C'est depuis ce temps qu'on a nommé cette forteresse le châtel aux Pucelles.

Alors Galaad prit le cor d'ivoire et il en sonna si haut qu'on l'entendit bien à dix lieues à la ronde, en sorte que, peu après, les vassaux du château commencèrent d'arriver. Il leur fit rendre hommage à la fille du duc Linor et jurer sur les reliques qu'ils renonceraient à la mauvaise coutume établie par les sept frères. Après quoi les pucelles prisonnières partirent, chacune pour son pays.

Le lendemain, quand il eut entendu la messe, Galaad s'éloigna à son tour. Et bientôt, dans la forêt, il remarqua un chêne, le plus haut, le plus ancien, le plus feuillu qu'il eût jamais vu : à sa cime, l'arbre portait une croix, et sous ses feuilles des oiseaux chantaient si mélodieusement que c'était merveille, tandis que deux petits enfants tout nus, on ne peut plus beaux, âgés de sept ans ou environ, jouaient et couraient de branche en branche. Galaad les conjura au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit, de lui dire s'ils étaient de Dieu.

– Doux ami, répondirent-ils, nous sommes de par Dieu ; nous venons de ce Paradis terrestre d'où Adam fut chassé, afin de t'enseigner la signifiance de ce qui t'est advenu. Sache que par le château des Pucelles tu dois entendre l'enfer. Ces pucelles, ce sont les bonnes âmes qui y étaient enfermées à tort avant la venue du Sauveur, et les sept chevaliers sont les sept péchés capitaux qui, alors, régnaient

sans droit sur le monde. Tout de même que le Père des cieux envoya son Fils sur terre pour délivrer les bonnes âmes, ainsi il te manda comme son chevalier et sergent pour mettre en liberté ces pucelles, qui sont pures et nettes autant que fleurs de lys qui n'ont senti la chaleur du jour. Maintenant, prends cette route, à droite, devant toi.

Là-dessus, les enfants disparurent, et avec eux le chêne et la croix. Et Galaad se demandait s'il n'avait pas été trompé par l'Ennemi, lorsqu'une grande ombre passa et repassa devant lui plus de sept fois : il se signa, sentant son cheval trembler de peur sous lui, et tout aussitôt une Voix sortit de l'ombre et lui enjoignit de croire les enfants. Alors il prit la route qui lui était assignée.

Mais le conte laisse pour un moment de parler de lui, voulant dire ce qui advint à Perceval le Gallois, après qu'il se fut séparé de ses compagnons à la Croix Vagan.

VII

Quête de Perceval : le destrier noir

Un jour, son cheval, qui marchait depuis le matin, mit le pied dans un trou et tomba si malheureusement, tant il était recru, qu'il se rompit le cou. Perceval se releva meurtri, mais sans grand mal, et reprit son chemin à pied. Il alla ainsi jusqu'à la nuit, et comme il se sentait très las, et qu'il ne voyait ni abri ni maison, il s'étendit sous un arbre et s'endormit.

Or, à minuit, il s'éveilla : devant lui se tenait une femme, on ne peut plus belle et avenante, qui lui demanda ce qu'il faisait là.

– Ni bien ni mal, répondit-il, mais, si j'avais un cheval, je m'en irai volontiers.

– Qu'à cela ne tienne ! Je vais t'amener le plus beau destrier qui soit.

Perceval accepta, car il était simple de cœur et ne songeait pas à malice : et la femme rentra dans l'ombre, puis en ressortit presque aussitôt, menant en main un grand cheval, le mieux fait et le plus richement harnaché qu'on ait jamais vu ; sachez en effet que le frein et les étriers en étaient de fin or et les arçons d'ivoire tout gemmé de pierreries et émaillé de fleurettes ; mais l'œil luisait comme un charbon ardent et la robe était si finement noire que c'était merveille de la voir.

D’abord qu’il aperçut ce destrier, Perceval éprouva une sorte d’horreur : mais, preux comme il était, il sauta en selle hardiment, piqua des deux et le cheval partit comme un carreau d’arbalète, de manière qu’en peu de temps il fut bien loin de la forêt. La lune luisait claire et Perceval s’ébahissait à voir passer si vite les bois et les champs ; mais, quand il se trouva à l’entrée d’une obscure vallée au fond de laquelle miroitait un lac noir, et qu’il aperçut que le destrier volait droit vers cette eau sur quoi n’était ni pont ni planche, il eut si grand’peur qu’il leva la main et se signa. Aussitôt l’Ennemi, chargé du poids de la Croix qui était trop lourd pour lui, poussa un hurlement épouvantable et jeta son cavalier à terre, puis il sauta dans le lac qui brasilla et d’où jaillirent flammes et étincelles : tel un bûcher ardent où tombe une pierre. Par quoi Perceval le Gallois comprit que c’était le diable qui l’avait emporté.

Il s’écarta de l’eau le plus qu’il put, afin d’échapper aux assauts des démons, s’agenouilla et, tendant les mains vers le ciel, remercia Dieu de bon cœur. Jusqu’à l’aube, il pria de la sorte ; mais, quand le soleil eut fait son tour au firmament et que le jour clair et beau eut abattu la rosée, il se remit en marche vers l’Orient.

VIII

Quête de Perceval : La recluse

Il chemina tant qu'à vêpres, il arriva près d'une maison forte où il fut très bien hébergé. Le lendemain, il fut entendre la messe, et comme il sortait de la chapelle, il s'entendit appeler par son nom. Il s'approcha d'une petite fenêtre d'où venait la voix et aperçut une recluse : à peine l'eût-on crue vivante, tant elle était maigre et desséchée.

– Perceval, Perceval, lui dit-elle, je sais bien qui vous êtes ! Ne me reconnaissez-vous pas ?

– Non, dame, par ma foi !

– Sachez que je suis votre tante. Jadis j'étais une des riches dames de ce monde, et pourtant cette richesse ne me plaisait point autant que la pauvreté où vous me voyez à cette heure.

Perceval alors lui demanda des nouvelles de sa mère dont il ignorait si elle était morte ou vive, car il ne l'avait pas vue depuis très longtemps.

– Beau neveu, dit la recluse, jamais plus vous ne la rencontrerez, si ce n'est en songe, car elle mourut de chagrin après votre départ pour la cour du roi Arthur.

– Notre Sire ait pitié de son âme ! répondit Perceval. Certes la perte que j'en ai faite me chagrine cruellement. Mais, puisque Dieu l'a voulu, il me la faut souffrir ; ma mère est à présent où il nous faudra tous venir.

Ce disant, des larmes lui tombaient des yeux, très grosses. Au bout d'un moment il ajouta :

– Dame, je suis en quête du Saint Graal qui est chose si célestielle que je voudrais bien le conseil de Dieu : ne m'en pourriez-vous dire quelque chose ?

– Beau neveu, c'est la plus haute quête qui ait jamais été entreprise, et il y aura tant d'honneur pour celui qui la mènera à bonne fin que nul cœur d'homme ne le saurait concevoir. Sachez qu'il y a eu en ce monde trois tables principales. La première fut celle où le Sauveur fit la sainte Cène avec les apôtres, celle qui porta la nourriture du ciel, propre aux âmes comme aux corps, et qui fut établie par l'Agneau sans tache, sacrifié pour notre rédemption.

“La deuxième fut fondée par Joseph d'Arimathie à l'image de la première : ce fut la table du Saint Graal ; et il s'y trouvait un siège qui avait été fait en mémoire de celui où Jésus-Christ s'assit le jour de la Cène et où jamais nul ne prit place depuis Moïse l'impudent, qui fut englouti dans la terre.

“La troisième fut établie par le conseil de Merlin en l'honneur de la sainte Trinité et elle eut nom la Table ronde pour signifier la rondeur du monde ; aussi voit-on que les chevaliers de la Table ronde sont venus de toutes les contrées où fleurit la chevalerie, soit en chrétienté, soit en payennerie ; et tous ceux qui y sont admis y siègent égaux, sans nulle préséance. Mais, comme l'a prédit Merlin, personne ne pourra s'asseoir au Siège périlleux sans risquer le sort de Moïse, hormis le vrai chevalier, le promis, le désiré, qui conquerra la vérité du Saint Graal.

“Notre Sire a voulu que Galaad fût celui-là. Et je vous dirai pour quelle raison les portes et les fenêtres du palais se

fermèrent d'elles-mêmes avant qu'il apparût à la cour et pourquoi ses armes étaient vermeilles. Le Sauveur promit à ses apôtres durant sa Passion qu'il les viendrait visiter : c'est pourquoi, le jour de la Pentecôte, comme ils étaient réunis dans une maison dont tous les huis étaient clos, le Saint Esprit descendit sous la semblance d'une flamme pour les réconforter, et il les envoya par les terres étrangères prêcher le nom de Dieu et enseigner les saints Évangiles. De même, le vrai chevalier vint sous des armes couleur de feu, et il entra dans la salle bien que toutes les portes en fussent closes, et ce même jour fut entreprise la quête du Graal.

"Sachez que Galaad la mènera à bien, accompagné de deux chevaliers, dont l'un sera vierge et l'autre chaste. Bohor de Gannes sera celui-ci. Vous serez l'autre si vous vous gardez de l'Ennemi et maintenez votre corps net de toute tache de luxure, comme il est à cette heure. Sinon vous perdrez, comme Lancelot, l'honneur d'être compagnon de la Table du Saint Graal."

Perceval répondit qu'ainsi ferait-il s'il plaisait à Dieu ; et il demeura tout le jour avec sa tante. Mais le lendemain, après la messe, il prit congé et, monté sur un bon destrier qu'on lui avait donné, il s'en fut par la haute forêt.

IX

Quête de Perceval : la tentation

Vers le soir, il parvint au rivage de la mer. Là, au bord des flots, s'élevait un riche pavillon, de forme ronde comme est le monde, d'où sortit, sitôt qu'il en fut proche, une des plus belles demoiselles qui se soient jamais vues en septentrion : car sachez que ses cheveux semblaient d'or fin plutôt que de poil tant ils étaient luisants et bien colorés ; son front était haut, plein, lisse comme s'il eût été fait d'ivoire ou de cristal ; ses sourcils brunets et menus ; ses yeux verts, riants, non point trop ouverts ni trop peu ; son nez droit, ses joues blanches et rouges aux endroits qu'il faut ; enfin, que vous dirais-je de plus ? Elle était si belle qu'il n'y eut jamais sa pareille, rapporte le conte.

Ainsi faite, elle appela Perceval à grande joie, et, après l'avoir désarmé, elle lui passa au col un riche manteau d'écarlate, tout fourré de martres zibelines ; et lui qui s'était fort lassé à cheminer tout le jour, avisant un lit, il s'y étendit et se prit à dormir.

À son réveil, il eut grand'faim et demanda à manger. Sur-le-champ la pucelle le conduisit à une table couverte de mets et de vins si délectables que jamais devant roi ni empereur il n'y en eut d'aussi précieux. Perceval en mangea et but tout son soûl, et, comme il avait des épices à volonté et que la pucelle lui versait sans cesse du vin, soit blanc, soit rouge, claret, vieux, nouveau, cuit ou rosé, il s'échauffa plus qu'il n'eût dû. Or, tant plus il buvait, tant plus la demoiselle lui

semblait belle ; en même temps elle lui disait de très douces paroles, si bien qu'à la fin il la requit d'amour. Elle refusa d'abord et se détendit quelque peu, afin qu'il fût plus ardent et désirant ; mais, quand elle le jugea à point, elle sourit et se coucha.

Perceval venait de s'étendre auprès d'elle lorsqu'il vit son épée à terre. Il allongea la main pour la relever et l'appuyer au lit ; mais, ce faisant, il remarqua la croix vermeille qui était gravée sur le pommeau, et cela lui rappela de se signer : il fit le signe de la croix sur son front. Dans le même moment, le pavillon et la femme s'évanouirent : il ne resta plus autour de lui qu'une fumée noire et une puanteur d'enfer.

– Beau doux Père Jésus-Christ, qui naquîtes de la Vierge Marie, cria-t-il tout effrayé, secourez-moi de Votre grâce ou je suis perdu !

À ces mots, la fumée disparut ; mais il demeura si dolent qu'il eût préféré d'être mort. Il tira du fourreau l'épée qui l'avait sauvé et s'en frappa la cuisse gauche, de façon que le sang jaillit. Puis, se voyant presque nu, ses habits d'une part, ses armes de l'autre, il se mit à pleurer.

– Hélas ! chétif, gémissait-il, mauvais que je suis, qui me suis trouvé si vite au point de perdre cette virginité qu'on ne peut jamais recouvrer !

Cependant, il essuyait son épée et reprenait ses chausses et sa robe ; puis, quand ce fut fait, il pria Notre Seigneur de lui envoyer Son conseil et Sa miséricorde ; enfin il s'étendit sur le rivage, car sa blessure l'empêchait de marcher, et mena toute la nuit grand deuil, suppliant Dieu de lui accorder sa pitié afin que le diable ne l'induisît plus en tentation.

Au jour levant, il découvrit sur la mer une nef qui cinglait vers lui, vent arrière, et qui semblait voler comme l'oiseau, tant elle allait vite. Quand elle fut proche, il vit qu'elle avait des voiles de soie blanche comme fleur naissante ; et sur le bordage on pouvait lire en lettres d'or :

Ô homme qui veux entrer en moi, garde-toi de le faire si tu n'es plein de foi, et sache que je ne te soutiendrai plus et que je t'abandonnerai si tu tombes jamais en mécréance.

À l'avant se tenait un vieillard vêtu comme un prêtre de l'aube et du surplis ; mais il portait sur la tête, en guise de couronne, un bandeau de soie blanche, large de deux doigts, où étaient tracés des mots par lesquels Dieu était sanctifié.

– Perceval, dit ce prud'homme, seras-tu donc toujours simple d'esprit ? Monte en cette nef et va où ton aventure te mènera. Notre Sire te conduira si tu as foi en Lui.

Là-dessus, il disparut, et Perceval se traîna dans cette nef, et dès qu'il y fut entré, il sentit que sa jambe était guérie.

Mais le conte laisse maintenant ce propos pour parler de Lancelot du Lac.

X

Quête de Lancelot : la couronne d'orgueil ; la disgrâce

Après avoir erré longuement par la haute forêt, il parvint vers l'heure de none à un carrefour de deux routes ; une croix s'y dressait, sur laquelle des lettres gravées disaient :

Chevalier errant qui vas cherchant des aventures, voici deux chemins. Tous deux sont périlleux. Mais celui de gauche, n'y entre pas, car il te faudrait être trop prud'homme.

Lancelot savait tant de lettres qu'il pouvait très aisément entendre un écrit. Sans hésiter il tourna à gauche, et il ne tarda guère à voir sur une table, au milieu d'une clairière, une couronne d'or merveilleusement riche, qu'il prit aussitôt et mit sous son bras, pensant qu'il serait beau de la porter devant le peuple. Mais il n'avait pas fait une demi-lieue qu'il entendit le bois frémir derrière lui comme si une tempête se fût levée : c'était un chevalier couvert d'armes blanches qui lui courait sus à toute bride. Il pique des deux à son tour ; mais à la rencontre sa lance se brise comme une branche morte, tandis que l'autre le fait voler par-dessus la croupe de son destrier aussi aisément qu'un enfant ; et il demeure à terre tout meurtri et étourdi pendant que son vainqueur descend, prend la couronne et s'éloigne sans plus le regarder.

Tout dolent, Lancelot remonta comme il put sur son destrier et erra jusqu'à la nuit sans trouver ni maison, ni logis. Alors il dessella son cheval et le débrida ; avec son épée il lui

coupa de l'herbe belle et drue au lieu de foin, lui frotta la tête et l'échine de sa cotte d'armes de soie ; après quoi il suspendit son écu à un arbre, ôta son heaume, déceignit son épée et s'endormit tout armé, dessous un chêne.

Or, voici qu'il vit venir en songe une litière où se trouvait un chevalier malade, laquelle s'arrêtait auprès d'une chapelle très antique et ruineuse. On en descendait le malade qui gémissait à cœur fendre, implorant Dieu de lui envoyer le précieux vase qui le guérirait, et si tendrement qu'il était impossible qu'on n'en fût point touché. Alors, au fond de la chapelle, apparut un grand chandelier d'argent où brûlaient six cierges, et derrière le chevalier, sur une table d'argent aussi, le Saint Graal voilé d'un linge blanc. À la force des bras, comme il put, le malade se traîna et fit tant qu'il baisa la table et la toucha de ses paupières.

– Beau Sire Dieu, s'écria-t-il, loué soyez-Vous ! Je suis maintenant aussi net et sain que si je n'eusse jamais souffert !

Tandis que le très précieux vase s'éloignait, précédé du candélabre, sans qu'on pût voir qui les portait, l'inconnu se leva guéri, et se tournant vers Lancelot endormi :

– Il faut que ce chevalier soit bien souillé de péchés, s'écria-t-il, pour que Dieu ne lui ait pas permis de s'éveiller et de saluer le Saint Graal ! Quelle honte pour lui !

Là-dessus, il s'empara de la lance, de l'épée, de l'écu et du heaume de Lancelot, comme on fait à un excommunié, sella le cheval, l'enfourcha et piqua des deux.

Quand le dormeur s'éveilla et se mit sur son séant, il ne vit pas trace de la chapelle, ni du chevalier, mais non plus de

ses armes et de son destrier, et il entendit une Voix qui lui criait :

– Lancelot, plus dur que pierre, plus amer que bois, plus nu que figuier, comment es-tu si hardi que d'approcher des lieux où se trouve le Graal ? Va-t'en : ici, tout est empuanti par ta présence !

Ce qu'entendant, Lancelot se mit debout et s'en fut à pied par la forêt, la tête basse sans heaume, sans écu, sans lance, sans épée. En vain le soleil commençait de luire : la douceur du temps et le chant des oisillons, bien loin de le réjouir, accroissaient son deuil, et, songeant que son Créateur le haïssait :

– Ha, Sire Dieu, se disait-il, c'est l'Ennemi qui m'a empêché de saluer le Saint Graal, et ce n'est point merveille, car, depuis que j'ai reçu la chevalerie, il n'est d'heure où je n'aie été couvert de ténèbres et de péché mortel : n'ai-je pas vécu dans la luxure ?

XI

Quête de Lancelot : la confession

Songeant ainsi, il parvint auprès d'une chapelle où il entra pour crier merci à Dieu. Un prêtre vêtu des armes de Notre Seigneur y chantait la messe, servi par son clerc. Quand il eut achevé, Lancelot l'appela et lui dit qu'il voulait se confesser. Tout d'abord le prud'homme lui demanda son nom, puis :

– Sire, dit-il, vous devez beaucoup de reconnaissance à Dieu de ce qu'il vous a fait si bel et si vaillant. Servez-Le au moyen des grands dons qu'il vous a octroyés et ne ressemblez pas à ce mauvais sergent dont parle l'Évangile. Un baron distribua à ses écuyers une partie de son or : à l'un il bailla un besant, deux à l'autre, cinq au troisième. Celui-ci revint bientôt auprès de lui : "Sire, voici cinq besants que j'ai gagnés au moyen de ceux que tu m'avais donnés.

"– Viens, bon et loyal sergent, répondit le baron, je te prends dans ma maison.

"À son tour, le second montra deux besants qu'il avait gagnés grâce aux deux qu'il avait reçus, et le chevalier l'accueillit très bien. Mais le troisième avait enfoui sa pièce d'or dans la terre et jamais il n'osa plus reparaître devant son seigneur. Ainsi, vous que Dieu a orné de plus grandes prouesses et vaillance que nul autre, vous Lui devez d'autant meilleur service.

– Sire, cette histoire des trois sergents me chagrine, car je sais bien que Jésus-Christ m'avait doué en mon enfance de toutes les bonnes grâces qu'un enfant peut avoir, mais je Lui ai mal rendu ce qu'il m'avait prêté, car j'ai toute ma vie servi Son ennemi, et je Lui ai fait la guerre par mes péchés.

Le prud'homme soupira, mais montrant à Lancelot un crucifix :

– Voyez cette croix, sire : Celui-ci a étendu ses bras comme pour recevoir chaque pécheur qui s'adressera à lui. Sachez qu'il ne vous repoussera pas si vous vous confessez par mon audience. Car nul ne peut être propre et net en ce monde sinon par la confession : c'est par elle qu'on chasse l'Ennemi de soi-même, et, même après dix ans, vingt ans, qu'on se nettoie du péché. Tous ceux qui sont entrés en cette haute quête du Graal devront passer par la porte appelée confession ; ainsi deviendront-ils chevaliers de Jésus-Christ et porteront Son écu, qui est fait de patience et humilité. Quant à ceux qui y sont entrés par une autre porte, non seulement ils ne trouveront pas ce qu'ils cherchent, mais ils tomberont dans le mal pour avoir voulu faire la besogne des chevaliers célestiels sans l'être. Ha ! ils auront honte et déshonneur à suffisance devant qu'ils reviennent !… Dites-moi donc vos péchés et je vous conseillerai selon mon pouvoir.

Lancelot hésitait : c'est qu'il ne voulait confier à personne ses amours avec la reine. Il soupirait du tréfonds de son cœur, incapable de parler, ne l'osant, quoiqu'il le désirât : tel celui qui est plus couard que hardi. Mais le prêtre l'exhortait si bien à se débarrasser du poids de son erreur, lui promettant la vie éternelle s'il l'avouait et les peines de l'enfer s'il la cachait, qu'enfin Lancelot commença de confesser la vérité.

– Sire, mon péché, c'est d'avoir aimé une dame toute ma vie : la reine Guenièvre, femme de monseigneur le roi Arthur. C'est par elle que j'ai eu en abondance l'or, l'argent, tous les riches dons que j'ai souvent faits aux chevaliers pauvres : c'est elle qui m'a mis en la hautesse où je suis ; c'est pour l'amour d'elle que j'ai accompli ces prouesses d'armes dont on parle. Hélas ! je sais bien que c'est en raison de cela que Dieu s'est courroucé contre moi, comme Il ne l'a assez montré !

Et il conta comment un chevalier l'avait abattu sans peine, puis comment le Saint Graal lui était apparu en rêve sans que Notre Sire permît qu'il s'éveillât.

– Je vous dirai la signifiance de ce qui vous est advenu, reprit le prud'homme. La voie de droite, que vous avez dédaignée au carrefour, était celle de la chevalerie terrienne, où vous avez longtemps triomphé ; celle de gauche était la voie de la chevalerie célestielle, et il ne s'agit plus là de tuer des hommes et d'abattre des champions par force d'armes : il s'agit des choses spirituelles. Et vous y prîtes la couronne d'orgueil : c'est pourquoi le chevalier vous renversa si facilement, car il représentait justement le péché que vous veniez de commettre ainsi.

– Las ! sire, dites-moi maintenant pourquoi la Voix cria que j'étais plus dur que pierre, plus amer que bois et plus nu que figuier.

– C'est que la pierre est dure par nature : elle ne peut être amollie ni par feu ni par eau ; et ce feu c'est celui du Saint Esprit qui ne peut pénétrer votre cœur, et cette eau, c'est la douce pluie de Sa parole qui ne peut l'attendrir. Mais ce que vous a dit la Voix peut encore s'entendre autrement. C'est d'une pierre que jadis le peuple d'Israël vit l'eau sortir

dans le désert si abondamment que les gens eurent tous à boire : et ainsi de la pierre vient quelquefois la douceur. Mais toi, tu es plus dur et moins doux que la pierre. Et autant il devrait y avoir de douceur en toi, autant il s'y trouve d'amertume : tu es amer comme un bois pourri et mort.

"Et quant au figuier, souviens-toi que, lorsque Notre Sire vint à Jérusalem sur Son âne et que les enfants des Hébreux chantèrent le doux chant dont Sainte Église fait mention chaque année, le jour qu'on appelle Pâque fleurie, le Haut Maître prêcha parmi ceux en qui résidait toute dureté ; mais quand Il se fut fatigué à cela tout le jour, Il ne trouva personne pour l'héberger, si bien qu'il sortit de la ville. Alors Il aperçut un beau figuier garni de feuilles et de branches, mais dépouillé de ses fruits, et Il maudit cet arbre qui ne fructifiait point. Toi de même, quand le Saint Graal vint, il te trouva dénué de bonnes pensées et de bonnes œuvres. Et c'est pourquoi la Voix t'a dit : "Lancelot, plus dur que pierre, plus amer que bois et plus nu que figuier, va-t'en d'ici !"

– Sire, dit Lancelot en pleurant, je jure à Dieu et à vous que je ne retournerai pas à la vie que j'ai menée, et que je garderai désormais ma chasteté, et que je ne pécherai plus avec la reine Guenièvre ni aucune autre.

Le prud'homme, joyeux, lui donna l'absolution et le bénit. Mais il le retint deux jours auprès de lui pour l'exhorter encore. Et le premier jour, il lui dit :

– Dans ton enfance, de bonnes vertus étaient en toi. Car, toutes les fois que tu songeais au mauvais désir de la chair, tu pensais qu'il n'est pas de plus haute chevalerie que de garder net et vierge son corps. Et tu étais humble : tu portais la tête inclinée. Et en toi tu avais la souffrance, telle une émeraude : rien ne vainc l'Ennemi comme la souffrance. Et

tu avais la droiture, qui est vertu si puissante que par elle toutes choses sont estimées à leur valeur juste. Et tu avais la charité, car eusses-tu possédé toutes les richesses du monde, tu les eusses bien données pour l'amour de ton Créateur. Et le feu du Saint Esprit était alors chaud et ardent en toi, de façon que tu avais la volonté de maintenir ce que ces vertus t'avaient procuré.

"Ainsi fait, tu reçus le haut ordre de la chevalerie. Mais, quand l'Ennemi te vit ainsi armé et protégé de toutes parts, il se demanda comment il pourrait te tromper, et il pensa que ce serait par une femme plutôt que par aucun autre moyen : car c'est par une femme que notre premier père l'a été, et mêmement Salomon, le plus sage des hommes, et Samson, le plus fort, et Absalon, le plus beau. Alors l'Ennemi entra en la reine Guenièvre, qui ne s'était pas bien confessée au moment de son mariage, de manière qu'elle te regarda volontiers. Et toi, quand tu t'en aperçus, tu songeas à elle : et à ce moment l'Ennemi te frappa d'un de ses dards, à découvert, si rudement qu'il te fit chanceler et quitter la droite voie. C'est de la sorte que tu as pris la route de la luxure où, à peine y eus-tu mis le pied, tu perdis ton humilité et dressas la tête comme un lion, jurant en toi-même d'avoir à ta volonté celle que tu voyais si belle.

"Ainsi te perdit Notre Sire, qui t'avait garni de tant de bonnes grâces ; et toi qui devais être le sergent de Jésus-Christ, tu devins l'homme lige du diable. Du reste de vertu qui te demeura tu fis les grandes prouesses dont on parle ; cependant tu avais perdu l'honneur d'achever les aventures du Saint Graal, car ce n'est pas là une quête de choses terriennes que l'on mène à fin par la bravoure du corps, mais célestielles, où ne vaut que la force de l'âme.

Là-dessus le prud'homme se tut, et apercevant que Lancelot menait trop grand deuil :

– Lancelot, reprit-il, ne te trouble pas : si Notre Sire Dieu, qui est tant doux et débonnaire, voit que tu requiers de bon cœur Son pardon, Il t'enverra Sa grâce et tu Lui seras temple et logis : Il s'hébergera en toi.

Ils passèrent la journée à de tels discours, et le soir ils mangèrent un peu de pain sec et burent seulement de la cervoise ; puis ils se couchèrent, mais dormirent peu, car ils pensaient aux choses du ciel plutôt qu'à celles de la terre. Et le lendemain matin, le prud'homme donna une haire à Lancelot.

– Je vous recommande de prendre cette haire, lui dit-il, et tant que vous serez en quête du Saint Graal, vous ne mangerez pas de chair et ne boirez pas de vin : car c'est de pain et d'eau que les chevaliers célestiels doivent repaître leur corps, et non de ces nourritures fortes qui mènent l'homme à la luxure et au péché mortel.

Lancelot reçut la discipline de bon cœur. Puis il vêtit la haire qui était âpre et piquante, et par-dessus il passa sa robe et se couvrit des armes que le prud'homme lui donna. Après quoi, il prit humblement congé et s'en fut par la forêt profonde.

XII

Quête de Lancelot : les blancs chevaliers et les noirs chevaliers ; l'eau infranchissable

Il n'avait pas beaucoup cheminé, lorsqu'il rencontra deux partis de chevaliers, les uns vêtus d'armes noires, les autres d'armes blanches, qui combattaient. Il courut à la rescousse du parti noir qui était le plus faible et commença de faire des merveilles d'armes contre les chevaliers blancs, en sorte que tout le monde lui eût donné le prix du tournoi. Et pourtant il ne pouvait abattre aucun de ceux auxquels il s'adressait ; vainement frappait-il sur eux comme dessus une pièce de bois, ils ne semblaient pas même sentir ses coups : si bien qu'à la fin, il se trouva las au point qu'il ne pouvait plus supporter le poids de ses armes, ni tenir son épée. Alors les chevaliers blancs s'emparèrent de lui et ils le gardèrent toute la nuit ; puis, quand le jour fut clair et beau, ils le laissèrent aller.

Il s'éloigna, songeant tristement qu'il avait perdu jusqu'au pouvoir de son corps, puisqu'il s'était vu prisonnier, lui qui n'était jamais venu à un tournoi sans en remporter l'honneur. Et il chevaucha de la sorte, si dolent qu'il ne savait plus qu'à peine ce qu'il faisait, jusqu'à l'heure de none qu'il sentit son cheval s'arrêter : à ses pieds coulait une large et tumultueuse rivière. Il regarda : il était dans un profond vallon, encaissé entre deux roches à pic. Il se préparait à retourner sur ses pas, lorsqu'un noir chevalier sortit soudain de l'onde et vint tuer son destrier. Alors Lancelot s'avança

jusqu'au bord du fleuve, et là il s'arrêta : devant lui, l'eau infranchissable ; à sa droite et à sa gauche, des roches inaccessibles ; derrière, la forêt déserte où il devait cent fois mourir de faim. Il ôta ses armes, s'étendit sur le sol, les bras en croix, la tête tournée vers l'orient, et il se mit en prières, résolu d'attendre là que Notre Sire lui envoyât secours.

Mais le conte le laisse à présent et devise de monseigneur Gauvain, le neveu du roi Arthur, dont il n'a point parlé depuis longtemps.

XIII

Quête de Gauvain : le pécheur endurci ; mort d'Yvain le Grand

Après qu'il eut quitté ses compagnons, il chevaucha plusieurs jours sans trouver d'aventure qui vaille d'être contée. Un soir, il arriva près d'un ermitage où il requit l'hospitalité au nom de la sainte charité. L'ermite, qui était vieux et ancien, la lui accorda, et, après lui avoir donné à manger, le mit en paroles et l'exhorta à se confesser, en lui alléguant de beaux exemples tirés des Évangiles, et en lui disant de songer au grand jour du Jugement où les saints eux-mêmes trembleront comme la feuille du figuier, quand Jésus-Christ montrera ses plaies et les fera saigner. Messire Gauvain regarda celui qui le conseillait ainsi, et, le voyant si prud'homme, il lui avoua tout ce dont il se sentait coupable envers Notre Seigneur, et d'abord qu'il ne s'était pas confessé depuis quatorze ans.

– Sire, lui dit le prêtre, quand vous reçûtes l'ordre de chevalerie, ce ne fut point pour devenir le serviteur de l'Ennemi, mais pour que vous fussiez le champion de Dieu et rendissiez à votre Créateur le trésor qu'il vous avait donné à garder : c'est votre âme. Et voilà que votre vie a été la plus mauvaise et la plus souillée qu'un chevalier ait jamais menée ! Pourtant, si vous vouliez vous amender, vous pourriez encore faire votre paix avec Notre Seigneur, à condition de vous repentir de vos péchés.

Mais messire Gauvain répondit qu'il ne pourrait souffrir de pénitence, et le prud'homme cessa de lui en parler, voyant que ce serait peine perdue.

Le lendemain, messire Gauvain repartit ; puis il chevaucha sans aventure jusqu'à la Madeleine, qu'il rencontra Hector des Mares. Et, certes, tous deux eurent grande joie de se revoir sains et saufs !

– Par ma foi, dit Hector, j'ai vainement parcouru des terres lointaines, des pays étrangers, des forêts sauvages, et j'ai crevé plus de dix chevaux, dont le pire était de grand prix, mais je n'ai trouvé aucune aventure. Cependant j'ai rencontré quinze ou vingt de nos compagnons : nul n'en a eu plus que moi.

Car tel fut le sort des chevaliers de la Table ronde quand ils furent en quête du Saint Graal : hormis Galaad, Perceval, Bohor et Lancelot, il ne leur arriva rien qui mérite d'être rapporté dans un livre ; et ils s'en ébahirent beaucoup, car ils avaient pensé qu'en une si haute quête ils pourraient faire maintes chevaleries.

Messire Gauvain et Hector résolurent de cheminer ensemble quelque temps. Un jour qu'ils traversaient une prairie verdoyante, ils aperçurent un chevalier armé de toutes armes qui leur cria du plus loin qu'il les vit :

– Joute ! Joute !

– En nom Dieu, dit messire Gauvain, c'est la première occasion de jouter que je trouve depuis mon départ de Camaaloth. Puisque celui-ci requiert bataille, il l'aura.

– Beau sire, laissez-moi faire, s'il vous plaît, demanda Hector.

– Non, par ma foi !

Ce disant, messire Gauvain mit lance sur feutre et s'élança, bruyant comme alérion, tandis que l'inconnu s'adressait à sa rencontre. Tous deux poussèrent leurs lances et les appuyèrent de telle force que les sursangles, les sangles, les bricoles, les arçons rompirent et qu'ils se portèrent à terre, la selle entre les cuisses, si rudement que le cœur leur en pensa éclater. Mais, aussitôt qu'ils purent, ils se relevèrent et se coururent sus, l'épée nue. De son premier coup, le chevalier fendit l'écu jusqu'à la boucle et atteignit le heaume dont il fit sauter les fleurons et les pierreries. Gauvain sentit le choc, mais son courage s'en accrut : il haussa son arme et l'abattit de telle sorte, à son tour, qu'il trancha l'écu en deux parties, coupa le heaume, la coiffe de mailles et la peau du crâne. Dans le même temps, son adversaire, d'un revers, lui cassait deux dents et lui faisait cracher son sang rouge. Mais le milieu du jour approchait, et tel était le don qu'avait reçu messire Gauvain qu'à tierce sa valeur doublait, à midi elle quadruplait : furieux, il saisit le chevalier dans ses bras, où il le serra si fort que l'autre fut au point de pâmer de douleur, et, quand il le vit ainsi, il le laissa choir et lui bouta son épée dans la poitrine ; puis, sans la retirer, d'un coup il lui arracha son heaume, en en brisant les lacs. Et il reconnut à ce moment monseigneur Yvain le grand, fils du roi Urien.

Alors il sentit son âme se serrer et l'eau du cœur lui monta aux yeux. Il souleva doucement son compagnon très ancien ; il le plaça sur son propre cheval, et, le soutenant par les flancs, suivi d'Hector qui portait en pleurant le heaume du blessé, il le conduisit à une blanche abbaye qui s'élevait non loin de là.

– Beau sire, lui dit en arrivant messire Yvain, c'est par la volonté du Sauveur et pour mes péchés que vous m'avez occis, et je vous le pardonne de bon cœur. En nom Dieu, si vous retournez à la cour du roi Arthur, saluez ceux de la Table ronde qui reviendront vivants de cette haute quête et demandez-leur qu'ils prient Notre Seigneur d'avoir pitié de moi.

Puis il confessa ses péchés à un moine et reçut le *Corpus Domini* ; après quoi il dit encore :

– Doux ami, je vous requiers maintenant d'ôter votre épée de mon corps.

En pleurant, messire Gauvain mit la main à la poignée et doucement retira la lame qu'il avait plongée dans la poitrine de son ami. Mais le blessé s'étendit d'angoisse entre les bras d'Hector, et son âme abandonna son corps.

Alors les deux chevaliers songèrent à tant de prouesses qu'ils lui avaient vu faire, et ils commencèrent de mener le plus grand deuil dont on ait jamais entendu parler : sachez que messire Gauvain pâma de douleur plus de trois fois, coup sur coup. Puis ils ensevelirent leur compagnon dans un très riche drap de soie, que les moines apportèrent quand ils surent que le mort était fils de roi. Et sachez que messire Yvain fut enterré devant le maître-autel, sous une belle tombe où l'on écrivit son nom et le nom de celui qui l'avait occis.

Mais le conte laisse maintenant ce propos pour dire ce qui advint à Bohor de Gannes.

XIV

Quête de Bohor : la confession

Dans la forêt, il rencontra un religieux qui cheminait humblement sur son âne, sans nulle compagnie de sergents ni de valets, et, après avoir demandé au prud'homme s'il était prêtre, il lui requit confession : car Bohor n'était pas si fou que de se mettre en quête du Saint Graal tout sale et noir de péchés.

– En nom Dieu, répondit le religieux, si je refusais et que vous mourussiez en péché mortel par faute d'aide, vous me pourriez appeler au grand jour du Jugement devant la face de Jésus-Christ. Aussi vous conseillerai-je du mieux que je pourrai. Qui êtes-vous ?

– Bohor de Gannes, fils du roi Bohor et cousin de Lancelot du Lac.

– Certes, Bohor, vous devez être bon, si, comme dit Notre Sire, le bon arbre fait le bon fruit, car votre père fut un très prud'homme, et la reine Évaine, votre mère, une des meilleures dames du monde. Le fils du chat doit bien prendre souris.

– Sire, un homme extrait de mauvaise souche est changé d'amertume en douceur sitôt qu'il a reçu le baptême : c'est pourquoi il m'est avis que sa bonté ou sa méchanceté ne dépend pas de son père et de sa mère, mais de son cœur. Le cœur de l'homme est semblable aux avirons qui conduisent la nef soit au port ou au péril.

Tout en causant ainsi, ils étaient arrivés à la maison de l'ermite, où Bohor se confessa des offenses qu'il avait faites à son Créateur ; mais, bien qu'il eût vécu dans les folies du monde, il n'était souillé d'aucun autre péché de chair que celui qu'il avait commis jadis avec la fille du roi Brangore d'Estrangore, de qui était né son fils Hélain le blanc, et le prêtre s'en émerveilla ; pourtant il lui enjoignit de ne manger que pain et eau et de porter, en guise de chemise, une rude bure blanche sous un manteau vermeil jusqu'à la fin de la quête du Graal. Et Bohor reçut le *Corpus Domini* ; puis il reprit sa route, armé comme doit l'être un chevalier célestiel et bien défendu contre l'Ennemi.

XV

Quête de Bohor : Lionel sans secours ; le faux religieux

Vers l'heure de none, il vit un oiseau blanc comme laine qui arrivait à tire d'ailes et se perchait sur un arbre. Là, l'oiseau, trouvant ses petits tout froids morts dans leur nid, commença de mener grand deuil ; puis il se frappa la poitrine du bec, qu'il avait aigu et tranchant, si rudement que son sang jaillit. Et les oiselets, baignés de sang chaud, reprirent vie, tandis que leur père expirait entre eux.

Bohor continua son chemin, méditant sur la signifiance de cette aventure ; mais il n'avait pas fait une lieue galloise, qu'il vit passer deux fer-vêtus qui emmenaient son frère Lionel, habillé de ses seules braies, les mains liées, sur un roussin ; et ils le battaient au sang, mais sans lui arracher un cri, tant il était de grand cœur. Et Bohor allait s'élancer au secours de son frère, lorsqu'il aperçut d'autre part un chevalier tout armé, qui emportait une pucelle au plus épais de la forêt.

– Sainte Marie Dame, criait-elle, secourez-moi ! À l'aide !

Alors Bohor fit passer l'amour de Jésus-Christ avant son sentiment naturel, et, sans se soucier de son frère, il se jeta à la poursuite du chevalier qui enlevait la pucelle ; sachez que ce fut là une des choses dont Notre Sire lui sut le plus de gré.

Il vainquit sans peine le ravisseur ; mais, quand il voulut rejoindre ceux qui emmenaient Lionel il ne put les découvrir.

Longtemps, il erra sous les arbres ; enfin il rencontra un homme vêtu comme un religieux et monté sur un grand cheval plus noir que mûre, qui lui demanda ce qu'il cherchait.

– Ha, sire, mon frère !

– Venez avec moi et vous le verrez.

Et le rendu le mena à quelque distance de là, où il lui montra dans un fourré le corps de Lionel, qui gisait, percé de coups, tout sanglant.

À cette vue, quelle angoisse poignit Bohor au cœur ! Il chut à terre tout pâmé.

– Las ! doux frère, s'écria-t-il en revenant à lui, qui donc vous a traité si durement ? Jamais plus je ne connaîtrai la joie !

Ce disant, il prenait le mort dans ses bras et le serrait sur sa poitrine, menant si grand deuil que c'était merveille de le voir. Enfin, il demanda s'il n'était alentour quelque chapelle où l'on pût enterrer Lionel.

– Suis-moi, lui répondit l'homme vêtu d'une robe de religion. Mais tout d'abord sache que cette douleur t'est venue en punition de ton orgueil sans frein. Car tu es semblable à ce Pharisien qui disait en entrant au temple : "Beau Sire Dieu, je te rends grâce de ce que je ne suis pas aussi mauvais que mes voisins." Et sache que cet oiseau que tu as vu et qui venait à toi à tire d'ailes signifie une demoiselle riche, belle et de bon lignage, qui t'aimera d'amour et te priera d'être son ami : si tu l'éconduis, elle en mourra de chagrin. Et les oiselets qui ont repris vie lorsqu'ils ont été baignés du sang de leur père, signifient les péchés que sa mort ferait naître : en effet, ce ne serait point par crainte de Dieu que tu

l'éconduirais, mais pour être loué dans le siècle et pour avoir la vaine gloire du monde. Et ainsi tu serais plein de vanité et doublement homicide, car tu l'es déjà de ton frère que tu n'as pas secouru quand tu as préféré délivrer cette pucelle qui n'est pas de ta parenté. Regarde s'il valait mieux qu'elle fût forcée, ou qu'un des meilleurs chevaliers du monde fût occis !

À écouter de telles paroles, Bohor se sentait tout troublé. Et son guide ne tarda guère à lui montrer une sorte de chapelle toute vieille et ruineuse, au milieu de laquelle s'étendait une lame de marbre : il posa là-dessus le corps de Lionel et se mit en quête d'eau bénite ; mais il n'en trouva goutte.

– Bohor, lui dit l'homme vêtu des draps de religion, je reviendrai demain faire le service de ton frère. En attendant, nous nous hébergerons dans la maison voisine.

Le chevalier craignit, en refusant obéissance au prud'homme, de tomber encore dans le péché d'orgueil, et il l'accompagna à un manoir qui s'élevait non loin et où une dame, qui avait en elle toute la beauté terrienne leur fit grand accueil.

XVI

Quête de Bohor : la tentation

Or, quand les lumières furent éteintes et que Bohor se fut endormi dans son lit, il advint qu'il fut réveillé par une main qui se posait sur son épaule, et il vit la dame du logis, en sa pure chemise, qui lui dit :

– Sire chevalier, faites-moi place, afin que je me couche auprès de vous.

Il repartit qu'il lui laisserait le lit ; et, ce disant, il se leva en chemise et en braies.

– Beau sire, reprit-elle, recouchez-vous : je vous promets que je ne vous toucherai que si vous le voulez. Mais faites-moi droit comme il sied à un chevalier.

– Je ne fis jamais tort ni vilenie à dame ou demoiselle et je ne commencerai point par vous.

– Grand merci. Vous savez bien que, selon, la coutume du royaume de Logres, un chevalier doit secourir toute demoiselle qui requiert son aide, sous peine de perdre son honneur. Secourez-moi donc.

– Et comment ?

– En couchant avec moi.

– Êtes-vous demoiselle ? On croirait que non, tant vous semblez ribaude. Aimassiez-vous un chevalier plus que tout,

vous ne devriez pas lui dire de semblables paroles, ni à plus forte raison le requérir ainsi la première ! D'ailleurs je ne puis vous croire si folle : vous voulez sans doute m'éprouver ?

– Ha, Bohor, si je ne vous aimais pas plus que jamais femme n'aima, vous ferais-je une telle requête ? Je vous prie de me secourir comme je vous l'ai demandé. Si vous y manquez, je vous tiendrai pour failli et vaincu.

– Je me tiendrais pour vaincu bien davantage, dit Bohor, si je faisais ce que vous voulez !

– Remettez-vous donc au lit, sire chevalier ; je ne voudrais pas faire mon ami d'un honni, d'un recréant.

Bohor s'étendit entre les draps : aussitôt la félonne s'élança à ses côtés, et, le tirant par sa chemise, elle feignait d'être bien désireuse de l'embrasser. Mais lui, il la prit et la posa à terre où il la maintint quelque temps si rudement qu'elle ne pouvait bouger. Alors elle se mit à se plaindre, disant qu'elle se sentait malade, et à l'implorer.

– Pour Dieu, accordez-moi ce que je vais vous demander ! Ce ne sera pas contre votre honneur ! Mais il faut que je vous le dise à l'oreille.

Bohor se baisse : elle prend son temps et le baise sur la bouche. Irrité, il saute sur son épée, jurant qu'il lui couperait la tête si elle n'était femme. "C'est ce qu'on verra !" dit-elle en courant encore à lui, les bras tendus. Il s'enfuit de la chambre, essuyant, frottant ses lèvres, et gravit jusqu'au faite de la tour. Mais la demoiselle l'y suit bientôt, accompagnée de douze pucelles, et s'écrie :

– Voyez donc comme je mourrai pour l'amour de vous !

À quoi l'une des pucelles ajoute en pleurant :

– Ha, sire, faites ce que veut madame ou bien nous nous laisserons toutes tomber d'ici, car nous ne pourrions souffrir sa mort ! Jamais chevalier ne fit si grande déloyauté que de laisser mourir des femmes pour si peu de chose !

Bohor les prenait en grande pitié ; pourtant il aimait mieux qu'elles perdissent leurs âmes que lui la sienne, et il répondit qu'il ne ferait pas ce que voulait la dame, ni pour leur mort ni pour leur vie. Aussitôt la femme et les douze pucelles se laissèrent choir, l'une après l'autre, du sommet de la tour : dont il fut si émerveillé, qu'il leva la main pour se signer. Et dans le même instant le château et la fausse chapelle et le prétendu corps de son frère, tout disparut au milieu d'un si grand bruit qu'on eût cru que tous les diables de l'enfer hurlaient autour de lui ; et sans faute il y en avait plusieurs.

XVII

Quête de Bohor : la mortification

Alors il tendit ses mains vers le ciel et remercia Dieu. Et quand il eut prié, il comprit le vrai sens de ce qu'il avait vu le matin : et que l'oiseau blanc signifiait Notre Seigneur, et ses petits les hommes, qui furent comme morts jusqu'à ce que le Fils de Dieu fût monté sur l'arbre, c'est-à-dire sur la Croix, et eût été blessé au côté droit par la lance, couvrant de Son sang Ses créatures et leur rendant la vie.

Comme il chevauchait en roulant ces pensées, il rencontra six valets qui chantaient joyeusement ; ils portaient des écus à leur cou, menaient des chevaux en main et faisaient conduire devant eux une charrette pleine de lances. Bohor leur demanda où ils allaient avec tout ce harnais.

– Sire, nous sommes à Mélian du Lys et nous rendons au tournoi qui aura lieu demain au château de Cybèle. Sachez qu'on y verra les plus hauts hommes de Bretagne !

Bohor songea qu'il pourrait trouver à Cybèle quelques compagnons de la Table ronde ou tel qui lui donnât des nouvelles de son frère, et il suivit les traces des valets. Pourtant, sur l'heure de none, comme il passait devant une maison forte, il décida d'y demander à coucher parce que son cheval était fort las. Justement le vavasseur était devant sa porte, causant avec quelques sergents.

– Beau sire, dit-il à Bohor, s'il vous plaît de vous héberger ici, vous serez demain avant prime à Cybèle : c'est tout

proche. Jamais je n'ai vu passer tant de belle chevalerie ni de si riches harnais !

Bohor entra dans la maison où des valets vinrent prendre son cheval et le désarmèrent sous l'orme de la cour ; puis, après qu'il eut été lavé et baigné par des pucelles, et qu'on lui eut mis un riche manteau d'écarlate sur les épaules, il fut conduit dans la salle où l'on servit le souper. Et certes rien n'y manqua de ce qui convient à corps d'homme : toutes les chairs les plus fines, oisons, chapons rôtis, poules, cygnes, paons, perdrix, faisans, hérons, butors ; toutes les sortes de venaison, cerfs, daims, sangliers, chevreuils, lapins ; poisson à foison, esturgeons, saumons, plies, congres, rougets, morues, barbues, mulets, bars, soles, brèmes, maquereaux gras, merlans replets, harengs frais ; toutes les sauces les mieux épicées, au poivre, à la cameline, au verjus de grain et en beaucoup d'autres guises ; brochets et lamproies en galantine ; anguilles et tourterelles en pâtés ; mille espèces de pâtisseries, tartes renversées, gaufres, oublies, gougères, flans, pommes d'épices, crépines, darioles, beignets, rissoles ; les vins les plus précieux, vin au piment, vin au gingembre, vin aux fleurs, vin rosé, moré, hysopé, claré, vin de Gascogne, de Montpellier, de la Rochelle, de Beaune, de Saint-Poursain, d'Auxerre, d'Orléanais, de Gâtinais, de Léonais, tant de vin qu'il y en eût eu assez pour emplir un vivier et que les garçons et bouviers en laissèrent dans les pots. Mais Bohor se contenta de couper trois tranches de pain, qu'il mangea après les avoir trempées dans un hanap d'argent plein d'eau.

– Beau sire, disait son hôte, ces mets ne vous plaisent-ils point ?

– Si fait, beau sire. Pourtant je ne mangerai aujourd'hui autre chose que ce que vous voyez.

Quand l'heure de dormir fut venue, le vavasseur conduisit Bohor dans une chambre tout illuminée, où il lui avait fait dresser un lit digne d'un roi : couvertures de vair, de petit gris, d'hermine, riches courtepointes, blancs oreillers, coussins, couettes, larges tapis bien ouvrés, rien n'y manquait. Mais Bohor n'accepta pas qu'on fît coucher aucun sergent auprès de lui, dans la chambre, et, quand tout le monde fut sorti, il éteignit les cierges, s'étendit sur le sol, à la dure, mit un coffre sous sa tête, et s'endormit dans la paix de Notre Seigneur après avoir fait ses prières et oraisons.

Et le lendemain, quand l'aube naquit et que le guetteur eut corné, il défit le lit de manière qu'on ne pût soupçonner qu'il n'y avait point couché ; ensuite il alla dans la chapelle entendre matines et le service du jour, et il se remit en route, après avoir recommandé son hôte à Dieu.

XVIII

Quête de Bohor : Lionel furieux

Comme il débouchait dans la prairie de Cybèle, il aperçut une chapelle et s'y rendit tout aussitôt : car jamais il ne passa auprès d'une des maisons de Dieu sans y entrer, par révérence. Et, en approchant, il aperçut Lionel tout désarmé, assis devant la porte : aussitôt il sauta de son cheval et courut à lui joyeusement.

– Doux ami, depuis quand êtes-vous là ?

Lionel reconnut bien son frère ; pourtant il ne bougea point.

– Ce ne fut pas votre faute, dit-il en lui lançant un regard irrité, si je n'ai pas été occis, hier, par les deux chevaliers qui m'avaient pris en trahison ! Vous préférâtes secourir la demoiselle et me laisser en péril de mort : jamais un frère ne fit à son frère une telle déloyauté ! C'est pourquoi sachez que vous n'avez à attendre de moi que la mort.

À entendre Lionel parler ainsi, Bohor fut si dolent qu'il ne put que se jeter à genoux et le prier à mains jointes de pardonner.

Mais l'autre courait déjà prendre ses armes et bientôt revint sur son destrier.

– Cœur failli, dit-il, je vous traiterai comme on doit faire un félon, car vous êtes bien le plus déloyal chevalier qui jamais soit né d'un prud'homme ! Montez sur votre cheval, si-

non je vous occirai à pied comme vous voilà, et la honte en sera pour moi, mais le dommage pour vous !

Bohor ne savait que décider, car il ne voulait pas combattre son aîné à qui il devait révérence, ni blesser son frère. À nouveau, il s'agenouilla devant les pieds du cheval, en pleurant et criant merci. Mais le furieux poussa son destrier, qui abattit Bohor et le foula de telle sorte qu'il pensa bien mourir sans confession. Et quand Lionel vit son frère pâmé, il sauta à terre et il allait lui couper la tête, lorsqu'un vieux prêtre sortit de la chapelle et courut se jeter entre eux.

– Pour Dieu, franc chevalier, s'écria-t-il, aie pitié de toi et de ton frère ! Si tu l'occis, tu feras un trop grand et mortel péché !

– Sire prêtre, dit Lionel, ôtez-vous de là, ou bien je vous tuerai et il ne sera point quitte pour autant.

– J'aime mieux que tu m'ôtes la vie qu'à lui : ce ne sera pas si grand dommage.

Il n'avait pas achevé que Lionel, fou de colère, tirait son épée et lui défonçait la tête ; après quoi il se mettait en devoir de délacer le heaume de Bohor pour lui trancher le cou, lorsque Dieu voulut qu'un des compagnons de la Table ronde, qui avait nom Calogrenant, vînt à passer par là. Et voyant que Lionel se préparait à tuer son frère, il sauta à terre, le saisit par le bras et le tira si rudement en arrière qu'il le fit tomber.

– Cœur sans frein, êtes-vous hors de sens ? Voulez-vous occire votre frère germain ?

– Et vous, le voulez-vous secourir ? Si vous vous entremettez, je m'en prendrai à vous !

Ce disant, Lionel se relevait et retournait à Bohor.

– Ne soyez point si hardi que d'approcher de lui ! s'écria Calogrenant.

Déjà le furieux lui courait sus, l'écu levé, l'épée au poing. Mais Calogrenant était bon chevalier et de grande force, en sorte que la bataille dura assez longtemps pour que Bohor revînt à lui. Ah ! quel deuil il eut quand il rouvrit les yeux ! Si Calogrenant tuait Lionel, il sentait qu'il ne connaîtrait plus jamais la joie ; si Lionel tuait Calogrenant, qui combattait pour lui, il serait honni à jamais ; et comment les séparer, quand il était lui-même en si mauvais point ? À ce moment, Lionel commençait de prendre le dessus, et l'autre, son écu dépecé, son heaume décerclé, blessé en dix endroits, n'attendait plus que la mort, lorsqu'il aperçut que Bohor regardait la bataille, assis sur son séant.

– À l'aide, Bohor ! cria-t-il. Jetez-moi hors de ce péril où je me suis aventuré pour vous qui êtes plus preux que je ne suis !

À grand-peine Bohor se remit debout, se signa et rajusta son heaume, gémissant de pitié à voir le cadavre du prêtre qu'il venait de découvrir. Mais Lionel à cet instant, d'un dernier coup d'épée, jetait mort Calogrenant, et aussitôt courant à son frère qui encore une fois le priait humblement de pardonner, il lui assena un tel revers sur le heaume qu'il lui fit plier les genoux. En pleurant, Bohor tira alors son épée, et il allait frapper pour se défendre, lorsqu'un brandon de feu tomba du ciel entre les deux frères, fulgurant comme la foudre et si flamboyant que leurs écus en furent brûlés et qu'ils churent tous deux sur le sol, où ils demeurèrent pâmés durant un aussi long temps qu'il en faut pour faire une lieue à pied.

Quand il reprit son haleine, Bohor reconnut que Lionel n'avait point de mal et remercia Dieu. Puis il s'approcha de son frère, qui était encore tout étourdi :

– Vous avez mal agi, lui dit-il, en tuant ce prêtre et ce chevalier qui était notre compagnon à la Table ronde et le cousin germain de monseigneur Yvain, fils du roi Urien. En nom Dieu, veillez que leurs corps soient mis en terre et qu'on leur rende les honneurs qui leur sont dus.

– Et vous, murmura Lionel, ne resterez-vous ici jusqu'à ce qu'ils soient ensevelis ?

– Non. Je vais au rivage de la mer, où je sais que quelqu'un m'attend.

Là-dessus, Bohor enfourcha son destrier et s'en fut. Et il chevaucha tant qu'il arriva au bord de la mer. Et là il vit une nef, la plus haute et la plus riche qui ait jamais été, sur laquelle Perceval le Gallois lui faisait signe de monter. Il y entra après s'être recommandé à Jésus-Christ ; mais, à son grand regret, il n'eut pas le loisir d'y faire passer son cheval : à peine y eut-il mis le pied, le vent frappa les voiles et la nef cingla vers la haute mer, légère comme l'émerillon volant sur sa proie.

Mais le conte laisse maintenant cette nef et retourne à Galaad, le bon chevalier.

XIX

Quête de Galaad : Gauvain abattu

Après avoir quitté le châtel aux Pucelles, il mit à fin maintes aventures dont le conte ne dit mot ; mais c'est qu'il y aurait trop à faire si l'on voulait les narrer l'une après l'autre. Un jour, dans un tournoi, il rencontra monseigneur Gauvain et Hector, et il ne les reconnut point, car ils avaient changé leurs armes, mais eux, sitôt qu'ils eurent aperçu l'écu blanc à la croix vermeille, ils se dirent l'un à l'autre :

– Voilà l'écu dont le roi Ydier nous a parlé : c'est Galaad ! Celui qui l'attendrait serait fou, car rien ne peut durer contre lui.

Or, dans le même instant, le bon chevalier arrivait, fracassant comme la foudre, et au passage, d'un seul coup d'épée, il fendit le heaume et la coiffe de fer de monseigneur Gauvain, lui trancha le cuir et la chair jusqu'à l'os et lui fit vider les arçons. Ce que voyant, Hector s'éloigna un peu, tant parce qu'il songea que c'eût été sottise que de se mesurer contre l'homme capable de donner de tels coups, que parce qu'il devait aimer et protéger son neveu Galaad plutôt que le combattre.

Et tous les chevaliers du tournoi furent dolents quand ils surent que c'était monseigneur Gauvain qui avait été navré de ce grand coup, car il était l'homme du siècle le plus connu et le plus aimé de toutes gens. Ils le portèrent au château où il fut désarmé et couché dans une chambre, loin du bruit ;

puis ils mandèrent un médecin et lui promirent qu'ils le feraient riche s'il guérissait le blessé. À quoi le mire s'engagea.

Galaad cependant continuait son chemin. Et bientôt il vit venir à sa rencontre une demoiselle tout enveloppée de voiles de lin, qui lui dit :

– Galaad, suivez-moi, en nom Dieu ! Je vous mènerai à la plus haute aventure qu'un chevalier ait jamais connue.

Elle le conduisit droit au rivage de la mer. Là se trouvait la nef qui portait Perceval et Bohor.

– Sire, soyez le bienvenu, s'écrièrent les deux chevaliers, car nous vous avons longuement attendu !

Alors le bon chevalier et la pucelle ôtèrent à leurs chevaux le frein et la selle et leur donnèrent la liberté pour qu'ils trouvassent leur pâture ; puis, après avoir fait le signe de la croix, ils entrèrent dans la nef qui cingla vers le large aussitôt.

XX

La nef de Salomon : le lit ; l'épée ; les fuseaux

Or, lorsqu'elle vogua en pleine mer et que les trois chevaliers se furent conté leurs aventures, Perceval regarda la demoiselle, qui s'était dévoilée, et il reconnut la muette qui s'était mise à parler le jour qu'il avait été armé chevalier par le roi Arthur et qui l'avait fait asseoir à la Table ronde, celle qu'on nommait la Pucelle-qui-jamais-ne-mentit.

– Seigneurs, dit-elle aux trois chevaliers, je vous annonce premièrement, comme à ceux que j'aime le plus au monde, que, si vous n'aviez pas une foi parfaite en Jésus-Christ, vous péririez sur cette nef. Et maintenant regardez de part et d'autre.

Ils visitèrent le navire et, en examinant toutes choses, ils découvrirent sous des courtines de soie le plus beau et riche lit qui ait jamais été. Au pied, quelqu'un avait posé une couronne d'or. Sur le chevet gisait une épée à demi tirée de son fourreau, qui était de très riche façon. Le pommeau était d'une seule pierre qui avait toutes les couleurs de la terre, et chacune de ces couleurs avait sa vertu. La poignée était faite de deux côtes : l'une du serpent nommé *papaguste* qui vit en Célidoine et qui a ce don que l'on ne sent jamais une trop grande chaleur lorsqu'on en serre un des os dans sa main, quelle que soit l'ardeur du soleil ou du feu ; la seconde côte était d'un petit poisson nommé *ottonax* qui habite dans le fleuve Euphrate et dont la vertu est telle : qui tient un de ses os oublie toute joie ou douleur passée, et se souvient seule-

ment de la raison qu'il a eue de le prendre. Ainsi était la poignée de l'épée, et l'on y lisait :

Je suis merveilleuse à voir, plus merveilleuse à connaître, car nul ne me peut empoigner, pour grande que soit sa main, hormis celui à qui je suis destinée.

– En nom Dieu, dit Perceval, je verrai si c'est moi !

Mais vainement il essaya de prendre l'arme par le pommeau, et Bohor après lui ; quant à Galaad, il déclara qu'il ne tenterait l'aventure que lorsqu'il aurait vu toutes les merveilles de l'épée. En effet, sur la lame à demi dégainée, des lettres vermeilles comme du sang disaient :

Que nul ne soit si hardi que de me tirer du fourreau s'il ne sait mieux frapper et plus hardiment que tout autre, ou bien il en mourra.

– Par ma foi, dit Galaad, je n'y mettrai pas la main !

– Attendez, sire, répondit la pucelle, d'avoir tout regardé.

Le fourreau était de la couleur d'une rose sèche et fait d'une peau de serpent. Mais les renges par lesquelles on devait le suspendre au ceinturon ne convenaient nullement à une si belle épée, car elles étaient d'étoupe de chanvre ou de quelque autre vile matière, et si faibles en outre qu'elles n'auraient pu supporter le poids de l'arme sans rompre.

Et ceci était inscrit en lettres d'azur et d'or sur le fourreau couleur de rose :

Malheur à qui voudrait changer ces renges, car elles ne doivent être ôtées que par une fille de roi et de reine, et qui demeure pucelle toute sa vie : en leur place elle mettra la chose d'elle-même

qui lui sera le plus chère, et elle appellera cette épée par son droit nom et moi par le mien.

Lorsque la pucelle leur eut lu cette inscription, les trois chevaliers se mirent à rire, disant que c'étaient là merveilles. Et ils remarquèrent alors le lit qui était de bois et muni de trois fuseaux : le premier, planté au chevet, était plus blanc que neige neigée ; le second s'élevait en face du premier, et il était plus rouge que sang naturel ; le troisième s'étendait au sommet de ces deux-là, qu'il réunissait, et il était aussi vert qu'une émeraude. Telles étaient les couleurs des trois fuseaux, sans nulle peinture, car ils provenaient tous trois de l'arbre de science dont Ève avait emporté un rameau pour cacher sa nudité quand elle fut chassée du Paradis terrestre ainsi qu'Adam ; et comment cela arriva, puis comment le roi Salomon, par le conseil de sa femme, fit bâtir la nef incorruptible et planta les fuseaux autour du lit sur lequel il plaça l'épée merveilleuse qu'il avait faite ; comment enfin la nef s'en alla toute seule sur la mer, où Nascien y monta et où personne ensuite ne la rencontra plus avant Galaad et ses compagnons, le livre de Merlin l'Enchanteur a suffisamment devisé de tout cela, en sorte qu'il n'y a pas d'utilité à le répéter : cela alourdirait ce conte-ci, qui est très bon. Il faut seulement dire ce qui ne l'a pas encore été : c'est que, lorsque la nef fut prête et que toutes choses y eurent été disposées, Salomon la fit amarrer au rivage ; et la même nuit il eut un songe : il vit un Homme qui descendait du ciel en compagnie de beaucoup d'anges et qui arrosait tout le navire d'eau bénite, disant : "Cette nef signifiera ma nouvelle maison" ; ensuite l'Homme faisait écrire des lettres sur le bordage par un ange de sa compagnie ; après quoi Il s'évanouissait de telle manière, avec les siens, qu'on n'aurait su dire ce qu'il était devenu. Le lendemain, sitôt que Salomon fut éveillé, il alla

voir la nef et trouva que les lettres tracées par les anges disaient ceci :

Ô homme qui veux entrer en moi, garde-toi de le faire si tu n'es plein de foi, et sache que je ne te soutiendrai plus et que je t'abandonnerai si tu tombes jamais en mécréance.

Et à peine eut-il lu cela, les voiles de la nef se gonflèrent et le vent l'emporta sur la mer, où elle disparut en peu de temps. Et ce songe est de grand sens, car il montre que la nef incorruptible de Salomon signifie Sainte Église : c'est pourquoi il méritait d'être rapporté dans cette histoire.

XXI

L’épée aux étranges renges

Le conte dit ici que les trois compagnons de la pucelle regardèrent longuement le lit, les fuseaux et l’épée, et tant qu’ils découvrirent sous le chevet une riche aumônière. Perceval qui n’hésitait jamais, étant simple d’esprit, l’ouvrit aussitôt et il y trouva un bref où était donnée la signifiance de la nef et de tout le reste.

– Il nous faut aller en quête de la demoiselle qui changera ces renges, dit Galaad, car nul ne doit tirer cette épée ni l’ôter d’ici avant que ce soit fait.

– Beau sire, dit alors la Pucelle-qui-jamais-ne-mentit, s’il plaît à Dieu, l’épée aura ce qui lui manque.

Et elle tira d’un écrin qu’elle avait apporté des renges bien ouvrées, ornées de pierreries, munies de deux boucles d’or, et toutes faites de cheveux blonds, si beaux qu’on les eût pris pour des fils d’or.

– Sire, reprit-elle, voici les renges qui conviennent. Je les ai faites de la chose de moi que j’aimais le plus : mes cheveux. Et s’ils m’étaient chers, ce n’est pas merveille, car j’avais l’une des plus belles chevelures du monde : mais le jour de la Pentecôte que vous fûtes armé chevalier, je la fis tondre et la tressai pour former ces renges que vous voyez.

– En nom Dieu, demoiselle, fit Bohor, vous nous mettez hors de peine ! Et maintenant, sire, dit-il à Galaad, nous vous prions de ceindre cette épée aux étranges renges.

– Laissez-moi auparavant tenter de l'empoigner, répondit Galaad, car, si je n'y réussis, c'est qu'elle n'est pas pour moi.

Ce disant, il saisit l'épée aux étranges renges et la serra si aisément que ses doigts se croisaient ; puis il la tira et elle parut, belle et claire au point qu'on s'y fût aisément miré. Alors la demoiselle la lui ceignit, après lui avoir ôté celle qu'il portait, qui valait bien un comté et qu'elle donna à Perceval.

– Peu me chaut maintenant de mourir, dit-elle, car j'ai fait chevalier le plus prud'homme du siècle !

– Demoiselle, répondit Galaad, je suis vôtre à toujours.

XXII

Le cerf blanc et les lions

Cependant, la nef vogua toute la nuit et au matin aborda dans la marche d'Écosse non loin d'un château fort qui avait nom Cartelois. Les trois compagnons et la Pucelle-qui-jamais-ne-mentit descendirent et, voyant au loin les tours de la forteresse, ils résolurent de s'y rendre à pied à travers bois. Mais la forêt était épaisse, en sorte qu'ils s'y perdirent peu après qu'ils y furent entrés.

– Savez-vous ce que nous ferons ? dit la pucelle. Prions le Haut Maître de nous indiquer notre voie.

Ils se mirent à genoux et demeurèrent en prières et oraisons depuis l'heure de prime jusqu'à celle de tierce : et, après ce temps, ils virent sortir d'un fourré un cerf plus blanc que fleur naissante au pré, qui portait au cou une chaîne d'or ; autour de lui marchaient quatre lions, deux en avant, deux en arrière, qui le gardaient avec autant de soin qu'une mère son enfant ; mais ils passèrent devant la pucelle et les chevaliers sans leur faire aucun mal.

– Suivons-les, dit-elle, car cette aventure est de par Dieu.

Ainsi firent-ils, et ils arrivèrent bientôt à une chapelle où ils entrèrent derrière les animaux. Un prêtre revêtu des armes de Notre Seigneur se préparait à y dire la messe du Saint-Esprit. Mais, à peine avait-il commencé, Galaad et ses compagnons virent le cerf se changer en un Homme qui s'assit dans une riche chaire dessus l'autel, tandis que les

quatre lions se muaient l'un en homme, le second en aigle, le troisième en lion ailé, le quatrième en bœuf ; puis tous quatre soulevèrent la chaire où siégeait l'Homme et s'envolèrent par une verrière sans briser un seul carreau. Et Galaad, Perceval, Bohor et la Pucelle-qui-jamais-ne-mentit connurent ainsi que les cinq bêtes qui les avaient conduits signifiaient Jésus-Christ et les quatre Évangélistes.

XXIII

La dame lépreuse et la pucelle-qui-jamais-ne-mentit

Ils passèrent la nuit chez le prud'homme ; mais le lendemain, la messe ouïe, ils reprirent leur chemin vers le château. Et, comme ils y arrivaient, ils en virent sortir une dame qui portait à la main une écuelle d'argent, escortée de onze chevaliers armés.

– Seigneurs, demanda-t-elle, cette demoiselle est-elle pucelle ?

– Par ma foi, répondit Perceval, elle est telle que le jour qu'elle naquit !

– Il lui faut donc se soumettre à la coutume du château.

Et là dessus l'un des chevaliers prit par le frein le palefroi de la demoiselle.

– Sire, s'écria Perceval courroucé, vous n'êtes guère sage ! Sachez qu'en quelque lieu qu'elle soit, une pucelle est libre et franche de toute coutume.

Mais la dame à l'écuelle reprit :

– Chaque pucelle qui passe ici doit emplir cette écuelle du sang de son bras droit.

– Dieu m'aide ! j'aimerais mieux être mort de vilenie que de laisser faire cela !

Et, sans plus de paroles, Perceval rendit la main, piqua des deux et laissa courre sur les gens du château, suivi de ses deux compagnons. Telle fut leur attaque, que sans doute les dix chevaliers eussent été occis, si quarante autres fer-vêtus n'étaient accourus à la rescousse. Mais Galaad frappait si fort de l'épée aux étranges renges qu'il navrait tous ceux qu'il touchait ; quant à Perceval et Bohor, ils ne faisaient pas moins d'armes : si bien qu'à la nuit noire ils combattaient encore. Et voyant cela, l'un des chevaliers proposa de remettre la bataille au lendemain et offrit aux trois compagnons de s'héberger au château.

– Seigneurs, dit aux trois compagnons la Pucelle-qui-jamais-ne-mentit, allez-y puisqu'il vous en prie !

Et elle entra avec eux dans la forteresse, où tous quatre furent très bien accueillis. Après le souper l'un des chevaliers leur dit :

– Sachez, seigneurs, qu'il y a un an, la dame de ce château devint lépreuse par la volonté de Notre Seigneur. Nous mandâmes vainement tous les médecins et maîtres de physique, jusqu'à ce que l'un d'eux nous dît enfin que, si nous pouvions avoir une pleine écuelle de sang de pucelle, vierge par volonté et par actions, pour en oindre notre dame, celle-ci guérirait rapidement. C'est pourquoi nous résolûmes de prendre la première qui passerait.

– Seigneurs, dit la pucelle, je puis donc guérir cette dame : ne dois-je donner mon sang ?

– Par ma foi, vous n'en sauriez réchapper sans mourir : vous êtes trop faible et trop tendre, répondit Perceval.

– Mais, si je mourais pour la guérir, ce serait honneur pour moi et ma parenté. Et si je n'essaye, il vous faudra vous

battre encore demain : dont viendront des pertes plus graves que celle de mon corps. Je vous prie de permettre que je donne mon sang.

Alors Galaad, Bohor et Perceval le lui octroyèrent doucement.

Le lendemain, après la messe, on amena la dame du château : elle avait le visage si défait et si mangé qu'on s'émerveillait de la voir vivre encore.

– Dame, lui dit la pucelle, je vais mourir pour votre guérison ; priez Dieu pour mon âme.

Elle se fit ouvrir la veine du bras au moyen d'une lamelle tranchante comme un rasoir, et son sang coula jusqu'à emplir l'écuelle. Alors son cœur s'évanouit : elle pâma dans les bras de ses compagnons.

– Beaux doux seigneurs, dit-elle en reprenant son haleine, je vous prie de ne pas enterrer mon corps dans ce pays : quand je serai morte, mettez-moi dans une nacelle sans voiles ni avirons, et j'irai où mon aventure me mènera. Demain, vous vous séparerez : chacun de vous suivra sa voie ; mais sachez qu'un jour vous vous retrouverez, car ainsi le veut le Haut Maître.

Et quand ils lui eurent promis de faire sa volonté, elle reçut le *Corpus Domini,* puis trépassa du siècle. Cependant on lavait dans son sang la dame du château qui fut ainsi nettoyée de sa lèpre et dont la chair redevint aussi belle et fraîche qu'elle était auparavant noire, obscure et laide à voir. Galaad, Perceval et Bohor firent embaumer le corps de la morte non moins richement que si c'eût été celui d'un empereur ; après quoi ils le placèrent sur une nacelle sans voiles ni avirons, avec un bref où était relaté tout ce que la pucelle

avait fait ; enfin ils poussèrent la nacelle à la mer, et le vent l'emporta, gaillarde et légère.

Tant qu'ils purent la voir, ils demeurèrent sur le rivage, pleurant si amèrement qu'on n'aurait su les entendre sans s'émouvoir, et ils ne voulurent pas rentrer dans le château où était morte celle-qui-jamais-ne-mentit : ils firent apporter leurs armes et amener au dehors les chevaux qu'on leur donna.

Mais le conte laisse ici de parler d'eux pour un moment, voulant reprendre le propos de Lancelot.

XXIV

Lancelot et Galaad

Désarmé, étendu en croix au bord du fleuve qu'il ne pouvait franchir, il pria Notre Seigneur jusqu'à ce que la nuit se fut mêlée au jour, puis jusqu'à ce que le soleil abattît la rosée. À ce moment une nacelle qui voguait sans voiles ni avirons vint aborder devant lui : alors, il reprit ses armes et il y monta en faisant le signe de la croix.

À peine y eut-il mis le pied, il sentit toutes les meilleures odeurs du monde, sa faim fut rassasiée, son cœur baigné de la plus douce joie : dont il rendit grâces à Dieu d'abord. Ensuite il se retourna et découvrit, sur un lit très riche, une pucelle morte dont venaient les parfums. Auprès du corps était un bref qui disait comment elle avait changé les renges de l'épée que portait présentement Galaad, et tout ce qui lui était arrivé, ainsi qu'à ses trois compagnons, et comment elle était morte pour guérir une étrangère : car c'était la Pucelle-qui-jamais-ne-mentit. Et, quand il connut tout cela, Lancelot fut encore plus joyeux que devant.

Un mois et plus, il navigua sur la nacelle, et si quelqu'un demande de quoi il vécut durant tout ce temps, le conte répondra que Celui qui fit jaillir l'eau de la roche pour abreuver le peuple d'Israël y veilla : chaque matin, en finissant son oraison, quand Lancelot avait prié Dieu de lui envoyer son pain comme le père à son fils, soudain il se sentait plein de la grâce de Notre Seigneur et il lui semblait qu'il était empli de toutes les bonnes viandes du monde.

Une fois que la nef côtoyait une forêt, il entendit un grand bruit de branches rompues et de feuilles froissées, et il vit un chevalier qui galopait sous les arbres aussi vite que son cheval pouvait aller. D'elle-même la nacelle aborda, et le chevalier y entra après avoir dessellé, débridé et chassé son destrier. Et quand il ôta son heaume pour se signer, Lancelot reconnut Galaad. Il courut à son fils, les bras tendus, et tous deux s'accolèrent et l'eau du cœur leur monta aux yeux. Ils voguèrent de compagnie plus d'une demi-année, accostèrent des îles étrangères et menèrent ensemble de merveilleuses aventures à bonne fin par la grâce du Saint Esprit. Mais ce conte du Graal n'en dit rien : aussi bien, s'il voulait rapporter toutes choses comme elles advinrent, il n'en finirait point.

Après Pâques, il arriva que la nacelle s'approcha d'une pointe de terre sur laquelle attendait un chevalier couvert de blanches armes, qui tenait par le frein un destrier plus blanc que la fleurette d'avril.

– Galaad, cria-t-il, vous avez été assez longtemps en compagnie de votre père. Allez maintenant à votre aventure.

Alors Galaad baisa Lancelot en pleurant.

– Beau doux sire, lui dit-il, je ne sais si je vous reverrai jamais. Je vous recommande à Notre Seigneur : qu'il vous maintienne à Son service !

Il sortit de la nacelle, monta sur le destrier blanc, et, piquant des deux, s'en fut à toute bride, droit comme carreau d'arbalète.

XXV

Lancelot au château du Graal

Et la nacelle vogua un mois encore. La trentième nuit, elle aborda près d'un château beau et très fort, et Lancelot entendit une Voix.

– De par Dieu, disait-elle, descends et entre dans ce château : tu y trouveras partie de ce que tu cherches.

Le temps était gracieux et serein, et la lune luisait, belle et claire, de façon que Lancelot vit bien que la porte de la forteresse était ouverte ; mais il aperçut qu'elle était gardée par deux lions et il dégaina son épée pour les combattre. Aussitôt une main flamboyante apparut, qui le frappa rudement au bras, et de nouveau la Voix dit :

– Homme de peu de foi, pourquoi te fies-tu si peu à ton Créateur ? Crois-tu t'aider mieux de tes armes que de Lui ?

Du coup qu'il avait reçu, Lancelot demeura quelque temps étourdi, tellement qu'il ne savait plus s'il était jour ou nuit. Mais, en revenant à lui, il remercia Notre Seigneur d'avoir daigné le réprimander ; puis il remit son épée au fourreau, se signa et fut droit aux lions qui s'assirent et ne firent pas seulement mine de le toucher.

La porte franchie de la sorte, il reconnut le Château aventureux. Il suivit la grande rue sans voir personne, entra dans le palais qui semblait vide, traversa la salle silencieuse où le clair de lune coulait sans bruit par les verrières et fut

arrêté par une porte close, derrière laquelle une voix chantait la gloire de Dieu avec tant de douceur qu'on sentait bien qu'elle n'était pas d'un homme mortel. Là, il s'agenouilla, suppliant Jésus-Christ de lui montrer l'objet de sa quête, comme la Voix le lui avait promis. Alors, d'elle-même, la porte s'ouvrit.

Il en sortit une grande clarté, si grande qu'on eût cru que le soleil tout entier était dans cette chambre et dardait ses rayons. Et quand il fut remis de son premier éblouissement, Lancelot aperçut le Saint Graal sur une table d'argent, recouvert d'une soie vermeille, tout entouré d'anges qui portaient les uns des encensoirs, les autres des cierges, d'autres la croix ou des ornements d'autel, et qui servaient un homme vêtu comme un prêtre, semblant dire la messe et élever l'hostie. À cette vue, Lancelot se mit debout et voulut passer le seuil, mais aussitôt un coup de vent lui vint à l'encontre, brûlant autant qu'un brasier ardent : tout disparut à ses yeux et il tomba comme mort.

Le lendemain, les gens du château le trouvèrent devant la porte, aussi inerte et muet qu'une motte de terre. Ils le portèrent dans un lit très riche où il demeura vingt-quatre jours en transes, sans manger, sans boire, sans remuer, sans sonner mot, car sachez que Notre Sire voulut qu'il perdit le pouvoir de son corps et de ses membres durant autant de jours qu'il avait été d'années au service de l'Ennemi. Enfin il se réveilla, environ midi, vit sa haire qui pendait à une perche et voulut la reprendre, faisant paraître un grand chagrin de l'avoir quittée. Mais le roi Pellès le riche Pêcheur, qui était là, lui dit :

– Beau sire, vous pouvez bien laisser votre haire, car votre quête est achevée. Vous ne saurez pas plus de la vérité du Saint Graal que ce que vous avez vu.

Toutefois Lancelot revêtit la haire, et par-dessus il passa une robe de lin et une d'écarlate, qu'on lui apporta ; puis il demanda des nouvelles de la fille du roi Pellès dont il avait eu son fils Galaad. Quand il apprit qu'elle était morte, il en sentit une très grande douleur en son cœur. Pourtant, l'heure du manger venue, lorsqu'il vit la colombe blanche voler par la salle, portant au bec son encensoir d'or ; puis le Saint Graal paraître, suspendu dans l'air sous son voile de lin, et passer devant les tables, d'où les mets les plus délicieux semblaient sortir ; et qu'il trouva devant lui tout autant de bonnes viandes qu'il y en avait devant les chevaliers du château : alors il connut que Dieu l'avait favorisé de Sa grâce et son deuil s'apaisa.

XXVI

Hector au château du Graal

Cependant qu'il mangeait à côté du roi Pellès, un chevalier armé de toutes armes et monté sur un grand destrier entrait dans le Château aventureux et suivait la maîtresse rue ; mais, à l'instant qu'il arrivait devant le palais, toutes les portes s'en fermèrent d'elles-mêmes. Le fer-vêtu s'approcha de la grand'porte et cria qu'on lui ouvrit ; puis, voyant qu'on n'en faisait rien, il commença de supplier qu'on le laissât entrer, tout en pleurant et lamentant si fort qu'enfin le riche roi Pêcheur alla à une fenêtre et lui dit :

– Sire chevalier, retournez dans votre pays, car vous n'entrerez point ici tant que le Saint Graal y sera. Sans doute êtes-vous de ceux qui ont laissé le service de Jésus-Christ et pris celui de l'Ennemi ? Je vous prie de me dire votre nom.

– Sire, j'ai nom Hector des Mares, frère de monseigneur Lancelot du Lac, compagnon de la Table ronde.

– En nom Dieu, reprit le roi, je suis dolent de ce qui vous advient, car votre frère est céans.

– Ha, Dieu, ma honte s'accroît de plus en plus ! dit Hector en baissant la tête.

Là-dessus, il fit tourner son cheval et regagna aussi vite qu'il put la porte de la ville, hué par les habitants. Et sachez qu'il pleurait si fort que ses larmes coulaient jusqu'à terre.

Lorsqu'il apprit du roi Pellès ce qui venait de se passer, Lancelot non plus ne put empêcher que l'eau du cœur ne lui vînt aux yeux. Et, le repas fini, il annonça qu'il lui fallait retourner au royaume de Logres dont il était parti depuis un an. Il revêtit ses armes, prit congé du roi ; puis, monté sur un bon destrier qu'on lui avait donné, il s'éloigna tristement. Et quand il eut cheminé un trait d'arc et qu'il se retourna pour apercevoir une dernière fois le Château aventureux du Graal, il ne vit plus qu'une plaine nue.

Quelques jours plus tard, passant près d'une abbaye, il remarqua dans le cimetière une grande et belle tombe qui lui parut nouvellement faite. Il s'en approcha et lut des lettres écrites qui disaient :

Ci-gît Yvain le grand, fils du roi Urien de Gorre, que tua Gauvain, neveu du roi Arthur.

Certes, tout autre que monseigneur Gauvain, Lancelot l'eût poursuivi et occis, car il aimait chèrement le fils du roi Urien. Mais il se contenta de prier, puis il reprit son chemin et peu après il parvint à la cour.

XXVII

Gauvain le meurtrier

La plupart des compagnons de la Table ronde étaient de retour, et aucun d'eux n'avait eu d'aventures, car ils étaient tous trop souillés de péchés pour être dignes de la haute quête célestielle du Saint Graal ; mais on disait que beaucoup s'étaient entre-tués sans se reconnaître, et que messire Gauvain en avait occis plus de vingt à lui tout seul.

– Beau neveu, lui dit un jour le roi Arthur, je vous requiers, de par le serment que vous me fîtes lorsque je vous armai chevalier, de m'enseigner combien de nos compagnons vous avez tués de votre main.

– Hélas, sire, répondit messire Gauvain après avoir un peu pensé, il m'est avis que j'en ai bien tué douze ; non que je fusse meilleur chevalier qu'aucun d'eux, mais telle fut ma malchance.

– Ha, Gauvain, c'est là une grande malchance, et elle vous advint en punition de vos péchés ! Mais n'avez-vous pas occis mon neveu Yvain qui ne revient point ?

– Oui, sire, et aussi Aiglin des Vaux, et Agloval, et Bédoyer, et Keheddin le petit, et Carmaduc le noir, et Marganor, et Keu d'Estraux, et Blioberis, et Banin, et Malquin le Gallois, et Mélior de l'Épine. Je n'ai jamais rien fait qui m'ait causé autant de chagrin.

– En nom Dieu, beau neveu, le cœur m'en saigne ! Je perds plus par leur mort que par celle de mille chevaliers !

Ce disant, le roi se mit à pleurer amèrement ; et durant un mois il eut un tel chagrin que pour un peu plus il fût devenu fou. La reine, de même, voyant la froide mine que lui faisait Lancelot, laissait les larmes couler jour et nuit sur son clair visage. Et tous les prud'hommes aussi menaient grand deuil.

Mais le conte retourne maintenant à Galaad qui chevauche par la forêt sur un destrier couleur de neige, après avoir laissé son père dans la nef de la Pucelle-qui-jamais-ne-mentit.

XXVIII

Galaad, Perceval et Bohor au château du Graal

Durant un an il erra, et il fit si bien qu'il acheva toutes les aventures du royaume de Logres, et, parce qu'en lui ne brûlait pas le mauvais feu de luxure, il éteignit la tombe de Siméon et la fontaine bouillante du roi Lancelot, puis il fit rentrer en terre les douze épées nues qui entouraient le tombeau flamboyant de Chanaan. Ainsi fut délivré Chanaan comme Siméon l'avait été ; et pourquoi ils avaient été châtiés par Notre Seigneur, le conte l'a rapporté en temps et lieu, de sorte qu'il n'y a pas d'utilité à le répéter.

Enfin Galaad rencontra Perceval et Bohor : l'occasion les rassembla comme elle les avait séparés. Ils chevauchèrent tous trois de compagnie, et, le jour même, Dieu voulut qu'ils découvrissent enfin le Château aventureux, où le roi Pellès le riche Pêcheur les festoya, car il savait bien que par leur venue la haute quête serait mise à fin. Et sachez qu'il ne put s'empêcher de pleurer de tendresse en retrouvant son petit-fils, et comme lui pleurèrent tous ceux de ses chevaliers qui avaient jadis connu Galaad enfant.

Aussitôt que les trois compagnons furent désarmés, Héliézer, le fils du roi Pêcheur, leur apporta l'épée brisée dont Joseph d'Arimathie avait été frappé à la cuisse, comme le conte de Galehaut l'a dit. Et dès que Galaad eut pris en main les deux tronçons, ils se rejoignirent si exactement que nul homme au monde n'eût su voir où la lame avait été rompue :

en sorte que chacun jugea que c’était là un bon commencement.

Mais, à l’heure de vêpres, soudain le ciel se couvrit, un grand vent souffla dans le palais, et une chaleur s’y répandit, telle que plusieurs pensèrent brûler et tombèrent de la peur qu’ils eurent, en même temps qu’une Voix criait :

“Que ceux qui ne doivent avoir place à la table de Jésus-Christ s’en aillent !”

Tout le monde sortit à ces mots, et il ne demeura que Galaad, Perceval et Bohor. Au bout d’un instant, ils virent entrer quatre demoiselles pleurant à chaudes larmes, qui portaient un lit de bois très richement muni de draps de soie, où tout était blanc comme neige ; et là-dedans gisait un corps soit d’homme ou de femme, on ne pouvait le savoir, car il avait le visage couvert d’un linge. Les pleureuses déposèrent le lit et s’en allèrent. Et bientôt les quatre compagnons virent les solives du plafond s’écarter de façon que le ciel parut, puis un homme vêtu comme un évêque, crosse en main et mitre en tête, descendit à travers les airs, assis sur une chaire que soutenaient quatre anges ; et sur son front brillaient des lettres qui disaient :

Voyez-ci Josephé, le fils de Joseph d’Arimathie, le premier évêque des Chrétiens, que Notre Sire sacra lui-même en la cité de Sarros, au palais spirituel.

L’évêque se leva et fut se prosterner devant le Saint Graal qui venait d’apparaître sur sa table d’argent. Alors les quatre anges qui étaient venus avec lui apportèrent deux cierges ardents, un morceau de soie vermeille et une lance d’où suintaient, par la pointe, de grosses gouttes de sang. L’évêque plaça cette lance dans le Graal et de manière que le

sang y tombât ; puis il commença de célébrer la sainte messe. Quand le moment fut venu, il prit dedans le très précieux vase une oublie en forme d'hostie et, comme il l'élevait, on vit un Enfant descendre des cieux, le visage aussi rouge et embrasé que feu, qui se jeta dans le pain ; après quoi Josephé remit l'oublie dans le Saint Graal. Enfin il acheva le service de la messe, donna le baiser de paix à Galaad qui le transmit à ses compagnons, et s'évanouit si parfaitement que nul n'eût su dire ce qu'il était devenu.

À ce moment, les trois chevaliers virent sortir du saint vase un Homme qui saignait des pieds, des mains et du côté, et ils se prosternèrent, le front dans la poussière.

– Mes sergents, mes loyaux fils, leur dit l'Homme, vous qui en ce monde êtes devenus célestiels, asseyez-vous à Ma table. Les chevaliers du Château aventureux et d'autres ont été repus de la grâce du Saint Graal, mais jamais ils n'ont été admis à prendre place ici comme vous.

Pleurant si tendrement que leurs faces étaient toutes mouillées de larmes, les trois compagnons s'approchèrent de la table d'argent, et Galaad s'y assit au milieu, et Perceval à sa droite, et Bohor à sa gauche. Et l'Homme prit le Saint Graal, vint à Galaad qui s'agenouilla, les mains jointes, et lui donna son Sauveur ; puis de même aux autres ; et la suavité qui alors leur entra dans le corps, nulle langue ne saurait la dire.

– Fils, dit l'Homme à Galaad, sais-tu ce que je tiens dans Mes mains ? C'est l'écuelle où Jésus-Christ mangea l'agneau le jour de Pâques avec Ses disciples et où Joseph d'Arimathie recueillit le sang du Sauveur. Maintenant tu as vu la vérité que tu désirais, mais non pas si bien encore que tu la verras au palais spirituel dans la cité de Sarras, où il te

faut accompagner le Saint Graal avec Perceval et Bohor. Toutefois, guéris auparavant Mordrain, le roi méhaigné, en l'oignant du sang de cette lance, qui est celle dont Longin frappa ton Sauveur en croix.

Ayant dit, l'Homme bénit les trois chevaliers ; puis il disparut. Et Galaad, écartant le linge qui couvrait le corps gisant dans le lit qu'avaient apporté les pleureuses, découvrit un homme qui paraissait bien avoir quatre cents ans d'âge et qui portait une couronne d'or sur la tête. Il vint toucher de sa main le sang de Notre Seigneur qui coulait de la lance et en oignit Mordrain, lequel retrouva aussitôt la vue et le pouvoir de son corps, qu'il avait perdus par la volonté de Dieu, comme le conte en a autrefois devisé. Le vieux roi se mit sur son séant, les épaules et la poitrine nus jusqu'au nombril, et levant les mains au ciel :

– Beau doux Père Jésus-Christ, dit-il, maintenant je Te supplie de venir me chercher, car je ne pourrais trépasser en plus grande joie qu'à présent : je ne suis plus que roses et lis.

Il prit Galaad dans ses bras, l'étreignit par les flancs, le serra sur sa poitrine, et dans le même instant Notre Sire prouva qu'il avait entendu sa prière, car l'âme lui partit du corps et il mourut, la tête sur l'épaule du bon chevalier.

XXIX

Le Graal au palais spirituel

Environ minuit, les trois compagnons sortirent du palais, et le lendemain ils veillèrent que le roi méhaigné fût enseveli comme il convenait à un roi. Puis ils prirent leurs armes, enfourchèrent leurs destriers et cheminèrent tant que, le quatrième jour, ils parvinrent au rivage de la mer. La nef de Salomon les y attendait, où ils virent le Saint Graal à nouveau couvert d'une soie vermeille, sur sa table d'argent. Dès qu'ils y furent montés, le vent les emporta. Et c'est de la sorte, sachez-le, que ceux du royaume de Logres perdirent pour leurs péchés le très précieux vase : tout de même que Notre Sire le leur avait envoyé, il le leur retira.

Longtemps la nef vogua et nulle terre n'était en vue. Un jour, Perceval et Bohor dirent à Galaad :

– Sire, vous ne vous êtes jamais couché dans le lit aux trois fuseaux, quoique le bref dise que vous devez y reposer.

Galaad s'y coucha et s'endormit, la couronne d'or sur la tête. Et, quand il se réveilla, la nef était devant la cité de Sarras. Alors il prit la table d'argent, sur laquelle se trouvait le Saint Graal, pour la transporter au palais spirituel avec l'aide de Perceval et de Bohor. Mais, comme ils allaient entrer dans la ville, ils virent un homme impotent qui mendiait à la porte, et Galaad qui était las, car la table était lourde, l'appela et lui demanda de l'aider.

– Ha, sire, que dites-vous ? répondit le mendiant. Il y a bien dix ans que je ne me traîne plus qu'à l'aide de ces deux bâtons.

– Essaye, fais de ton mieux.

Aussitôt l'homme se leva, sain comme s'il n'avait jamais été malade, et, courant à la table, il aida Galaad à la soutenir. Ainsi arrivèrent-ils devant le roi.

C'était un mécréant, extrait de lignage sarrasinois. Quand il vit que les trois compagnons étaient désarmés, il s'écria qu'ils étaient larrons et enchanteurs, et les fit prendre et enfermer dans une chartre obscure. Mais Notre Sire ne les oublia pas : il leur envoya le Saint Graal pour les réconforter, les repaître et leur tenir compagnie. Et, le dernier jour de l'année, le roi tomba malade et mourut. Comme il n'avait ni enfants ni parents, les habitants s'assemblèrent en parlement pour désigner son successeur. Or, tandis qu'ils étaient réunis, ils entendirent une Voix :

“Prenez, disait-Elle, le plus jeune des trois chevaliers que le roi a fait emprisonner à tort : il vous défendra et tiendra le royaume en paix.”

Ainsi fut fait : les gens de Sarras vinrent délivrer Galaad et lui posèrent la couronne sur la tête, malgré qu'il en eût. Et son premier soin fut de bâtir une arche d'or et de pierres précieuses pour recevoir le Graal et la table d'argent dans le palais spirituel.

XXX

Mort de Galaad. Ravissement du Saint Graal

Chaque matin, il venait avec ses compagnons pour faire ses prières et oraisons devant le saint vase, et ainsi durant une année. Le premier jour de l'an, ils y trouvèrent l'évêque Josephé qui battait sa coulpe, à genoux, tout entouré d'anges. Au bout d'un moment, il se leva et commença de dire la messe de la glorieuse Mère de Dieu ; puis, quand il eut ôté la patène du Saint Graal, il appela Galaad et lui enjoignit de regarder ce qu'il avait tant désiré de voir. Le roi avança et, sitôt qu'il eut jeté les yeux à l'intérieur du très précieux vaisseau et considéré les choses spirituelles, il se mit à trembler et levant les mains au ciel :

– Sire, je te crie merci d'avoir ainsi accompli mon désir. Et maintenant je te supplie de permettre que je trépasse de cette vie terrestre à la célestielle.

Il reçut humblement le *Corpus Domini,* que Josephé vint lui offrir ; puis il vint baiser Perceval et Bohor et les recommanda à Jésus-Christ.

– Beaux doux amis, leur dit-il, vous garderez cette cité quand je n'y serai plus.

Ayant dit, il se coucha en croix et son âme laissa son corps et fut emportée par les anges à grande joie.

Or, dès qu'il eut expiré, une main sans corps, qui répandait une merveilleuse clarté, descendit et ravit au ciel le vase

très saint. Depuis lors il n'y a jamais eu aucun homme, si hardi fût-il, qui ait osé prétendre qu'il l'avait vu.

C'est pourquoi le conte s'en tait à présent. Et ici finit le livre des aventures du Saint Graal.

Explicit

LA MORT D'ARTHUR

À Madame la princesse Bibesco

I

Premier soupçon du roi

Sachez qu'à la cour du roi Arthur, Lancelot tint longtemps le serment de chasteté qu'il avait fait au prud'homme qui l'avait confessé durant la quête du Saint Graal. Mais l'Ennemi l'attaquait chaque jour par les yeux et les douces paroles de la reine au corps gent et le frappait si fort qu'un jour il chancela et quitta la droite voie : aussi bien, quoiqu'elle eût alors plus de soixante-dix ans, la reine Guenièvre était encore si belle qu'on n'eût pas trouvé sa pareille au monde. Et Lancelot s'était jusque-là conduit avec assez de prudence pour que personne ne s'aperçut de son fol amour ; mais, quand il se fut renflammé pour elle, il brûla si fort qu'il ne sut plus s'en cacher aussi bien que naguère : de façon qu'Agravain, le frère de monseigneur Gauvain, surprit le secret. Dont il fut très content, ce félon, non point qu'il espérât de venger la honte du roi son oncle, mais parce qu'il comptait causer quelque dommage à Lancelot, qu'il n'avait jamais aimé clairement.

Or, les aventures merveilleuses de la Bretagne étaient achevées ; pourtant le roi Arthur ne voulait point que ses chevaliers s'amollissent et laissassent de porter les armes : aussi fit-il crier par ses hérauts qu'un tournoi aurait lieu dans la plaine le Winchester. Lancelot souhaita de s'y rendre sans qu'on le sût : feignant d'être malade, il laissa Hector, Lionel et sa parenté partir sans lui. Si bien qu'Agravain crut qu'il demeurait afin de voir la reine en toute liberté.

– Sire vint-il dire au roi, si je pensais ne vous chagriner point, je vous apprendrais quelque chose qui vous sauverait de la honte.

– La honte ? C'est donc une chose telle que ma honte y puisse être ?

– Sire, sachez que madame la reine et Lancelot s'aiment de fol amour. Et comme ils ne peuvent se rencontrer à leur volonté quand vous êtes là, Lancelot annonce qu'il n'ira pas au tournoi et y envoie ceux de sa maison : de la sorte, cette nuit même ou demain, il pourra voir madame tout à loisir.

– Beau neveu, ne dites pas de telles paroles, car je ne vous crois point : Lancelot ne pense pas à cela.

– Comment, sire, c'est là tout ? Au moins, faites-les épier : ainsi connaîtrez-vous la vérité.

– Agissez à votre guise ; je ne vous empêcherai pas.

– Sire, je n'en demande pas davantage.

Malgré qu'il en eût, le roi songea, cette nuit-là, à ce que lui avait dit Agravain ; et certes il ne s'en tourmenta guère dans son cœur, car il ne croyait pas que ce fût vrai ; pourtant, au matin, quand la reine vint lui déclarer qu'elle irait volontiers avec lui à Winchester parce qu'elle avait ouï-dire qu'on y verrait de grandes chevaleries, il ne le voulut point et lui commanda de rester : car ainsi comptait-il vérifier les propos d'Agravain.

Or, dès qu'il connut le départ du roi, Lancelot fut prendre congé de sa dame ; puis il fit tout préparer par son écuyer, et il se mit en route secrètement, à la tombée du jour.

II

Le don de la demoiselle d'Escalot

Il chevaucha toute la nuit à grande hâte, parce qu'il craignait d'arriver en retard aux joutes, si bien qu'au matin il atteignit au village où le roi Arthur avait couché et où il se trouvait encore. Lancelot portait des armes déguisées, mais son écuyer menait en main un très beau destrier, taché comme une pie, blanc comme fleur des prés d'un côté, plus rouge que braise de l'autre. Et le roi, qui était justement à la fenêtre en compagnie de Giflet fils de Do, reconnut le cheval d'abord : c'était lui-même, en effet, qui en avait fait don à Lancelot.

– Giflet, dit-il, voyez donc Lancelot qui nous mandait hier qu'il était malade ! Sans doute se propose-t-il d'aller au tournoi secrètement : c'est pourquoi il ne chemine que de nuit. Puisqu'il se veut cacher, gardons de dire à personne que nous l'avons reconnu.

Lancelot s'hébergea chez un riche vavasseur, nommé le sire d'Escalot, dont les deux fils étaient chevaliers depuis peu. Et, en entrant dans la salle, il avisa leurs écus qui étaient vermeils et sans emblèmes, car telle était la coutume en ce temps : tout nouveau chevalier portait durant une année un écu peint d'une seule couleur ; s'il faisait autrement, c'était contre l'ordre de chevalerie.

– Sire, dit Lancelot à son hôte, je vous prie par amour et courtoisie de me prêter un de ces écus avec le haubert et

l'armure du cheval. Car, si je portais les miens au tournoi de Winchester, il se pourrait que je fusse plus tôt reconnu que je ne voudrais.

– Sire chevalier, répondit le vavasseur, justement mon fils aîné est malade et ne pourra se rendre à l'assemblée. Prenez ses armes en échange des vôtres si le cœur vous en dit.

Or le vavasseur avait une fille, nommée Passerose, qui était la demoiselle la plus curieuse du monde, et sachez que tant plus elle regardait Lancelot, tant plus elle le trouvait beau et le jugeait prud'homme. Durant qu'il causait avec son père, elle s'approcha de l'écuyer et lui demanda le nom de son seigneur. Le valet ne l'éconduisit pas tout à fait : elle était si avenante que toute dureté envers elle eût semblé une vilenie.

– Demoiselle, lui répondit-il, sachez que messire est le meilleur chevalier du siècle : c'est tout ce que je puis vous apprendre sans lui désobéir.

– C'est assez, valet : me voilà satisfaite.

Et aussitôt elle fut s'agenouiller devant Lancelot.

– Gentilhomme, par ce que vous aimez le plus au monde, octroyez-moi un don !

– Ha, demoiselle, levez-vous ! Il n'est rien que je ne fasse pour vous.

– Cent mille mercis, sire ! Je vous requiers donc de porter ma manche à votre heaume ou à votre lance en guise de pennon, et de faire beaucoup d'armes pour l'amour de moi. Et sachez que vous êtes le premier chevalier à qui j'aie ré-

clamé un don ; je ne l'eusse pas fait, ne fût la grande valeur qui est en vous.

Lancelot fut dolent de cette demande, car il savait bien que, si jamais la reine apprenait cela, elle lui en saurait mauvais gré. Toutefois, il lui fallait tenir sa promesse, quoi qu'il advînt : il dit à la pucelle qu'il porterait sa manche. Et elle lui fit, ainsi que son père et son frère, très belle chère tout le jour.

À la nuit tombante, il partit en compagnie du fils cadet du vavasseur, qui lui avait demandé d'aller avec lui, et tous deux chevauchèrent jusqu'à l'aube. Comme il ne voulait point s'héberger à Winchester où il eût risqué d'être reconnu, le nouveau chevalier d'Escalot le mena chez sa tante dont le manoir était à une lieue de la ville. Et là ils se reposèrent et rafraîchirent très bien. Vers le soir, les écuyers examinèrent les armes de leurs seigneurs et veillèrent que rien n'y manquât. Puis tout le monde se coucha dans de bons et riches lits et dormit jusqu'au matin.

III

Le tournoi de Winchester

Sitôt que Dieu eut fait lever le soleil et que le jour prit vie, Lancelot et son compagnon furent entendre la messe dans une chapelle voisine ; après quoi ils déjeunèrent très bien, car le manger du matin apporte grande santé. Et sur ces entrefaites un écuyer, qu'ils avaient envoyé à Winchester pour avoir des nouvelles, rentra au logis.

– Seigneurs, il y a grande abondance de chevaliers des deux parts, dit le valet. Mais ceux de la Table ronde se sont rangés du côté des défenseurs de la ville. En face, il y a les rois d'Écosse, de Cornouailles et de Norgalles et beaucoup de hauts hommes ; mais ils ne semblent pas aussi preux que ceux de l'autre part.

– Nous combattrons donc pour les gens du dehors, dit Lancelot au chevalier d'Escalot, car il ne serait pas à notre honneur de nous ranger parmi les plus forts.

Il vêtit ses armes et attacha la manche de Passerose à son heaume ; mais, craignant que son écuyer ne le fît reconnaître, il lui défendit de le suivre (dont le valet eut grand deuil), et il partit en compagnie du fils du vavasseur.

Lorsqu'ils arrivèrent, la prairie de Winchester était déjà toute couverte de fer-vêtus qui joutaient : Lancelot s'affermit sur ses étriers, se couvrit de son écu vermeil, baissa sa lance peinte et laissa courre son destrier pie. Le premier qu'il heurta, il le porta à terre ; puis, poussant sa pointe, car sa lance

n'était point brisée, il en culbuta un second, homme et cheval à la fois, et, à voir cela, beaucoup de barons arrêtèrent de combattre pour demander quel était cet étranger portant une manche de dame à son heaume, qui venait de faire le plus beau coup de la journée. Cependant le fils du vavasseur, de son côté, s'adressait à Hector des Mares dont il fendit l'écu ; mais Hector le fit passer par-dessus la croupe de son destrier, après quoi il changea de bouclier. Et Lancelot, qui, à cause de cela, ne reconnaissait pas son frère, lui courut sus et l'abattit. Ah ! Lionel au cœur sans frein fut bien marri de ce coup-là ! Il voulut venger son cousin : et de fendre la presse, frappant comme dix hommes, arrachant les écus des bras et les heaumes des têtes ; puis, quand il fut proche du chevalier à la manche, il prit de son écuyer une lance courte, roide et grosse, et fondit sur lui comme un émerillon. Si rude fut le choc que les deux destriers plièrent, et sachez que l'acier de Lionel traversa l'écu et le haubert, et perça la chair tendre, mais dans le même temps les sangles et le poitrail de son cheval rompaient, tant Lancelot avait appuyé son coup, si bien qu'il vola à terre, la selle entre les cuisses.

Telle fut la prouesse du chevalier à la manche et messire Gauvain la vit de la grande tour de la ville où il était auprès du roi, car son oncle lui avait défendu de prendre les armes ce jour-là : il savait bien, en effet, que Lancelot viendrait au tournoi et il craignait, si tous deux joutaient, que le vaincu ne gardât rancune au vainqueur.

– Par mon chef, s'écria messire Gauvain, ce nouveau chevalier aux armes vermeilles, qui porte une manche de dame sur son heaume, n'est pas un des frères d'Escalot : jamais aucun d'eux ne frappa de tels coups ! Dieu m'aide ! si nous n'avions laissé Lancelot malade à Camaaloth, je jurerais que c'est lui !

Cependant le chevalier à la manche, dont le sang luisait sur le haubert, continuait de faire tant d'armes, en dépit de sa blessure, que ceux de la cité furent bientôt repoussés et battus. Et quand Lancelot vit qu'ils avaient tout perdu, il dit à son compagnon :

– Beau sire, allons-nous-en d'ici : nous n'y avons plus rien à gagner.

Car il pensait bien que plusieurs barons de la maison du roi Arthur tâcheraient de le reconnaître. Il se jeta dans les bois avec son compagnon et tous deux, suivis d'un seul écuyer, car l'autre avait été tué par un maladroit, retournèrent chez la tante du chevalier d'Escalot. Là, Lancelot demeura plus de six semaines couché, tant sa blessure était grande et dangereuse. Mais le conte suivra ce propos quand il en sera temps ; maintenant il va deviser du roi Arthur et de monseigneur Gauvain.

IV

Gauvain et la demoiselle d'Escalot

Le tournoi terminé, messire Gauvain s'était fait amené son cheval et il était allé à la recherche de l'étranger ; mais il ne put le trouver.

Et, cette nuit-là, les compagnons de la Table ronde parlèrent beaucoup du nouveau chevalier qui avait tout vaincu.

– Par ma foi, j'ignore son nom ! s'écria Galegantin le Gallois. Mais ce que je sais, c'est qu'il partit du tournoi si mal en point et si sanglant de la blessure que lui avait faite Lionel, qu'on eût bien pu le suivre à la trace.

Le lendemain, le roi Arthur quitta Winchester avec ses barons, et il alla coucher au lieu où il avait naguère reconnu Lancelot. Il s'hébergea au château ; mais messire Gauvain avec ses frères et ses gens descendit chez le vavasseur d'Escalot. Et, comme il y resta pour souper au lieu d'aller manger avec le roi, il fut servi par Passerose : car sachez qu'en ce temps-là les chevaliers errants étaient toujours servis par quelque gentille femme, s'il en était au logis, et qui jamais ne s'asseyait à table devant qu'ils eussent achevé de manger ; telle était la coutume au royaume de Logres. Or la demoiselle d'Escalot était l'une des plus belles pucelles et des mieux faites du siècle : les cheveux plus luisants qu'un hanap d'or, tressés avec des galons d'or et de soie, la chair aussi blanche et tendre que la neige qui tombe, les yeux brillants comme ceux d'un faucon de montagne, mais riants ; de

sa beauté, la salle était tout illuminée ! Et messire Gauvain la regardait avec tant de plaisir qu'il oubliait presque de souper.

– Sire, lui demanda-t-elle, le tournoi a-t-il été bon ? Qui en a mérité le prix ?

– Demoiselle, c'est un chevalier nouveau dont je souhaiterais d'avoir la prouesse, le plus prud'homme que j'aie vu depuis longtemps. Mais tant y a que je ne sais comment il se nomme.

– Quelles armes portait-il ?

– Rouges, et sur son heaume une manche de dame ou de demoiselle. Si j'étais femme, je voudrais que cette manche eût été mienne, et que celui qui la porte m'aimât d'amour ; jamais on ne vit de manche mieux employée !

Après souper, le sire d'Escalot mena ses hôtes s'ébattre au verger qui était derrière la maison. Là, messire Gauvain le fit asseoir à sa droite, entre lui et Gaheriet, et Passerose à sa gauche ; et Gaheriet, qui voyait bien que son frère souhaitait de parler seul à seule à la pucelle, prit le vavasseur à part, de manière que messire Gauvain mit en paroles la belle et ne tarda guère à la requérir d'amour.

– Ha, messire Gauvain, ne vous moquez pas de moi ! répondit-elle ; vous êtes un trop haut et riche homme pour aimer une pauvre demoiselle comme je suis. Et, d'ailleurs, m'aimassiez-vous au point que le cœur vous en crevât, ce serait peine perdue, car j'ai donné le mien à un chevalier ; dès que je le vis, mon âme s'enfuit vers lui, et, par Dieu ! il n'est pas moins vaillant ni moins prisé que vous : c'est l'un des plus prud'hommes du monde !

Messire Gauvain fut très chagriné de se voir si fermement éconduit.

– Par courtoisie, demoiselle, faites que l'on puisse savoir s'il est meilleur que moi aux armes. Et, du moins, dites-moi son nom.

– Sire, pensez-vous que je risquerai de faire mourir l'un des deux meilleurs chevaliers du siècle en vous laissant combattre corps à corps ? Quant à son nom, je ne le sais point, mais vous pourrez voir son écu, car il est pendu dans la chambre où vous coucherez.

Aussitôt messire Gauvain se leva et, prenant Passerose par la main, il rentra au logis, suivi des autres, qui s'étaient mis debout en même temps que lui, par déférence. Et, dès qu'il eut jeté les yeux sur l'écu pendu à la muraille de sa chambre, il reconnut que c'était celui de Lancelot. Aussi dormit-il peu, tant il pensait aux amours de son ami.

"J'aurais cru, se disait-il, que Lancelot eût mis son cœur en quelque lieu plus haut. Mais on ne peut le blâmer d'aimer cette demoiselle, car elle est si belle et avenante que le cœur le plus noble est avec elle bien employé." Au matin, quand le roi lui eut mandé qu'il était temps de partir, il alla prendre congé du vavasseur, puis il vint trouver la pucelle.

– Demoiselle, ne vous souciez de rien que je vous aie dit hier. Celui que vous aimez est meilleur chevalier que moi et beaucoup plus beau et avenant, et, si j'avais pensé que ce fut lui, certes je n'eusse point entrepris de vous parler d'amour, quoique vous soyez la demoiselle dont je préférerais d'être aimé. Pour Dieu, si j'ai dit quelque chose qui vous déplaise, je vous prie de me le pardonner et de ne parler de rien à votre ami ! D'être aimée de lui, vous valez davantage. Il s'est

toujours si bien celé à tout le monde que nul n'a jamais pu connaître le nom de sa dame.

– Cela vaut mieux, sire : amour découvert ne peut monter à grand prix.

– Demoiselle, je vous recommande à Dieu. Saluez de par moi votre ami, car je pense que vous le verrez avant longtemps.

Là-dessus, il descendit dans la rue avec ses gens et rejoignit le roi son oncle.

V

Le roi rassuré

Tout en cheminant, il lui demanda s'il savait le nom du prud'homme qui avait vaincu à Winchester.

– Gauvain, beau neveu, répondit le roi, je l'ai deviné, et vous auriez bien dû le reconnaître aux merveilles d'armes qu'il fit, car nul, hors lui, n'aurait pu tant faire. Nommez-le : je verrai si vous dites vrai.

– C'est Lancelot du Lac.

– Oui, et sachez qu'il est venu secrètement parce qu'il ne voulait pas que personne refusât de jouter avec lui, le connaissant. Et si j'en eusse cru Agravain, je l'aurais fait tuer. Votre frère vint me demander, l'autre jour, comment j'avais le cœur de tenir Lancelot auprès de moi, qui aimait ma femme de fol amour et l'avait connue charnellement. Il voulait me faire accroire que Lancelot refusait d'aller au tournoi afin de voir la reine seul à seule tandis que je serais à Winchester. Et en effet, si Lancelot aimait la reine, il n'aurait pas quitté Camaaloth ! D'ailleurs, fut-il épris d'elle, je ne puis croire qu'il me ferait une si grande déloyauté que de me honnir : dans un cœur où gît tant de prouesse la trahison ne peut entrer, ou bien c'est la plus grande diablerie du monde !

– Certes, sire, jamais Lancelot n'aima la reine de fol amour ! Personne n'ignore qu'il a eu pour amie la fille du roi Pellès, dont est né Galaad, le bon chevalier qui a mis fin aux aventures du Saint Graal. Et je sais qu'à cette heure il est

épris de l'une des plus belles demoiselles du royaume de Logres, et elle de lui.

À ces mots le roi Arthur se mit à rire et il requit plusieurs fois son neveu de lui apprendre le nom de cette demoiselle. Messire Gauvain s'en défendit quelque temps, mais enfin il confessa que c'était Passerose, la fille du vavasseur d'Escalot.

– Hier, ajouta-t-il, à cause de sa grande beauté, je la priai d'amour ; mais elle m'éconduisit très bien, disant que son cœur était à Lancelot.

Et il conta ce qui s'était passé chez le vavasseur. Ainsi causant de ces choses et de beaucoup d'autres, le roi et messire Gauvain arrivèrent à Camaaloth.

VI

La reine jalouse

Après le souper, la reine Guenièvre les tira tous les deux dans l'embrasure d'une fenêtre et leur demanda s'ils savaient le nom du chevalier qui avait vaincu au tournoi.

– Dame, répondit messire Gauvain, c'est peut-être un étranger. Il avait un écu vermeil comme un nouveau chevalier et sur son heaume une manche de dame ou de demoiselle.

– Lancelot n'était donc pas au tournoi ? Je sais pourtant qu'il y est allé en secret.

– Dame, s'il y est venu, il faut qu'il ait vaincu. Et le chevalier à la manche, c'était donc lui.

– Que dites-vous, beau neveu ! Lancelot n'est pas si attaché à aucune dame ou demoiselle qu'il en porte l'enseigne à son heaume !

Là-dessus, le roi commença de mener grande joie.

– Dame, s'écria-t-il, sachez que le vainqueur du tournoi, c'est Lancelot ! À cette heure, sans doute séjourne-t-il à Escalot auprès d'une demoiselle qu'il aime d'amour et qui est des plus belles du monde. Beau neveu, répétez ce que vous m'avez dit.

– Mais de quelle façon était l’écu que vous vîtes dans la chambre ? demanda la reine quand messire Gauvain eut achevé.

– Dame, il était blanc à deux lions d’azur couronnés.

– C’est bien l’écu que Lancelot emporta !

Elle causa quelques moments encore avec le roi et monseigneur Gauvain, puis elle se leva et se retira dans sa chambre où, dolente comme jamais femme ne le fut davantage, elle se mit à pleurer. “Dieu, pensait-elle, comme il m’a trompée vilainement, celui en qui je croyais que fut toute loyauté ! Ha, je me vengerai de lui et de la demoiselle si je puis !” Toute la nuit les larmes coulèrent sur son clair visage ; enfin, au matin, elle manda Lionel et l’interrogea.

– Lionel, êtes-vous allé au tournoi ?

– Oui, dame.

– Et y avez-vous vu votre cousin ?

– Nenni, car il n’y est pas venu. Il nous aurait parlé !

– Sachez pourtant qu’il y est allé. C’est lui qui a vaincu : il avait des armes rouges et sur son heaume une manche de dame ou de demoiselle.

– Sauve votre grâce, je ne le voudrais pour rien au monde, car celui que vous dites quitta le tournoi navré d’une blessure que je lui fis au côté.

– Maudite soit l’heure où vous avez failli à l’occire ! Ha, jamais je n’aurais pensé qu’il fît ce qu’il a fait ! À cette heure, il est à Escalot auprès d’une demoiselle qu’il aime d’amour et qui sans doute l’aura surpris par quelque philtre ou charme.

Nous pouvons bien dire que nous l'avons perdu, moi et vous, car elle l'a si bien arrangé qu'il ne pourrait s'éloigner d'elle si même il le voulait !

Et elle lui dit ce qu'elle savait.

– Dame, fit Lionel, ne croyez pas tout cela. Dieu m'aide ! Je ne puis penser que Lancelot ait ainsi faussé envers vous !

– Celui qui m'a conté ces choses est le chevalier du monde le plus vrai. Et si Lancelot venait demain à la cour, je lui défendrais de mettre le pied chez moi.

– Je vous dis, dame, que jamais messire ne fit ce dont vous l'accusez.

– Ha, la preuve de son méfait est trop sûre ! Sachez que jamais, tant que je vivrai, je ne laisserai Lancelot du Lac en paix !

– Dame, puis donc que vous vous êtes si fort éprise de haine et de félonie envers notre seigneur et cousin, nous, les siens, nous n'avons plus rien à faire ici. Et c'est pourquoi je prends congé de vous. Demain matin, nous partirons en quête de monseigneur Lancelot, et, quand nous l'aurons trouvé, nous nous en irons avec lui dans la Petite Bretagne, notre pays, auprès de nos hommes que nous n'avons pas vus depuis longtemps. Là, s'il plaît à Dieu, nous nous tiendrons en joie, car sachez-le, dame : nous n'eussions pas demeuré ici comme nous avons fait, si ce n'eût été pour l'amour de notre seigneur ; et lui-même, depuis la quête du Saint Graal, n'y est resté que pour vous, qu'il a plus loyalement aimée que jamais chevalier n'aima son amie.

À ces mots, les larmes montèrent aux yeux de la reine. Mais Lionel était déjà sorti. Il alla conter à Hector des Mares

ce qu'elle lui avait dit, et tous deux maudirent l'heure où Lancelot avait connu la reine Guenièvre. Puis ils furent prendre congé du roi, qui le leur donna à regret, et dès le lendemain tout le lignage du roi Ban de Benoïc et du roi Bohor de Gannes quitta la cour.

Mais le conte laisse à cet endroit de parler d'eux et retourne à Lancelot qui gisait, blessé, chez la tante du chevalier d'Escalot.

VII

Passerose amoureuse

Aussitôt après le départ de messire Gauvain, Passerose s'était rendue auprès de lui, au manoir de sa tante, et, quand elle vit sa plaie si profonde et dangereuse, elle ne sut que devenir. Un mois, Lancelot demeura entre la vie et la mort. Enfin il commença de se sentir mieux et bientôt il retrouva toute sa beauté : tant que la pucelle, qui le veillait jour et nuit, n'y put bientôt plus durer.

Un jour, elle vint à lui, aussi bien atournée qu'elle avait pu.

– Sire, dit-elle, ne serait-il pas bien vilain le chevalier que je prierais d'amour et qui me refuserait ?

– Demoiselle, il le serait s'il avait le cœur libre ; mais, sinon, nul ne devrait le blâmer de vous éconduire. Et je vous dis cela pour moi, car, si vous étiez telle que vous fussiez éprise de moi et que je fusse mon maître comme le sont d'eux-mêmes maints chevaliers, certes je me tiendrais pour heureux : je n'ai jamais vu une demoiselle plus aimable que vous.

– Comment, sire ? Ne pouvez-vous disposer de votre cœur à votre volonté ?

– J'en fais bien mon vouloir, demoiselle, puisqu'il est où je veux qu'il soit. Et en nul lieu il ne pourrait être mieux pla-

cé qu'en celui où je l'ai mis. À Dieu ne plaise qu'il s'en échappe : je ne saurais plus vivre un seul jour !

– Las, sire, c'est assez ! Que ne m'avez-vous parlé moins ouvertement ! Vous m'eussiez mise en une langueur douce encore, et l'espérance m'eût laissé quelque joie. Sachez que, du jour que je vous vis, je vous aimai plus que femme ne fit jamais. Je ne puis plus boire, ni manger, ni dormir, ni reposer ; je ne sais plus que souffrir nuit et jour. C'est par la mort seulement que mon cœur s'arrachera de vous !

Là-dessus, elle fut trouver son frère et lui confia qu'elle aimait le blessé à en trépasser.

– Sœur, lui dit-il tout dolent, encore que vous soyez une des pucelles les plus belles du monde, il faut que vous mettiez votre cœur plus bas, car vous ne pourriez cueillir le fruit d'un si haut arbre.

Mais elle fut se coucher dans son lit, dont elle ne sortit que morte, comme le conte en devisera plus loin.

VIII

Lancelot et son lignage

Or, il est dit en cette partie qu'en quittant Camaaloth, Hector et Lionel allèrent droit à Escalot où ils pensaient avoir des nouvelles de leur seigneur. Le vavasseur les hébergea et, quand ils entrèrent dans la chambre où était pendu l'écu de Lancelot, ils le reconnurent très bien : c'était le dernier qu'on lui eût fait faire.

– Bel hôte, dit Lionel, je vous conjure par ce que vous aimez le mieux de nous apprendre où se trouve présentement le chevalier qui laissa céans cet écu. Et si vous ne voulez nous le dire pour nos prières, assurez-vous que nous vous combattrons et nuirons autant que nous pourrons.

– Si c'est pour son bien que vous le cherchez, je vous enseignerai où il est. Autrement, nulle menace ne m'y contraindra.

– Par tout ce que je tiens de Dieu, je vous jure que nous sommes ceux qui l'aiment le plus au monde !

Alors le vavasseur leur apprit qu'il était chez sa sœur, non loin de Winchester. Et le lendemain il leur donna pour les conduire son fils aîné, de manière que le soir même ils arrivèrent au manoir de la dame.

Quand il les vit entrer dans la cour, ne demandez pas si Lancelot fut joyeux ! Il courut les accoler, car il pouvait mar-

cher assez bien, mais non pas encore chevaucher. Et ils lui demandèrent s'il serait bientôt rétabli.

– Prochainement, répondit-il, s'il plaît à Dieu. Mais la plaie était si profonde que j'ai été longtemps en péril de mort ; et si je puis connaître le chevalier qui me la fit et le retrouver en quelque tournoi, il sentira que mon épée est capable de trancher un haubert d'acier !

À ces mots, Hector se mit à rire et à battre des mains, et il dit à Lionel :

– On verra donc comment vous vous comporterez, car celui à qui vous aurez affaire n'est pas le plus couard du monde !

– Hélas ! beau sire, dit à son cousin Lionel tout dolent, vous étiez déguisé en nouveau chevalier, vous qui avez porté les armes durant plus de vingt-cinq ans, de sorte que je ne vous avais pas reconnu !

Lancelot répondit à Lionel que, du moment qu'il en était ainsi, il ne lui savait pas mauvais gré de la blessure qu'il avait reçue.

– Beau sire, fit alors Hector, sachez que vous m'avez fait éprouver l'acier de votre lance à un moment où je ne le désirais nullement !

Ainsi causant à grande joie du tournoi de Winchester et d'autres choses, ils demeurèrent chez la tante des deux chevaliers d'Escalot toute la semaine, tant qu'enfin Lancelot se trouva guéri. Alors il voulut regagner la cour, car Lionel n'avait pas osé lui répéter les cruelles paroles que la reine avait dites de lui.

Mais le conte retourne maintenant au roi Arthur.

IX

Le château de Morgane ; la chambre aux images

En revenant de Tannebourg où il était allé visiter le duc de Cambenic, il s'égara avec ses chevaliers dans la forêt Perdue. La nuit tombait : on commençait de dresser les tentes et pavillons, lorsqu'on entendit, au loin, sonner du cor. Sagremor le desréé avait déjà sauté à cheval ; et, au bout de peu de temps, il revint dire qu'un petit château très bien crénelé et clos de bons murs, hauts et épais, se dressait à quelque distance. En effet, le roi et ses gens furent émerveillés de la beauté de la forteresse. Le pont était baissé, la porte grande ouverte ; dans la cour brillaient mille torches et cierges, et il n'y avait pas un mur qui ne fût tendu de soie : jamais aucune église ne fut pareillement encourtinée. La dame du château attendait dans la salle, entourée de ses chevaliers et de ses demoiselles qui étaient vêtus à merveille. Et au moment que le roi entra, tous et toutes crièrent d'une seule voix :

– Sire, soyez le bienvenu céans ! Bénite la route qui vous amena !

Or la dame était Morgane la déloyale, et c'est dans ce manoir qu'elle avait tenu Lancelot en prison durant deux hivers et un été, alors qu'il sortait du Château aventureux, comme le conte l'a dit en temps et lieu. Le roi lui fit la plus grande joie du monde, car elle était sa sœur, fille d'Ygerne et du duc de Tintagel, et il l'avait crue morte et trépassée du siècle. Elle le conduisit dans une chambre où un bain

l'attendait, chaud, coulé deux fois, parfumé de bonnes herbes. Et quand les pucelles eurent bien frotté le roi, elles lui passèrent une robe d'écarlate et le ramenèrent dans la salle tendue de draps de soie et jonchée de menthe et de glaïeuls, où elles le firent asseoir dans une très belle et riche chaire devant la table mise. Chacun y prit place, puis on donna à laver et deux belles dames vinrent tenir les manches du roi ; après quoi les demoiselles commencèrent d'apporter les mets, dont il y avait une telle abondance qu'on eût cru que tout avait été prévu depuis un mois ; et aussi bien cela se peut-il, car Morgane était savante en nigromance. Quant à la vaisselle d'or et d'argent, tout le trésor de Logres n'en eût pas fourni davantage. Et, à la fin, on apporta un grand pâté d'où, sitôt qu'un écuyer y eut mis le couteau, s'échappèrent une multitude d'oiselets sur lesquels on lâcha des émerillons. Si bien que le roi ne cessait de se demander d'où tant de richesses pouvaient être venues à sa sœur.

Quand il eut bu et mangé autant qu'il lui plut, des instruments se firent entendre dans une chambre voisine, sonnant tous ensemble et avec tant de douceur qu'il n'avait jamais ouï une mélodie plaisante à ce point. Enfin deux belles demoiselles entrèrent, qui portaient dans des chandeliers d'or des cierges allumés ; et elles vinrent s'agenouiller devant le roi et dirent :

– Sire, si tel était votre plaisir, il serait grand temps de vous reposer, car il est déjà tard dans la nuit et vous avez tellement chevauché aujourd'hui que vous êtes bien fatigué, à ce que nous croyons.

Il se leva et elles le conduisirent dans la chambre même où Lancelot avait été emprisonné longuement et où il avait peint pour se distraire toutes ses chevaleries et ses amours

avec la reine Guenièvre. Et, après qu'elles l'eurent dévêtu, il se coucha et s'endormit.

Le matin, à la pointe de l'aube, Morgane entra et ouvrit la fenestrelle. Il sauta de son lit et courut l'accoler en braies et en chemise. Alors elle lui demanda en don de rester plusieurs jours chez elle, où elle veillerait qu'il fût aussi aise que dans la meilleure cité de son royaume. Ce qu'il lui accorda.

– Douce sœur, puisqu'il plaît à Dieu que je vous aie retrouvée, ajouta-t-il, je vous emmènerai avec moi. Vous ferez compagnie à la reine Guenièvre, ma femme, et elle en sera joyeuse.

– Beau doux frère, jamais je n'irai à votre cour, car il s'y passe ce que je ne voudrais voir. Je me retirerai plutôt dans l'île d'Avalon, où vont les dames qui savent les enchantements.

Ainsi parlait Morgane parce qu'elle haïssait à mort la reine au corps gent.

Et à cet instant, justement, le soleil frappait de toutes parts dans la chambre, si bien que le roi commença de remarquer les images que jadis Lancelot avait peintes sur les murs. Et l'on y voyait sa première entrevue avec la reine à Camaaloth, et comme il avait été ébahi de sa beauté ; puis tout ce qu'il avait fait pour l'amour de sa dame, et comment elle lui avait donné un baiser dans la prairie des arbrisseaux, et pourquoi les deux parties de l'écu fendu s'étaient rejointes à la Roche aux Saines, et comment un mot d'elle l'avait mis en frénésie, et toutes leurs amours, et toutes ses prouesses : de façon que le roi connut en un instant ce qu'il n'avait jamais su.

– Par mon chef, dit-il à mi-voix, si ces images sont vraies, Lancelot m'a honni avec ma femme ! Douce sœur, je vous requiers par la foi que vous me devez de me dire ce que ces peintures représentent.

– Ha, sire, répondit Morgane la déloyale, que me demandez-vous ! Ne savez-vous pas que Lancelot aime la reine Guenièvre et que c'est pour elle qu'il accomplit toutes ces chevaleries que vous voyez peintes ? Longtemps il languit, comme celui qui n'ose découvrir son cœur. Mais, après l'assemblée de Galore, il se lia avec Galehaut, le fils de la belle géante, dont il fit la paix avec vous, comme le montre l'image que voici. Galehaut s'aperçut qu'il avait perdu le boire et le manger tant il aimait sa dame, et il pria tant la reine qu'elle se donna à Lancelot : elle fut saisie d'amour par un baiser ; cette peinture-ci fait voir comment.

– Assez ! Je n'en demande pas plus. J'aperçois ma honte et la trahison de Lancelot. Qui a fait ces images ?

– Lancelot lui-même, de sa main, dit Morgane.

Et elle conta comment elle l'avait retenu en prison durant un an et demi, et qu'il s'était enfui en brisant les barreaux avec la force d'un diable, dit-elle, plus que d'un homme.

Le roi cependant regardait les peintures.

– Mon neveu Agravain, murmura-t-il enfin, m'a dit cela l'autre jour, mais je ne l'en ai point cru. Si Lancelot me honnit avec ma femme, je ferai tant que je les prendrai sur le fait, et alors je tirerai d'eux une telle vengeance qu'à toujours on en parlera, ou bien je ne porterai plus jamais couronne.

– Si vous ne vengiez votre honte. Dieu et le monde devraient vous mépriser, répondit Morgane.

Durant les sept jours que le roi demeura chez elle, elle ne cessa de l'exhorter ainsi, car elle haïssait Lancelot parce qu'elle savait que la reine l'aimait. Et, afin que nul n'entrât plus dans la chambre aux images, le roi en fit murer la porte.

Mais le conte, à présent, laisse ce propos et revient à Lancelot qui chemine en compagnie des siens vers la cité de Camaaloth.

X

Cruauté de la reine pour Lancelot

La reine, qui était à l'une des fenêtres du palais, les vit descendre dans la cour, et sitôt qu'ils gravirent les degrés de la salle, elle en sortit et se jeta dans une chambre où Lionel la suivit tandis que chacun faisait joie à Lancelot. Il la trouva, assise sur un lit, qui avait bien la mine d'une femme irritée. Et quand il l'eut saluée et qu'elle lui eut souhaité la bienvenue :

– Dame, lui dit-il, nous vous amenons mon seigneur Lancelot, qui était depuis longtemps éloigné d'ici.

– Je ne le puis voir.

– Ha, dame, pourquoi ?

– Je n'ai point d'yeux qui consentent à regarder Lancelot, ni de cœur qui consente à lui parler.

– Le haïssez-vous donc si fort ?

– Jamais je ne l'aimai autant que je le hais aujourd'hui.

– Dame, il n'est qu'une chose au monde que craigne messire mon cousin : c'est votre courroux, et, s'il savait les paroles que vous m'avez dites, je n'arriverais pas à temps pour l'empêcher de se tuer de chagrin. Aussi bien, un prud'homme qui aime longuement d'amour finit toujours par être honni : la vraie histoire des anciens Juifs et Sarrasins le fait assez voir. Regardez celle du roi David : son fils, la plus

belle créature que Dieu ait jamais formée, lui fit la guerre pour complaire à une femme et en mourut vilainement ; ainsi trépassa le plus beau des Juifs. Et voyez Salomon même ; Dieu lui donna plus de science et de vertu qu'un cœur d'homme n'en a jamais eu : il renia Dieu pour une femme, par laquelle il fut honni et trompé. Samson le fort, le plus vigoureux homme né de mère pécheresse, reçut la mort par une femme. Hector et Achille, qui eurent la louange et le prix des armes et de la prouesse sur tous les chevaliers de l'ancien temps, ils furent occis, et plus de cent mille hommes avec eux, pour une femme que Pâris le berger enleva de force en Grèce. Et de notre temps même, il n'y a pas cinq ans, Tristan, le neveu du roi Mark, qui aima si loyalement Yseult la blonde et jamais de son vivant ne lui manqua en rien, mourut par elle. Vous ferez pis que toutes ces dames, car vous pouvez bien voir que messire Lancelot est le plus beau chevalier du monde, le plus preux, le plus hardi, le plus noble ; vous ferez périr avec son corps toutes les grâces par lesquelles on gagne de l'honneur dans le siècle ; ha, vous ôterez le soleil d'entre les étoiles et de cette terre la fleur de toute chevalerie ! Et tel est le grand bien que notre lignage tirera de vos amours.

– Lionel, répondit la reine, si ce que vous dites advenait, nul n'y perdrait autant que moi, car j'y perdrais mon corps et mon âme. Pourtant laissez-moi, car vous n'aurez d'autre réponse.

Alors Lionel la quitta et revint à Lancelot.

– Sire, lui dit-il après l'avoir tiré à l'écart, il m'est avis que nous quittions cette cité. Madame la reine vous défend son hôtel, et à tous ceux qui viendraient de par vous.

Puis il lui conta comment la reine Guenièvre s'était offensée en apprenant qu'il avait porté la manche d'une dame au tournoi de Winchester, et comment elle avait dit que jamais il ne trouverait plus d'amour en elle. Dont Lancelot fut si accablé, qu'il demeura très longtemps sans sonner mot.

– Amour, s'écria-t-il enfin, telle est la récompense qu'on a de t'avoir servi ! Dussé-je ne plus jamais parler à ma dame, si elle m'avait pardonné, je m'en irais moins tristement ; mais sachant son courroux et sa haine, hélas, je ne pourrai longtemps durer ! Beau cousin, conseillez-moi, car je ne sais que faire de moi !

– Sire, si vous pouviez vous tenir loin d'elle, un mois ne serait point passé qu'elle vous ferait quérir. Promenez-vous par ce pays, suivez les tournois, ébattez-vous du mieux possible. Vous avez autour de vous une grande partie de votre parenté, qui vous fera belle et noble compagnie où que vous alliez.

– Ha, je n'ai cure de compagnie ! J'emmènerai un seul écuyer.

– Mais, s'il vous arrivait malheur, comment le saurions-nous ?

– Celui qui m'a protégé jusqu'ici ne souffrirait pas que vous l'ignorassiez.

Et sans plus de paroles, Lancelot fut dire à ses gens qu'il lui fallait partir pour aller à une affaire et qu'il ne voulait emmener qu'un seul valet appelé Anguys.

– Sire, lui dirent-ils, ne manquez pas de vous trouver la semaine prochaine au tournoi de Camaaloth.

Toutefois il ne voulut pas le leur promettre et, après les avoir recommandés à Dieu, il se sépara de ses amis charnels. Et eux-mêmes ils quittèrent la cour dès le lendemain. Mais le conte parle à présent du roi Arthur.

XI

Le fruit empoisonné

En rentrant à Camaaloth, quand il sut que Lancelot n'était resté qu'un seul jour dans la ville, son cœur fut plus aise. "Si Lancelot aimait la reine de fol amour, songea-t-il, il ne se serait pas éloigné si tôt." Cela le fit douter de ce que Morgane la déloyale lui avait dit et il pensa que peut-être les peintures ne représentaient pas la vérité ; néanmoins il ne retrouva pas toute sa confiance passée.

Et peu après, il advint que messire Gauvain dîna à la table de la reine, avec d'autres prud'hommes, dans une chambre proche de la grande salle. Un chevalier nommé Averian, qui, le haïssait mortellement, avait fait secrètement placer devant la reine un fruit empoisonné, pensant qu'elle le donnerait tout d'abord à goûter à son neveu, puisqu'il était assis à côté d'elle et qu'il était le plus haut baron. Mais elle offrit du fruit à son autre voisin, un compagnon de la Table ronde appelé Gaheris de Kareheu, lequel en mangea aussitôt pour l'amour d'elle et tomba mort dès que le morceau lui eut passé le cou. Ce que voyant, tous les chevaliers se levèrent de table, ébahis.

L'un d'eux se hâta d'aller conter la nouvelle au roi, qui se signa de surprise, et vint tout courant voir ce qu'il en était, suivi de ceux qui mangeaient en sa compagnie.

– C'est trop de méchanceté, s'écria-t-il d'abord, tandis que plusieurs de ses barons murmuraient :

– La reine a vraiment servi la mort !

Or la reine était tellement étonnée, qu'elle ne savait que penser.

– Dieu m'aide ! fit-elle. Si j'eusse su que le fruit était envenimé, je ne le lui eusse pas offert pour la moitié du monde ! Je ne lui demandai d'en manger avant moi que par débonnaireté.

– Dame, reprit le roi, de quelque façon que vous le lui ayez donné, vous avez fait une vilaine et mauvaise action.

Et il commanda qu'on enterrât Gaheris à grand honneur, comme il convenait à un si prud'homme : en sorte que le corps fut enseveli dans l'église de monseigneur Saint Étienne, qui était la principale de la cité de Camaaloth. Le roi Arthur et tous ceux qui étaient à la cour eurent tant de chagrin d'une mort si laide et si vilaine, qu'ils n'en parlèrent qu'à peine entre eux ; toutefois les compagnons de la Table ronde firent graver sur la tombe des lettres qui disaient :

Ci-gît Gaheris le blanc de Kareheu,
frère de Mador de la Porte,
qui trépassa d'un fruit empoisonné que la reine lui donna.

Car telle était la coutume de la Table ronde, qu'on inscrivait sur la tombe des compagnons leur nom et comment ils étaient morts.

XII

La reine appelée trahison

Trois jours plus tard, Mador de la Porte arriva à la cour. On le savait de grand cœur, et il n'y eut personne assez hardie pour lui donner des nouvelles de Gaheris, qu'il aimait de bon amour et comme un frère doit aimer son frère. Un matin, cependant, qu'il était allé à Saint-Étienne entendre la messe, il aperçut une tombe nouvelle et s'en approcha ; ah ! quand il eut lu les lettres qui y étaient inscrites, c'est alors que vous eussiez pu voir un homme ébahi et éperdu ! Il ne pouvait croire que ce fût vrai ! En se retournant, il avisa un chevalier d'Écosse qui le regardait et le conjura de répondre à ce qu'il lui demanderait.

– Mador, fit l'autre, je sais bien ce que vous voulez me demander. Il est vrai que la reine a occis votre frère, comme l'écrit le raconte.

– Je le vengerai selon mon pouvoir ! s'écria Mador.

Et il se rendit sur-le-champ dans la salle où le roi Arthur était à son haut manger, et là il dit à si haute voix que tout le monde l'entendit :

– Roi Arthur, si tu es loyal comme un roi doit l'être, fais-moi droit en ta cour !

– Dites ce qu'il vous plaira : je vous ferai droit selon mon pouvoir et le jugement de mes barons.

– Sire, reprit Mador en laissant tomber son manteau, j'ai été durant quarante-cinq ans votre homme : je reprends mon hommage et me dévêts de votre terre, car il ne me plaît plus de rien tenir de vous. La reine Guenièvre a occis par trahison mon frère Gaheris ; si elle veut le nier, je suis prêt à le prouver par mes armes et mon corps contre tel chevalier qu'elle choisira. Et je vous requiers de me faire justice.

Bien dolent, car il craignait fort pour la reine, le roi la fit appeler devant la cour. Et elle entra dans la salle, dont on avait ôté les tables, le front baissé et faisant bien mine de femme inquiète, escortée à sa droite par monseigneur Gauvain, à sa gauche par Gaheriet, les deux chevaliers les plus prisés de la parenté du roi Arthur. Mais, quand le roi lui eut dit que Mador l'accusait d'avoir occis par trahison son frère Gaheris, elle releva la tête et demanda :

– Où est ce chevalier ?

– Me voici ! fit Mador en s'avançant.

– Comment, Mador, vous prétendez que j'ai tué votre frère volontairement ?

– Je dis que vous l'avez fait mourir déloyalement, en trahison, et s'il y a ici un chevalier qui vous en ose défendre, je suis prêt à le rendre mort ou recréant ce *soir* même, ou demain, ou tel jour que la cour désignera.

La reine regarda tout autour d'elle, cherchant quelqu'un qui s'offrît à la soutenir ; mais elle ne vit que des yeux baissés et des chefs inclinés, car tous savaient bien qu'elle avait tort et Mador droit, et que, si même ils vainquaient, on dirait que c'était contre justice et loyauté. Elle en fut tout éperdue ; pourtant elle répondit au roi malgré son angoisse :

– Sire, je vous prie en nom Dieu de me faire connaître la décision de votre cour.

– Dame, ma cour dit que, si vous niez le méfait dont on vous accuse, vous avez quarante jours de répit pour prendre conseil et chercher quelque prud'homme qui soutienne votre cause par ses armes et son corps.

– Sire, ne trouverai-je en vous quelque autre conseil ?

– Nenni, car, ni pour vous ni pour autrui, je ne sortirai du droit et du jugement des prud'hommes qui sont céans.

– Sire, je vous demande donc le répit de quarante jours. D'ici là, s'il plaît à Dieu, je trouverai un chevalier pour me défendre ; sinon, vous pourrez faire de moi ce que la cour décidera.

Le roi accorda le délai, qui devait expirer le lendemain du tournoi de Camaaloth.

– Sire, dit Mador, est-ce me faire droit que d'octroyer un si long répit ?

– En vérité, oui, sachez-le.

– Je me présenterai donc au jour dit, à moins que la mort ne me détienne.

Là-dessus, il quitta la salle, menant si grand deuil du trépas de son frère, qu'il n'était personne qui le vît sans en avoir pitié. Et la reine demeura toute dolente et angoissée, car elle craignait de ne trouver aucun chevalier pour faire sa bataille en dehors des parents du roi Ban. Ceux-là, sans doute, ne lui eussent pas manqué s'ils eussent été à la cour ; mais elle les avait éloignés en chassant Lancelot et ils avaient disparu sans laisser ni voie ni vent, aussi parfaite-

ment que s'ils se fussent jetés en quelque abîme. Ah ! sachez qu'elle se repentait durement !

XIII

La nacelle de la pucelle morte

Le lendemain, dit le conte, quand le roi eut fini de manger avec ses chevaliers, il se mit à l'une des fenêtres du palais, qui donnait sur la rivière, et demeura là longtemps, la tête basse, à songer que la reine n'aurait point de champion, puisque tous l'avaient bien vue donner du fruit à Gaheris. Soudain il aperçut une nacelle qui dérivait au fil du courant, couverte d'un grand et riche drap de soie dont les pans traînaient dans l'eau. Elle vint d'elle-même s'arrêter au pied de la tour ; alors le roi appela son neveu et tous deux descendirent pour la voir.

– Par ma foi, dit messire Gauvain, les aventures recommencent !

Il sauta dans la nacelle, souleva le drap et découvrit un lit sur lequel gisait le corps d'une demoiselle jeune et d'une grande beauté.

– Sire, s'écria-t-il, voici la pucelle que Lancelot aimait d'amour !

Ce disant, il tirait une lettre de l'aumônière qui pendait à la ceinture de la morte. Le roi remonta dans la salle pour se la faire lire : grâce à quoi la reine, ses dames, les prud'hommes qui étaient là, tout le monde l'entendit.

À tous les chevaliers de la Table ronde, salut !

Je, Passerose, la demoiselle d'Escalot, vous fais assavoir que je mourus d'amour, et, si vous demandez pour qui, je vous dirai que c'est pour le plus vaillant, mais aussi le plus cruel chevalier du monde, qui a nom Lancelot du Lac, car vainement je l'ai prié à pleurs et sanglots d'avoir merci de moi.

– Ha, demoiselle, fit seulement le roi, vous pouvez bien dire qu'il était cruel, celui pour qui vous expirâtes !

Et il commanda qu'on enterrât la pucelle à Saint-Étienne et qu'on gravât sur sa tombe en lettres d'azur et d'or qu'elle était morte pour Lancelot. Puis il demeura tout songeur.

"Malheureuse, se disait cependant la reine, comment ai-je osé penser que le plus loyal des chevaliers m'avait trahie ? Jamais homme mortel n'aima comme il m'a aimée et m'aime encore ! Et je sais bien que, s'il était ici, il me délivrerait une fois de plus de la mort. Mais il ne saura pas à temps la grande détresse où je suis et il me faudra vilainement périr. Hélas ! il mourra de deuil sitôt qu'il apprendra que j'ai trépassée du siècle !"

XIV

La reine sans champion

Quand le jour du tournoi fut arrivé, vous eussiez pu voir dans la prairie de Camaaloth jusqu'à cent vingt chevaliers, tant d'un parti que de l'autre, dont il n'y avait pas un qui ne fût vaillant et prud'homme.

Et lorsqu'elle apprit que Lionel au cœur sans frein était là avec toute la parenté de Lancelot, la reine dit joyeusement à l'une de ses demoiselles :

– Ceux-là mettraient leur âme et leur corps en aventure plutôt que de me laisser recevoir un affront ! Je suis bien sûre maintenant de ne pas mourir. Béni soit Dieu qui les a amenés !

Lionel fit tant d'armes qu'il remporta le prix, et le roi Arthur, qui l'avait bien reconnu, s'avança à sa rencontre et lui demanda de rester à la cour.

– Sire, répondit Lionel, je n'y demeurerai en aucune manière tant que messire Lancelot, mon cousin, n'y sera point. Sachez que je ne serais pas venu à ce tournoi, si je n'eusse espéré de l'y trouver. Ha, je crains fort que vous ne le voyiez de longtemps !

– Pourquoi ? Est-il donc courroucé contre nous ?

– Sire, si vous voulez en savoir davantage, interrogez quelque autre.

Là-dessus, il s'en fut trouver la reine qui l'avait mandé ; et jamais, certes, elle ne fit plus joyeux accueil à personne ! Elle lui conta qu'elle ne trouvait nul prud'homme pour défendre son droit ; mais il lui répondit rudement que ce n'était pas merveille si les chevaliers lui manquaient, quand elle avait elle-même failli sans raison au meilleur du monde.

– Lionel, quoi que j'aie fait, vous me protégerez, vous, je le sais bien !

– Dame, vous m'avez fait perdre celui que j'aimais plus que tous, mon seigneur et mon cousin ; je ne sais ce qu'il est devenu. Non, je ne vous aiderai point !

À ces mots, la reine se prit à pleurer. Mais Lionel sortit sans plus l'écouter.

Le roi, de son côté, s'était fort mis en peine de lui avoir un champion ; mais chacun lui répondait qu'elle avait tort et Mador droit.

– Sire, lui dit messire Gauvain lui-même, vous savez bien que madame a occis Gaheris et que Gaheris a été tué par trahison : je l'ai vu, ainsi que beaucoup d'autres. Puis-je soutenir sa cause loyalement ? Si vous me jurez, comme roi, que je le puis, je suis prêt à faire la bataille. Sinon, fut-elle ma mère, je ne commettrais pas une déloyauté pour elle.

Le roi ne put rien tirer de plus de son neveu ni des autres prud'hommes. Tout dolent et angoissé, il vint dire à la reine :

– Dame, je ne sais que penser de vous, car tous les chevaliers de ma cour vous abandonnent. Ha, j'aimerais mieux d'avoir perdu mon royaume que de voir de telles choses arriver de mon vivant ! Car je n'ai rien aimé en ce monde

comme vous, et je veux que vous sachiez que je vous aime encore.

À ces mots la reine se mit à pleurer et lamenter plus fort qu'auparavant.

XV

La reine sauvée

Le lendemain, dès l'aube, le palais s'emplit de barons et de seigneurs qui attendaient l'arrivée du chevalier appelant ; et beaucoup avaient grand'peur pour leur dame. Un peu après l'heure de prime, Mador de la Porte mit pied à terre dans la cour, escorté de toute sa parenté, et il monta dans la salle, armé de toutes armes, hormis son heaume, sa lance et son écu. Il était haut et carré de corps, bien fait de ses membres et blanc comme laine ; il n'y avait guère de plus forts et preux chevaliers que lui.

– Mador, lui dit le roi quand il eut offert son gage, restez céans jusqu'à vêpres ; si, avant ce soir, la reine ne trouve pas quelqu'un pour la défendre, on fera de son corps ce que ma cour décidera.

Alors Mador s'assit dans la salle et autour de lui ses parents ; et ils restèrent ainsi, sans mot dire jusqu'à tierce.

À cette heure, un chevalier entra dans la ville, tout seul, sans écuyer. Il était couvert d'armes blanches, sauf l'écu qui était peint de trois bandes de gueules. Il attacha son cheval à un orme dans la cour du palais, suspendit son écu à une branche, appuya sa lance au tronc et entra dans la salle, heaume en tête. Et à chaque pas qu'il faisait, chantaient les mailles de son haubert.

– Roi Arthur, dit-il, j'ai entendu conter une grande merveille : c'est qu'aujourd'hui un chevalier appelle la reine

Guenièvre de trahison. Jamais on n'avait ouï parler d'une telle folie, quand le monde entier la connaît pour la plus vaillante dame qui ait jamais existé ! Je viens pour la défendre s'il en est besoin.

– Sire chevalier, dit Mador, je suis prêt à montrer qu'elle a déloyalement et traîtreusement occis mon frère Gaheris.

– Et moi, je suis prêt à soutenir que jamais la reine n'a vu là déloyauté, ni trahison.

Mador, qui ne prit pas garde à cette parole, tendit son gage et le chevalier aux blanches armes pareillement. Et quand le roi les eut pris, messire Gauvain lui dit tout bas :

– Sire, je crois bien qu'à cette heure Mador a mauvaise querelle, car, pour ma part, quelle qu'ait été la mort de Gaheris, je jurerais volontiers sur les reliques que la reine n'y a point vu de trahison ni de déloyauté !

Là-dessus, le palais se vida et tous, grands et petits, s'en furent dans la plaine, hors de la ville, où se faisaient ordinairement les combats de justice. Messire Gauvain voulut porter la lance du blanc chevalier et Hector son écu. Et quand les deux champions eurent prêté serment sur les saints, le roi fit approcher la reine et lui dit :

– Dame, voici un chevalier qui pour vous se met en aventure de mort.

– Sire, répliqua-t-elle, Dieu protégera le droit, car il est vrai que je n'ai vu déloyauté ni trahison.

Alors le roi Arthur prit l'inconnu par la main et le mena à sa place en lui souhaitant l'aide de Notre Seigneur ; puis il donna le signal, et les deux champions volèrent l'un à l'autre droit comme sagettes.

Ils se heurtèrent d'une telle force qu'ils se percèrent leurs écus et brisèrent leurs lances ; mais Mador fut arraché des arçons et tomba lourdement, non sans se meurtrir pour ce qu'il était grand et pesant. Il se releva tôt, étonné d'avoir trouvé son ennemi si roide à la joute ; mais le chevalier aux blanches armes laissa là son destrier, comme celui qui craindrait d'être blâmé s'il attaquait à cheval un homme à pied : tirant son épée et jetant son écu sur sa tête, il courut sus à Mador et lui donna d'abord un merveilleux coup sur le heaume, après quoi il le mena si durement qu'en peu de temps, blessé dix fois, l'autre n'attendait plus que la mort.

– Mador, lui dit-il, tu vois bien que je te tuerai si cette bataille dure encore. Avoue-toi outré avant que pis ne t'advienne : je ferai tant pour toi que madame la reine te pardonnera et que le roi te rendra ta terre.

À cette franchise et cette débonnaireté, Mador reconnut Lancelot.

– Beau sire, prenez mon épée, dit-il en s'agenouillant. Je me rends à merci et ne m'en tiens pas pour honni, car nul ne saurait durer contre le meilleur chevalier du monde.

Puis il cria au roi :

– Sire, vous m'avez trompé en envoyant contre moi monseigneur Lancelot du Lac.

À ces mots, le roi courut accoler Lancelot tout armé, messire Gauvain vint lui délacer son heaume, et vous eussiez pu voir tous les barons l'entourer et lui faire grande joie, ainsi qu'à la reine : car tant vaut prouesse qu'elle efface tout.

XVI

Les amants dénoncés

Lorsque Lancelot et sa dame se furent retrouvés de la sorte, ils s'entr'aimèrent plus qu'ils n'avaient jamais fait ; même ils en vinrent à se conduire si follement que plusieurs découvrirent leur secret, et parmi eux messire Gauvain et ses frères.

Un jour qu'ils en causaient tous les cinq dans l'embrasure d'une fenêtre, le roi Arthur vint à passer près d'eux.

– Voici messire ; taisez-vous ! dit tout bas Gauvain.

Mais le roi entendit Agravain répondre qu'il ne se tairait point et demanda de quoi il s'agissait.

– Ha, sire, ne vous souciez pas de cela ! répondit messire Gauvain. Vous n'en tireriez nul profit, ni autrui.

– Par mon chef, je veux le savoir !

– Sire, ce n'est pas possible ; ce ne sont que fables et contes rapportés par Agravain. Je vous conseille comme à mon seigneur lige de laisser là ce propos.

– En nom Dieu, je vous requiers, de par la foi que vous m'avez jurée, de me dire pourquoi vous étiez ainsi en conseil tous les cinq !

– C’est merveille que de vous voir à ce point curieux de nouvelles ! Dussiez-vous me jeter hors du royaume, je ne vous dirais pas de quoi nous parlions. D’ailleurs, c’est le plus grand mensonge du monde.

Là-dessus, messire Gauvain quitta la chambre en compagnie de Gaheriet et de Guerrehès, et vainement le roi les rappela.

Quand il vit qu’ils ne revenaient point, il emmena Agravain et Mordret dans une chambre et les conjura de lui apprendre ce qu’il avait si grand désir de savoir. Et comme ils répondaient encore qu’ils ne le feraient point, il courut à une épée qui gisait là, sur un lit, la tira du fourreau et en menaça Agravain, criant qu’il le tuerait s’il ne parlait, tant qu’enfin, le voyant échauffé à ce point, l’autre se décida :

– Sire, je disais à mes frères que c’est déloyal à nous, de souffrir si longuement la honte et le déshonneur que Lancelot vous fait : car il connaît charnellement votre femme, nous en sommes certains et assurés.

À ces mots, le roi changea de couleur ; mais se contint et resta silencieux.

– Sire, fit Mordret, nous vous avons caché cela tant que nous avons pu ; mais il convient qu’enfin votre honte soit vengée.

– Si vous m’aimez, répondit enfin le roi, aidez-moi à prendre Lancelot sur le fait, et alors, si je ne le punis comme un traître qu’il est, que jamais plus je ne porte couronne !

– C’est une dure entreprise que de faire mourir Lancelot, sire : il est fort et hardi et sa parenté puissante ; ils vous feront une rude guerre.

– Beaux neveux, ne vous souciez point de cela ! Mettez-vous au guet et surprenez-les ensemble, je vous en requiers sur le serment que vous me fîtes en devenant compagnons de la Table ronde.

Alors ils lui conseillèrent d'emmener, le lendemain, tous ses gens à la chasse ; Lancelot en profiterait sans doute pour se rendre chez la reine. Et ainsi fut-il convenu.

XVII

Les amants surpris

Tout le jour, dit le conte, le roi Arthur fit morne visage et, quand messire Gauvain revint au palais en compagnie de Gaheriet et de Guerrehès, il devina d'abord, à la mine de son oncle, que ses frères avaient parlé. Lancelot, Hector et Lionel arrivèrent à l'heure du souper : le roi leur tourna le dos. Les tables ôtées, il invita les chevaliers à se rendre avec lui à la chasse le lendemain ; mais, comme Lancelot lui proposait de l'accompagner, il lui dit qu'il se passerait bien de lui pour une fois. Et le soir, quand Lancelot fut rentré à son hôtel, il demanda à Lionel :

– Avez-vous vu quelle mauvaise chère le roi m'a faite ? Je ne sais de quoi il est ainsi courroucé contre moi.

– Sire, ne doutez pas qu'il n'ait appris quelque chose de vous et de la reine. Et mon cœur me dit qu'il adviendra grand mal de cela.

Or, le lendemain, sitôt que le roi fut parti pour la forêt, la reine envoya prévenir Lancelot qui se mit en devoir d'aller la trouver, non toutefois sans se munir de son épée. Et il eut soin de suivre un petit sentier couvert qui traversait le jardin ; mais Agravain et Mordret avaient placé des espions partout, de sorte qu'un garçon vint les avertir. Cependant, Lancelot entrait au palais secrètement et, passant de chambre en chambre, gagnait celle où la reine l'attendait. S'il eut l'idée d'en verrouiller la porte, c'est que Dieu ne voulait

pas qu'il fût occis : en effet, à peine était-il couché avec sa dame, les gens d'Agravain et de Mordret arrivèrent et, trouvant l'huis clos, ils tentèrent de le briser.

– Beau doux ami, s'écria la reine quand elle entendit le bruit qu'ils faisaient, nous sommes trahis ! Bientôt le roi saura tout. C'est Agravain et Mordret qui ont tout fait !

– Par Dieu, ils ont donc pourchassé leur mort ! Avez-vous céans quelque armure ?

– Nenni, beau doux ami ! Las ! notre malchance est si grande qu'il nous faudra mourir, moi et vous ! Et pourtant, si vous pouviez vous échapper, il n'est pas né, celui qui me ferait périr tant que vous seriez en vie ! Partez, si vous pouvez.

Alors Lancelot, qui s'était vêtu en grande hâte, prit son épée et vint crier à la porte.

– Mauvais couards, chevaliers faillis, je vais déclore l'huis : on verra qui osera passer le seuil !

Ce disant, il ouvre et attend, l'épée haute. Un chevalier du nom de Tanneguy entre hardiment ; mais, dans le même temps, il reçoit un coup qui lui fend le heaume et la tête comme une pomme, de sorte qu'il tombe mort dans la chambre. Voyant cela, ses compagnons reculent et dégagent le seuil ; et Lancelot, tirant vivement le corps à lui, referme la porte ; puis il revêt les armes de Tanneguy.

– Maintenant, dame, dit-il, je passerai s'il plaît à Dieu et si vous me donnez mon congé.

Elle le recommanda à Jésus-Christ Notre Sauveur. Et aussitôt il sortit, se rua sur les assaillants comme une tempête, abattit le premier qu'il frappa, coupa d'un entre-deux le poing au deuxième, fendit en se retournant les narines et le

visage du troisième jusqu'aux oreilles si bien que les autres s'enfuirent en désordre. Ainsi s'échappa-t-il du palais et regagna son hôtel, où Lionel et Hector l'attendaient en grande inquiétude. Et deux heures plus tard, les malles troussées sur les sommiers, il quittait la ville avec toute sa gent qui ne comptait pas moins de vingt-huit chevaliers preux et hardis.

Mais le conte se tait maintenant de lui, voulant traiter de ce qui advint lorsque Agravain et Mordret, les deux frères de monseigneur Gauvain, se furent emparés de la reine.

XVIII

Le jugement et la délivrance de la reine

Ils lui firent grand'honte et l'humilièrent plus qu'ils n'eussent dû, car elle pleurait si fort que d'autres que ces félons en eussent eu pitié. À none, le roi revint du bois et, au moment qu'il mettait pied à terre dans la cour, on lui apprit que la reine avait été surprise avec Lancelot ; ah ! il en fut plus dolent qu'on ne saurait dire ! Il demanda si Lancelot était captif ; mais on lui répondit qu'il avait quitté la ville.

– Beau sire, que comptez-vous faire ? lui demanda le roi Carados Biébras.

– Telle justice de la reine que les dames qui en entendront parler en soient amendées ! Et je vous commande, à vous premièrement parce que vous êtes roi, et aux autres barons qui sont céans, de par les serments que vous m'avez faits, de décider par droit jugement si elle n'a point mérité la mort.

– Sire, la coutume n'est pas de faire un jugement après l'heure de none, et surtout d'une si haute femme que madame la reine. Mais demain matin nous nous assemblerons.

Le soir, le roi ne but ni ne mangea, mais il ne voulut pas que sa femme fût amenée devant lui. Et à prime, lorsque ses barons furent réunis, il leur commanda à nouveau de juger la reine Guenièvre ; puis il se retira. Alors Agravain et Mordret contèrent les choses comme elles étaient arrivées, ajoutant qu'à leur avis la reine avait bien mérité la mort pour avoir

commis une si grande félonie que de honnir son seigneur, qui tant était prud'homme, avec un chevalier. À quoi les autres, hormis messire Gauvain, s'accordèrent, mais à regret. Et dès qu'il connut le jugement de sa cour, le roi fit faire un grand bûcher dans la prairie de Camaaloth pour brûler sa femme, car il lui était avis qu'une reine ointe et sacrée devait mourir par le feu.

– Sire, lui dit messire Gauvain, je vous rends tout ce que je tiens de vous et de ma vie je ne vous servirai plus, si vous souffrez une telle chose. À Dieu ne plaise que je voie mourir madame de la sorte !

Mais le roi ne lui répondit même pas, car il avait l'esprit ailleurs. Et messire Gauvain fut s'enfermer dans son logis ; certes, si le monde entier eût péri sous ses yeux, il n'eût pas fait paraître plus de chagrin !

Cependant, le roi mandait à ses neveux Agravain, Guerrehès, Gaheriet et Mordret de prendre quarante chevaliers et d'aller garder le champ où était le bûcher. Guerrehès et Gaheriet refusèrent d'abord, mais il les fit venir et les menaça tant qu'enfin ils consentirent. Et, pendant qu'ils allaient s'armer en leur logis, il fit comparaître la reine devant lui. Hélas ! quand il la vit pleurant, vêtue de soie rouge, et si belle et avenante qu'on n'en eût pas trouvé la pareille au monde, il pensa pâmer tant son cœur se serra ! Pourtant, il ordonna de la conduire au bûcher dont la flamme déjà se voyait du palais. Et sachez que, dans toute la cité, les bourgeois et le menu peuple lamentaient à cette heure si hautement qu'on n'eût pas entendu Dieu tonner : il n'était homme ni femme qui ne pleurât comme si c'eût été sa propre mère qu'on dût brûler.

Or, au moment que la reine approchait du bûcher ardent, l'on vit soudain s'émietter les derniers rangs de la foule du côté de la forêt ; les gens couraient à toutes jambes, criant : "Fuyez ! fuyez ! voici messire Lancelot qui vient au secours de madame !" Et, en effet, une troupe de chevaliers arrivaient à toute bride par la plaine, heaumes lacés, lances sur feutre ; et Lancelot galopait en tête, sur un haut destrier pie, plus allant que cerf de lande.

– Ha, traître cœur, cria-t-il à Agravain du plus loin qu'il put, voici votre mort !

Ce disant, il lui courut sus, la lance allongée, et il appuya si rudement son coup que le fer traversa l'écu, le bras, le haubert, le corps et parut outre l'échine, en sorte que le félon tomba mort. Dans le même temps, Hector heurtait Guerrehès ; il lui mit sa lance roide dans la poitrine et l'autre n'eut que faire d'un médecin. Voyant ainsi périr ses frères, Gaheriet, de courroux, abattit deux chevaliers ; mais Lionel l'abordant par le travers, lui fit voler son heaume du chef, et Lancelot qui passait, fracassant tout, échauffé de colère au point qu'il ne reconnaissait personne, lui fendit d'un seul coup la tête jusques aux dents. Bref, le lignage du roi Ban et du roi Bohor fit ce jour-là tant d'armes qu'au bout de peu d'instants il ne demeura plus en vie, de leurs ennemis, que Mordret et dix chevaliers, lesquels tournèrent bride. Et sitôt qu'il les vit fuir, Lancelot arrêta de frapper comme la flamme cesse de brûler quand tout est consumé : il fit monter la reine sur un palefroi et, avec ce qui restait des siens, il fut se jeter dans un fort château qu'il avait conquis au temps qu'il était encore chevalier nouveau, et qui avait nom la Joyeuse Garde, comme il est dit au livre qui devise de ses premières amours.

Mais le conte revient maintenant au roi Arthur.

XIX

Deuil du roi et de monseigneur Gauvain

Le roi se tenait dans la salle, assis auprès d'une fenêtre, la tête basse, lorsque Mordret entra tout essoufflé, suivi de quelques chevaliers, et s'écria :

– Sire, nos affaires vont mal. Sachez que, de tous ceux qui menèrent madame au bûcher, il ne reste que moi et ceux-ci. Lancelot a ravi la reine et il s'est jeté dans la forêt de Camaaloth après nous avoir déconfits.

Sur-le-champ, le roi cria à ceux qui étaient là de prendre leurs armes et se fit apporter les siennes. Mais le roi Carados Biébras, qui était vieux et sage, le conseilla.

– Sire, Lancelot et sa parenté sont à présent trop loin pour que nous puissions les atteindre, et ils sont si forts et hardis que peut-être ne les pourrions-nous vaincre, peu nombreux comme nous voilà. Envoyez plutôt des messagers dans tous les ports du royaume de Logres, qui défendront aux mariniers de passer Lancelot outre la mer ; après quoi vous marcherez contre lui avec de grandes forces et vous pourrez vous venger.

Le roi approuva et fit partir les messagers, puis il se rendit au champ où s'était élevé le bûcher et faite la bataille.

Or, d'abord qu'il y entra, il aperçut son neveu Agravain qui gisait, le corps troué, et à cette vue il tomba de son cheval à terre, tout pâmé.

– Ha, beau neveu, s'écria-t-il quand il eut retrouvé son haleine, comme il vous haïssait celui qui de sa lance vous a ainsi féru !

Il commanda à ses gens d'emporter Agravain ; puis, tout pleurant, il se reprit à chercher les corps de ses amis charnels. Lorsqu'il découvrit celui de Guerrehès, il frappa ses paumes l'une contre l'autre, criant qu'il avait assez vécu puisqu'il voyait ainsi occis les meilleurs de son lignage. Il ôta au mort son heaume, et, après l'avoir longtemps regardé, il lui baisa les yeux et la bouche, qui était glacée. Et, comme il se relevait, il aperçut Gaheriet.

De ses neveux, c'était celui-là qu'il avait toujours le mieux aimé hormis monseigneur Gauvain, et il le vit gisant tout froid. Il courut à lui, le prit dans ses bras, le serra si étroitement qu'il l'eût tué, s'il eût été encore en vie : certes, il n'est douleur qu'on puisse éprouver d'autrui qu'à ce moment le roi ne sentit ! Si bien qu'il pâma de nouveau et demeura plus de temps évanoui qu'il n'en faut pour faire une demi-lieue à pied.

– Ha, mort, dit-il enfin, si vous tardez encore à m'emporter, je vous tiendrai pour trop lente et vilaine ! Ha, Gaheriet, beau neveu, c'est pour mon malheur que fut forgée la bonne épée qui vous a navré ! Périsse celui qui vous en a féru, honnissant moi et mon lignage !

Ce disant, il accolait et baisait le corps sanglant ; et sachez qu'il n'était personne qui ne s'émerveillât de son deuil, bien que chacun eût grand chagrin, car tout le monde aimait Gaheriet de bon amour.

Cependant, messire Gauvain était sorti de son logis. Les premiers qu'il rencontra dans la rue lui dirent en pleurant :

– Ha, messire Gauvain, si vous voulez connaître votre grande douleur, allez au champ, là-bas !

Il crut qu'ils plaignaient la mort de la reine, et, sans leur répondre, il continua de marcher, la tête basse. Mais chacun répétait autour de lui :

– Allez, messire Gauvain, allez voir votre grande douleur !

Et il était de plus en plus troublé, mais il n'en faisait pas semblant. Enfin il entra dans le champ et d'abord aperçut le roi qui serrait sur sa poitrine le corps ensanglanté de Gaheriet et qui lui cria :

– Gauvain, Gauvain, voyez votre deuil et le mien !

Ainsi reconnut-il son frère, et ses jambes fléchirent, le cœur lui manqua, il tomba comme mort, tandis que les compagnons du roi s'assemblaient autour de lui en déplorant le jour qui amenait de toutes parts de si grands dommages. Longtemps il demeura de la sorte ; enfin il se releva, courut à Gaheriet, l'étreignit, et du baiser qu'il lui donna sentit tant de douleur, qu'il retomba, évanoui, sur le mort.

Et, quand il revint de pâmoison, il s'assit à côté du corps et dit :

– Ha, beau doux frère, comme il fallait qu'il vous haït, celui qui vous a si rudement navré ! Maudit soit le bras qui vous frappa, honnissant moi et ma parenté ! Bel ami, si doux et débonnaire, pilier de tout notre lignage, qui passiez en chevalerie tous vos pairs, comment la fortune a-t-elle pu souffrir votre chute si laide et si vilaine ? Certes, je ne souhaite pas tant de vivre que de vous venger du déloyal, du félon qui vous a fait une telle cruauté !

Messire Gauvain avait le cœur serré au point qu'il n'en put dire davantage ; mais quand, en levant les yeux, il reconnut Guerrehès et Agravain qu'on apportait sur leurs écus :

– Hélas ! j'ai trop vécu, s'écria-t-il encore, puisqu'il me faut voir mes frères occis à si grand martyre !

Ce disant, il alla à eux et, en les embrassant, il pâma menu et souvent, tellement qu'enfin les barons eurent grand'peur de le voir expirer sous leurs yeux.

– Sire, dirent-ils au roi Arthur, nous sommes d'avis qu'on l'emporte d'ici et qu'on le couche dans quelque chambre, loin de toutes gens, jusqu'à ce que ses frères soient enterrés, car il mourra de douleur sans faute, s'il demeure auprès d'eux.

Ainsi fut fait ; et, de toute la nuit, messire Gauvain ne sonna mot : à peine avait-il encore son haleine. Cependant, on faisait des cercueils et l'on préparait des tombes telles qu'il convient qu'en aient des fils de roi ; et au matin Agravain, Guerrehès et Gaheriet furent ensevelis à Saint-Étienne, qui était l'église maîtresse de Camaaloth.

XX

Parlement

Après l'enterrement, le roi retourna au palais et s'assit dans la salle au milieu des barons. Tous les archevêques, les évêques et les hauts hommes étaient venus, mais, à voir le roi Arthur morne et pensif comme il était, chacun se tenait coi, si bien qu'on eût pu croire que le palais était vide.

– Quand un homme a perdu sa terre par force et trahison, dit enfin le roi, il peut souvent la recouvrer ; mais la perte d'un ami charnel est sans recours. Beaux seigneurs, le dommage qui m'est advenu ne peut être réparé en aucune manière, et je ne le dois pas à la justice de Notre Seigneur, mais au grand orgueil de celui que j'avais élevé aussi haut que s'il eût été de mon sang. Vous qui êtes mes hommes et qui tenez vos terres de moi, conseillez-moi quelque moyen de venger ma honte.

Les barons se regardèrent, s'encourageant l'un l'autre à parler. Enfin le roi Yon se leva.

– Sire, notre honneur aussi veut que votre honte soit vengée. Mais qui regarderait au bien du royaume, je ne crois pas qu'il ferait la guerre au lignage du roi Ban de Benoïc et du roi Bohor de Gannes, tant Lancelot et les siens sont puissants à cette heure par leurs terres et leurs hommes. C'est pourquoi je vous prie au nom de Dieu, sire roi, de ne point les attaquer si vous n'êtes tout à fait sûr de les vaincre, ce qui sera très difficile.

Il se fit des rumeurs : beaucoup blâmaient le roi Yon et disaient qu'il avait parlé par couardise.

– Sire, lui dit Mordret, jamais nous n'entendîmes un prud'homme donner un aussi mauvais conseil que le vôtre. Si le roi m'en croit, il vous emmènera guerroyer contre Lancelot avec lui, que vous le veuillez ou non.

– Mordret, Mordret, répondit le roi Yon, j'irai plus volontiers que vous n'irez vous-même ! Mais sachez tous, seigneurs, que si Lancelot et sa gent peuvent regagner leur pays, ils vous redouteront moins que vous ne croyez.

Mador de la Porte prit la parole.

– Si vous voulez commencer la guerre, sire, vous n'aurez pas à chercher Lancelot bien loin, car j'ai appris qu'il s'est retiré à la Joyeuse Garde. La reine s'y trouve avec lui. Mais le château est si fort et si bien garni qu'il ne craint nul siège.

– Par ma foi ! répondit le roi, vous avez raison de dire que le château est de grand orgueil, et je le connais bien. Mais, depuis que je porte couronne, jamais je n'ai entrepris une guerre sans en venir à bonne fin avec l'aide de Dieu et de mon lignage. Dans quinze jours je partirai donc de Camaaloth, et je veux que vous tous, qui êtes ici, me juriez sur les saints de m'aider selon votre pouvoir jusqu'à temps que notre honte soit vengée pour l'honneur du royaume.

Les reliques apportées, chacun fit serment, les pauvres comme les riches. Et le roi envoya des messagers par toute la Bretagne pour avertir ceux qui n'étaient pas là de se rendre à Camaaloth au jour désigné. De son côté Lancelot manda aux chevaliers des royaumes de Gannes et de Benoïc de se tenir prêts dans leurs châteaux, afin qu'il y pût trouver asile s'il quittait la Grande Bretagne et passait en Gaule ; puis

il demanda aide à Galehaudin, le neveu de Galehaut, et il lui vint tant de barons de Sorelois et des Îles lointaines, qu'eût-il été roi couronné, il n'eût point eu plus de chevalerie à la Joyeuse Garde. Et ainsi fut entreprise la guerre qui tourna si mal.

XXI

Les nouveaux compagnons de la Table ronde

La veille du jour choisi pour le départ, quand les barons furent assemblés à Camaaloth, le roi, sur le conseil de monseigneur Gauvain, manda ses plus hauts hommes et leur dit de nommer soixante-douze chevaliers pour remplacer les compagnons de la Table ronde qui avaient été tués durant la quête du Graal et le jour de la délivrance de la reine, ou qui étaient partis en compagnie de Lancelot. Et nul des nouveaux élus n'osa s'asseoir au siège de Galaad ; mais sur celui de Lancelot prit place Hélian d'Irlande, qui était l'un des chevaliers les plus renommés de son pays ; à celui de Lionel, Bellinor, fils du roi de la Terre foraine ; enfin, à celui d'Hector, un chevalier écossais, puissant d'armes et d'amis, fort de corps à merveille et extrait d'un haut lignage, mais cruel, félon et querelleur, nommé Vadahan le noir. Ce jour-là même, les soixante-douze compagnons nouveaux mangèrent avec le roi Arthur à la Table ronde. Et le lendemain, après avoir ouï la messe à Saint-Étienne, le roi et son armée partirent de Camaaloth et vinrent dresser leurs pavillons, leurs tentes et leurs cabanes au bord de la rivière de l'Ombre, à quelques traits d'arc de la Joyeuse Garde.

XXII

Siège de la Joyeuse Garde : message de Lancelot

Or, ceux du château avaient envoyé, dès la nuit précédente, partie de leurs gens se cacher dans un bois, sous la conduite de Lionel et d'Hector, afin de surprendre à revers l'armée du roi ; et le signal devait être une enseigne vermeille dressée sur la muraille ; mais les chevaliers embusqués l'attendirent vainement tout le jour, car Lancelot ne pouvait se résoudre à le donner.

Quand il vit son château assiégé par l'homme du monde qu'il avait le plus aimé, qui lui avait fait le plus d'honneur, et qui était à présent son mortel ennemi, il se sentit plus dolent qu'on ne saurait croire. Il appela une pucelle.

– Demoiselle, allez au roi Arthur et dites-lui que je m'étonne qu'il ait commencé une telle guerre contre moi. Si d'aucuns lui ont rapporté que je lui ai fait honte avec madame la reine, je suis prêt à prouver par mon corps et mes armes contre deux de ses meilleurs chevaliers que je ne suis pas coupable. Et si c'est à cause de la mort de ses neveux qu'il me guerroie, dites-lui que ceux-là qui furent occis ont eux-mêmes causé leur trépas. Qu'il sache que je suis plus affligé de notre discorde qu'on ne le pourrait penser, et que certes j'aiderai les miens et combattrai les siens de tout mon pouvoir, mais que je le tiens lui-même pour mon seigneur et mon ami, encore qu'il me traite en ennemi mortel.

La demoiselle sortit du château et vint faire au roi son message. Mais, à peine eut-elle redit les paroles de Lancelot, messire Gauvain s'écria :

– Sire, sire, vous seriez honni et votre lignage rabaissé, si vous accordiez la paix à Lancelot après le grand dommage qu'il vous a causé !

– Gauvain, quoi qu'il fasse, Lancelot n'aura jamais la paix de moi ! Dites-lui, demoiselle, que je lui ferai la guerre tant que je vivrai.

– Sire, reprit la pucelle, les sages devins qu'on a connus de notre temps ont prédit que la parenté du roi Ban vaincrait tous ses ennemis. Mais, puisque je ne reçois de vous que des paroles de guerre et de haine, il me faut revenir vers mon seigneur et lui apprendre ce que vous lui mandez.

Et la pucelle retourna à la Joyeuse Garde, où elle conta à Lancelot ce qu'elle avait entendu. C'est pourquoi, le lendemain, au matin, l'enseigne vermeille flotta sur la maîtresse tour du château.

XXIII

Siège de la Joyeuse Garde : première bataille

Sitôt qu'ils l'aperçurent, Lionel, Hector et leurs gens sortirent du bois aussi doucement qu'ils purent. Mais leurs chevaux toutefois firent quelque bruit, et plusieurs chevaliers du roi Arthur de crier : "Aux armes !" Se voyant ainsi découverts, ils brochèrent des éperons et commencèrent d'abattre les tentes et les pavillons et de tuer tout ce qu'ils rencontraient.

Quand il entendit les cris et la huée, le roi demanda ses armes en toute hâte ; certes il fit bien, car, à peine avait-il monté à cheval, on vit choir son pavillon et le dragon qui en surmontait le mât mordit la poussière. Bientôt les tentes voisines furent également renversées ; c'était Hector qui faisait ce dégât, espérant de surprendre le roi. Mais messire Gauvain lui vint à l'encontre par le travers : il le heurta en plein heaume, et si rudement que l'autre dut embrasser le cou de son destrier pour ne pas tomber, puis s'incliner jusqu'à l'arçon quand messire Gauvain l'eut à nouveau frappé ; et peut-être eût-il péri, si Lionel, qui aimait son cousin de grand amour, n'eût couru sus au neveu du roi ; il lui asséna un coup très pesant : son épée entra dans le heaume de deux doigts, et messire Gauvain, tout étourdi, fut emporté par son cheval.

Merveilleuse fut la bataille devant la tente du roi Arthur : vous eussiez pu voir ceux de Logres trébucher comme des moutons à l'abattoir ! Pourtant les gens de Lionel et d'Hector, peu nombreux et qui s'étaient trop hardiment jetés

au milieu du camp, eussent été détruits, si Lancelot ne fût sorti du château avec les siens. Bientôt il y eut tant d'hommes occis de part et d'autre que le cœur le plus dur s'en fût ému de pitié : la terre était rouge de sang. Et Bellinor fut tué par Lionel et Vadahan le noir par Hector. Mais celui qui fit le plus d'armes, ce jour-là, ce fut messire Gauvain : il était si dolent de la mort de ses frères, qu'il occit trente chevaliers de sa main. Jusqu'au soir son épée vola plus vite que le faucon sur sa proie et devant lui les rangs fondaient comme cire. Mais, quand la nuit tomba, les gens de Lancelot rentrèrent au château et les hommes du roi Arthur dans leur camp ; toutefois, une partie de ceux-ci durent faire le guet toute la nuit, car on craignait une sortie des chevaliers de la Joyeuse Garde.

XXIV

Siège de la Joyeuse Garde : deuxième bataille ; courtoisie de Lancelot

Après le souper, Lancelot parla à ses compagnons.

– Seigneurs, ceux de Logres ne peuvent guère se réjouir, car, bien qu'ils soient plus nombreux, ils n'ont, Dieu merci, rien gagné sur nous. Je souhaite que nous sortions demain encore et les attaquions. Mais, s'il vous est avis que mieux vaut rester dans le château, je ferai votre volonté.

Tous s'accordèrent à dire qu'ils préféraient le travail au repos. C'est pourquoi, avant même que le soleil eût pris vie, ils s'armèrent et descendirent dans la plaine en bon ordre, où les gens du roi avancèrent à leur rencontre.

Hector d'une part et de l'autre messire Gauvain conduisaient les deux premières échelles. Dès qu'ils s'entr'aperçurent, ils ne perdirent pas leur temps à se faire des menaces : vous les eussiez vus mettre leurs écus peints et vernis devant leur poitrine, brocher rudement des éperons et laisser courre, leurs grosses lances allongées ; et chacun d'eux appuya si bien son coup qu'ils n'eurent ni poitrail, ni sangle, ni arçon d'arrière assez fort pour ne pas rompre : ils volèrent à terre où ils demeurèrent gisants, faisant la nuit du jour. Aussitôt les chevaliers du château d'accourir : sans doute eussent-ils enlevé monseigneur Gauvain, si ceux de Logres ne fussent venus à la rescousse. Et la mêlée dura dans les prés, au bord de la rivière de l'Ombre, depuis l'aube

jusqu'à la nuit : sachez qu'au soir il n'était plus une seule armure entière.

Ce jour-là, le roi Arthur porta les armes, et certes aucun homme de son âge n'eût fait les prouesses qu'il accomplit, car il avait bien alors soixante et quinze ans. Vers l'heure de none, il rencontra Lancelot et lui courut sus aussitôt, l'épée haute. Lancelot ne voulut pas frapper : il se contenta de se couvrir de son écu, de façon que le coup glissa et tomba sur l'échine de son cheval qui en fut occis. Mais Hector, courroucé de voir son frère à terre, s'élança et, d'un premier coup de taille sur le heaume, il étourdit le roi, puis d'un second le fit choir de son destrier ; après quoi il cria à Lancelot :

– Sire, coupez-lui la tête. Voilà notre guerre finie !

– Que dites-vous, Hector ? Il m'a fait si souvent bien et honneur que je le protégerai de tout mon pouvoir.

Et comme son écuyer lui amenait un destrier, il le présenta au roi.

– Sire, dit-il, vous m'avez souvent donné de beaux chevaux. Montez, s'il vous plaît, celui-ci, et gardez-vous mieux une autre fois.

Grâce à quoi le roi s'en fut sain et sauf, songeant en son cœur que Lancelot venait de passer en courtoisie tous les chevaliers présents et à venir. Néanmoins la bataille recommença le lendemain.

Et ainsi dura le siège de la Joyeuse Garde pendant deux mois et plus.

XXV

Paix du roi et de la reine

Au bout de ce temps, l'apostole de Rome apprit que le roi Arthur avait quitté sa femme et qu'il se proposait de la faire mourir, bien qu'il ne l'eût pas prise sur le fait. Aussi manda-t-il aux évêques et archevêques d'interdire et excommunier la terre de Logres jusqu'à temps que le roi eût repris la reine Guenièvre et se fût résolu à la traiter comme un mari doit faire avec sa prude femme et épouse. Et quand il sut ce mandement, le roi fut d'autant plus dolent qu'il aimait encore la reine : c'est pourquoi il déclara devant tous ses barons qu'il ferait très volontiers sa paix avec elle pour obéir au pape. Et sur-le-champ l'évêque de Rochester monta sur son palefroi et s'en fut parlementer.

– Dame, dame, dit-il à la reine Guenièvre lorsqu'on l'eut conduit devant elle, il faut que vous retourniez à votre seigneur : notre père le pape le commande. Le roi jurera devant sa cour de vous traiter comme sa prude femme.

Mais la reine lui demanda un délai pour répondre ; et, ayant appelé Lancelot, Hector et Lionel, elle leur répéta ce que l'évêque avait dit. C'est alors que vous auriez pu voir Lancelot du Lac baisser la tête !

– Dame, dit-il enfin, si je faisais ce que mon cœur désire, je vous supplierais de rester céans. Mais, pour ce que je préfère votre honneur à mon amour, je vous conseille de mander au roi que vous retournerez auprès de lui demain. Hélas !

si vous n'acceptiez l'offre qu'il vous a faite, tout le monde parlerait de votre honte et de ma déloyauté !

Là-dessus, il se mit à pleurer, et sa dame de même, et aussi Hector et Lionel. Enfin la reine s'essuya les yeux et vint dire à l'évêque qu'elle consentirait à retourner auprès du roi son Seigneur, pourvu qu'il promît de laisser Lancelot gagner la Gaule sans lui faire tort d'un denier. Ce que le roi octroya de bonne grâce, dès que l'évêque le lui eut demandé.

"Par Dieu, songeait-il, si Lancelot aimait la reine de fol amour comme on a voulu me le faire accroire, il ne la laisserait point partir de la sorte, car je vois bien qu'il pourrait continuer la guerre pendant des mois encore et que son château ne craint guère l'assaut !"

Cette nuit-là, à la Joyeuse Garde, il n'y eut cœur si dur qui ne se fût ému à voir le merveilleux deuil que menèrent Lancelot du Lac et sa parenté. Et quand l'aube parut par la volonté de Dieu, Lancelot rendit à la reine qu'il ne devait plus voir, comme ce conte le dira, l'anneau qu'elle lui avait donné lorsqu'il s'était pour la première fois accordé avec elle, et il la pria de le porter pour l'amour de lui. Après quoi, suivi des siens, tous aussi richement vêtus qu'ils avaient pu et montés sur des chevaux couverts de soie, il reconduisit sa dame au roi.

XXVI

Dureté de monseigneur Gauvain

Or, dit le conte, le roi Arthur attendait hors de sa tente. En voyant son seigneur, Lancelot mit pied à terre, prit le palefroi de sa dame par le frein et dit :

– Sire, voici madame la reine. Ne l'eussé-je pas secourue, elle serait morte, à cette heure. Et sachez que, si je l'aimais de fol amour comme certains déloyaux vous l'ont fait entendre, je ne vous la rendrais point, car ce château est si fort qu'il ne redoute rien, et nous y avons des vivres pour deux ans.

– De ce que vous faites, je vous sais gré, répondit le roi tout pensif.

Mais messire Gauvain avança d'un pas.

– Lancelot, le roi vous sait gré de ce que vous avez fait pour lui. Mais il vous requiert de vider la terre de Logres et de n'y plus rentrer de son vivant.

– Sire, est-ce là votre commandement ?

– Allez-vous-en dans votre terre, Lancelot : quand vous avez occis Agravain, Guerrehès et Gaheriet, qui étaient mes charnels amis, vous m'avez fait payer vos services à trop haut prix.

– Et quand je serai outre mer, sire, que me faudra-t-il attendre de vous : paix ou guerre ?

– Assurez-vous, dit encore messire Gauvain, que le roi vous fera la guerre, et de tout son pouvoir, jusqu'à temps que mon frère Gaheriet soit vengé par votre mort. Et sachez que je gagerais le monde que vous perdrez sous peu la tête et la vie !

– Messire Gauvain, s'écria Hector, laissez là les menaces : Lancelot du Lac ne vous craint guère ! Si vous mettez les pieds dans la Petite Bretagne, vous serez plus en danger que lui de perdre la tête. Prétendez-vous que vos frères ont été occis déloyalement ? Je suis prêt à prouver que ce n'est pas la vérité : qu'on nous mette en champ clos corps à corps ! Ainsi la guerre sera évitée et beaucoup de chevaliers garderont la vie, qui l'auraient perdue.

Messire Gauvain tendit son gage aussitôt, et Hector d'offrir le sien ; mais le roi ne voulut point les recevoir, disant qu'on aurait bientôt l'occasion de voir quel était le plus preux, lorsqu'il ferait la guerre à Lancelot. Ce qu'entendant, celui-ci s'écria :

– Certes, vous ne seriez pas en état de me la faire, cette guerre, si je vous avais nui autant que je vous ai aidé le jour que Galehaut, sire des Îles lointaines, devint votre homme lige ! Et sachez que je ne dis pas cela par crainte que j'aie de vous, car, lorsque nous aurons mandé nos hommes et nos amis et garni nos forts châteaux, vous ne gagnerez contre nous ni peu ni prou.

“Quant à vous, messire Gauvain, vous devriez vous souvenir du jour où je vous délivrai de la Tour Douloureuse : vous y étiez en grand péril de mort, prisonnier de Karadoc le grand !

– Lancelot, répondit messire Gauvain, ce que vous fîtes jadis pour le roi et pour moi, vous nous l'avez vendu trop cher quand vous nous avez privés de ceux que nous aimions le plus. Et sachez qu'à cause de cela il n'y aura pas de paix entre vous et moi, tant que je vivrai.

Alors Lancelot remonta sur son cheval et, suivi des siens, il regagna son château.

Dès qu'il y fut de retour, il appela un sien écuyer.

– Beau doux ami, lui dit-il tristement, prends mon écu et va-t'en à Camaaloth : tu le suspendras dans l'église de monseigneur Saint Étienne le Martyr, afin que ceux qui le verront se souviennent de moi. Car c'est dans cette cité que j'ai reçu l'ordre de chevalerie, et je ne sais pourtant si j'y reviendrai jamais.

Toute la nuit, il mena grand deuil. Mais, le lendemain, il partit avec sa maison, et ils chevauchèrent tant qu'ils arrivèrent au rivage de la mer. Et quand la nef qui les emportait s'éloigna, vous l'eussiez vu changer de couleur et pousser de grands et merveilleux soupirs, tandis que l'eau du cœur lui coulait des yeux.

– Ha, murmurait-il, douce terre, délectable, débonnaire, joyeuse, plantureuse, bénie sois-tu de la bouche de Jésus-Christ, car mon âme et ma vie demeurent sur toi !

Poussée par le vent, la nef parvint heureusement dans la Petite Bretagne. Et là, le jour de la Toussaint, Lionel fut couronné roi de Gannes et Hector, le même jour, roi de Benoïc par le commandement de Lancelot qui lui céda son héritage. Tous trois employèrent l'hiver à mettre en état les forts châteaux et à les garnir de vivres.

Mais le conte maintenant retourne au roi Arthur.

XXVII

Débarquement en Gaule

Chaque jour, messire Gauvain l'excitait contre Lancelot, si bien qu'il jura de détruire les forteresses de Benoïc et de Gannes, de manière qu'il n'en restât pierre sur pierre. Après Pâques, lorsque la froidure fut passée, il remit à Mordret le royaume de Logres en baillie : ah ! quelle folie il fit là ! Sachez qu'il fit jurer à tous ses hommes d'obéir à Mordret comme à lui-même et de faire ce qu'il leur commanderait ; puis il chargea son neveu de lui envoyer l'or et l'argent dont il aurait besoin quand il serait en Gaule, et il lui remit les clés de son trésor, à ce déloyal !

Enfin il lui confia sa femme épousée en lui recommandant de la garder comme son propre corps. Et certes la reine Guenièvre fut bien dolente de cela.

– Sire, dit-elle à son seigneur quand elle le vit au point de monter dans sa nef, Dieu vous conduise et vous ramène ! Mais mon cœur me dit que nous ne nous reverrons plus.

– Dame, répliqua le roi, il en sera ce qu'il plaira à Notre Seigneur. À vous chagriner, vous ne pourriez rien gagner.

Là-dessus, les maîtres mariniers firent tendre les voiles, que la brise frappa, et les nefs gaillardes gagnèrent la haute mer. Or, les vents furent si bons, si forts et si favorables qu'elles atteignirent saines et sauves le rivage de la Gaule, où les chevaliers débarquèrent après avoir remercié Dieu.

Puis, tandis que les valets mettaient à terre les harnais et les chevaux et dressaient les tentes, le roi tint conseil avec ses barons.

– Sire, dit messire Gauvain, allons droit à la cité de Gannes où le roi Hector et le roi Lionel demeurent avec Lancelot.

– Par Dieu, messire Gauvain, c'est folie ! fit le roi Carados Biébras. Il nous faut auparavant détruire les forts châteaux de ce pays, que Lancelot a fait nouvellement réparer et qui sont très bien garnis.

– Lancelot et ses hommes n'oseront pas sortir de leurs forteresses, répondit messire Gauvain.

– Allons donc assiéger Gannes, puisque vous le voulez, dit le roi.

XXVIII

Siège de Gannes : Lancelot défié par monseigneur Gauvain

Or, quand Lancelot et ses gens apprirent que le roi Arthur approchait de la cité avec son armée, ils résolurent de l'attaquer avant qu'il se fût retranché. Et le lendemain, à l'heure de prime, les chevaliers s'assemblèrent devant le palais, dans la rue, où Lionel et Hector, les deux rois cousins, ordonnèrent les batailles. Cela fait, ceux de la ville sortirent, et l'armée du roi Arthur fondit sur eux : et ainsi la mêlée commença, dure et plénière.

D'abord qu'il aperçut Lancelot, messire Gauvain s'assura en selle, et sachez qu'il appuyait de telle sorte sur ses étriers qu'il en pensa rompre les étrivières. Tous deux se heurtèrent avec le fracas du tonnerre de Dieu et ils se portèrent l'un l'autre à terre ; mais messire Gauvain tomba si lourdement qu'il pensa se briser le bras. Quant à Lancelot, remonté sur son destrier, il plongea dans la mêlée, où il se mit à frapper à grands coups, si vivement, que son épée battait comme une aile d'oiseau, et il occit d'abord Hélian d'Irlande qui avait pris sa place à la Table ronde. Lionel, Hector et lui semblaient être partout, leurs épées brillaient comme le flambeau du ciel et à les voir leurs gens se trouvaient aussi réconfortés que leurs ennemis confondus ; bref, ceux du dehors eussent beaucoup perdu ce jour-la, n'eût été le roi Arthur qui faisait merveille à défendre sa gent et pourfendait ceux qui voulaient l'arrêter comme s'ils n'eussent eu d'autre armure

que leur faible peau. Et, la nuit venue, les chevaliers de Gannes, qui étaient moins nombreux, rompirent la mêlée et se retirèrent dans la cité.

Toutefois, la grande et merveilleuse bataille recommença le lendemain, et, durant deux mois et plus, les deux armées combattirent quatre fois par semaine : ainsi périrent maints prud'hommes et bons chevaliers. Mais, au bout de ce temps, le roi demanda une trêve de huit jours, car il commençait à penser qu'il ne tirerait pas de ce siège grand honneur.

– Gauvain, Gauvain, dit-il à son neveu, je crains que vous ne m'ayez fait entreprendre une chose où nous avons plus à perdre qu'à gagner, tant Lancelot et ses parents sont preux aux armes !

Messire Gauvain s'agenouilla et répondit seulement :

– Sire, pour Dieu, octroyez-moi un don !

Le roi le lui accorda volontiers et le fit lever en le prenant par la main.

– Sire, vous m'avez donné que j'appellerai Lancelot de trahison : s'il ose soutenir qu'il n'a pas occis mes frères par traîtrise, je prouverai contre son corps qu'il l'a fait et, si je le puis outrer, je n'en demanderai pas davantage, ni vous ; mais, si je suis vaincu, vous lui ferez une bonne paix à toujours, ainsi qu'à son lignage.

À ces mots, le roi sentit ses larmes couler : il eût donné de grand cœur ses meilleures cités pour que son neveu n'entreprît pas une telle bataille ! Mais déjà messire Gauvain avait mandé l'un de ses écuyers et le chargeait du message pour Lancelot.

– Sire, dit le valet en pleurant, je ne ferai point ce message, s'il plaît à Dieu ! Désirez-vous si fort d'aller à la mort ? Ayez pitié de vous-même : vous n'êtes pas jeune et vous avez fait assez d'armes durant votre vie !

Mais messire Gauvain lui répondit que de telles paroles ne servaient de rien et le valet dut obéir à son seigneur. Au matin, il se présenta donc devant la ville et il fut conduit à Lancelot qui, l'ayant écouté, commença de mener grand deuil à son tour.

– Ha, bel ami, dit-il au valet, je n'aurais pas voulu combattre monseigneur Gauvain que je tiens pour très prud'homme et qui m'a toujours fait si bonne compagnie depuis que je suis chevalier ! Mais comment ne pas répondre, quand il m'appelle de trahison qui est la plus vile chose du monde ? Plutôt que lui, je choisirais de rencontrer les deux plus preux compagnons de la Table ronde !… Allez, et dites à monseigneur le roi que je voudrais lui parler.

Le valet fit diligence, et, dès que le roi connut la réponse de Lancelot, il manda monseigneur Gauvain, le roi Carados et le roi Yon ; tous quatre s'avancèrent désarmés vers la porte de la cité. Lancelot s'empressa de sortir à leur rencontre avec les deux cousins rois, et il mit pied à terre le premier et salua le roi Arthur ; mais celui-ci ne lui rendit pas son salut, pensant que, s'il le faisait, son neveu s'en chagrinerait. Et en effet messire Gauvain se hâta de parler pour lui :

– Lancelot, messire le roi, mon oncle, est venu vous garantir que, si vous m'outrez dans notre combat, il laissera le siège et regagnera le royaume de Logres.

– Messire Gauvain, dit Lancelot, si vous vouliez, nous renoncerions à cette bataille, quoique, après votre appel de

trahison, je ne puisse la laisser sans honte. Et sachez bien que je ne parle point par couardise, car, armé et monté sur mon destrier, je saurais, s'il plaisait à Dieu, défendre mon corps contre le vôtre. Mais je souhaite si fort d'avoir la paix avec vous que, pour cela, je vous ferais volontiers hommage avec toute ma parenté, hormis seulement mon frère et mon cousin, qui sont rois ; je partirais demain de Gannes, nu-pieds, en chemise, et je resterais en exil dix ans au besoin, tout seul ; et je vous pardonnerais ma mort, si elle advenait durant ce temps, pourvu seulement qu'à mon retour j'eusse votre compagnie et celle de monseigneur le roi comme je les avais naguère. Et je vous jure par tous les saints que je n'ai pas occis de sang-froid Gaheriet, votre frère, et que sa mort m'a fait grand deuil.

Lorsqu'ils entendirent Lancelot parler ainsi, tous ceux qui étaient là sentirent l'eau du cœur leur monter aux yeux.

– Gauvain, dit le roi, beau neveu, faites ce dont Lancelot vous prie, car jamais un prud'homme n'en offrit autant à un autre pour se racheter !

– Les prières n'ont ici que faire, répondit messire Gauvain : j'aimerais mieux d'avoir le cœur arraché de la poitrine que de renoncer à ma bataille. Soit ma mort, soit ma vie ! J'ai si grande douleur du trépas de Gaheriet, qu'il m'est plus doux de mourir que de vivre sans l'avoir vengé. Et il tendit son gage.

Mais le conte laisse maintenant ce propos pour deviser de Mordret.

XXIX

La trahisons de Mordret

Aussitôt que le roi Arthur fut parti et qu'il se vit sire de la terre de Logres, il commença de tenir de grandes cours et de faire de riches dons, si bien qu'il conquit en peu de temps les cœurs des plus hauts hommes. Alors il fit écrire de fausses lettres, scellées d'un sceau semblable à celui du roi Arthur, qui furent portées par son ordre à la reine ; et celle-ci les bailla à un évêque d'Écosse qui était assis auprès d'elle, pour qu'il en donnât lecture devant toute la cour. Or, les lettres contenaient ce qui suit :

Je, Arthur, roi de Logres, à tous mes hommes, salut !

Comme j'ai été blessé à mort par Lancelot du Lac et mes gens occis et défaits, il me prend pitié de vous à cause de l'amour et de la loyauté que vous m'avez toujours montrés. C'est pourquoi je vous prie, pour votre bien et pour la paix de mes royaumes et terres, d'élire roi Mordret que je tenais pour mon neveu, mais qui ne l'était pas. Et je vous requiers aussi, par les serments que vous m'avez faits, de lui donner la reine pour femme : sinon un grand dommage vous arrivera, car, si elle n'est pas mariée, Lancelot viendra vous la prendre de force, et c'est la chose sur toutes dont mon âme serait dolente.

Quand l'évêque eut achevé, Mordret fit semblant de pâmer de douleur et se laissa tomber dans les bras d'un chevalier. Mais la reine, qui croyait que la lettre était vraie, se mit à pleurer et à pousser des plaintes si merveilleuses qu'il ne

fut personne qui n'eût pitié d'elle. Et lorsque la nouvelle courut par le palais et la cité, tous, pauvres et riches, commencèrent de mener grand deuil ; jour et nuit, durant une semaine, il n'y eut personne qui ne pleurât : car le roi Arthur avait toujours été doux et débonnaire, et c'était le prince du monde le plus aimé du menu peuple.

Cependant, les barons tinrent conseil et ils trouvèrent que le mieux était de faire Mordret roi et de lui donner la reine Guenièvre pour femme. Aussi les envoyèrent-ils quérir tous deux ; et sachez que, quand elle entra dans la salle, ils se levèrent devant elle et la reçurent à grand amour ; puis celui qui était le mieux emparlé lui dit :

– Dame, notre sire le roi, qui était si prud'homme, est mort et trépassé du siècle et, comme ce royaume ne peut demeurer sans gouverneur, il nous faut élire un bon chevalier qui soit digne de le tenir et qui vous ait pour femme. Mais nous voulons savoir ce que vous pensez de cela.

La reine protesta qu'elle ne se souciait pas de prendre un baron et qu'elle quitterait plutôt le pays. À quoi ils répondirent que le royaume ne pouvait demeurer sans un seigneur qui fût capable de le défendre et qu'elle devait à toute force faire leur volonté et épouser Mordret qu'ils avaient choisi. Ah ! quand elle entendit ce nom, elle crut que son cœur allait la quitter ! Mais elle n'osa en faire semblant.

– Beaux seigneurs, dit-elle, accordez-moi quelque répit : dans huit jours, je vous donnerai ma réponse.

Et elle se retira dans ses chambres.

XXX

La reine dans la tour

Là, elle commença par pleurer, s'égratigner le visage, se tordre les mains et gémir de tout son cœur. Puis elle réfléchit et envoya une de ses pucelles chercher Tarquin : c'était un valet que jadis le roi Claudas avait chargé de l'épier, comme le conte l'a rapporté en temps et lieu ; mais il était devenu son écuyer, puis le roi l'avait armé chevalier, et c'était maintenant l'un des hommes à qui elle se fiait le plus, avec raison. Lorsqu'il fut entré, elle fit sortir la pucelle et ferma la porte ; puis elle dit :

– Beau doux ami, les barons de ce royaume veulent me marier à Mordret, qui est, je vous le dis en vérité, le fils du roi Arthur, mon seigneur, et de la femme du roi Lot ; et, ne le fût-il pas, j'aimerais mieux d'être brûlée que d'épouser ce traître déloyal ! Aussi veux-je faire garnir la tour de Logres de chevaliers, de sergents, d'arbalétriers et de toutes sortes de vivres et d'armes ; et, si l'on me demande pourquoi, je dirai que c'est pour la fête prochaine. Puis je m'y enfermerai. Que pensez-vous de cela ?

– Dame, je vous trouverai la garnison. Toutefois, si vous m'en croyez, vous enverrez un messager en Gaule pour savoir si le roi est mort, car le cœur me dit qu'il ne l'est pas. Et si messire est trépassé, vous manderez à Lancelot qu'il vous vienne secourir : jamais Mordret n'osera l'attendre en bataille rangée.

Ainsi fut fait : la tour très bien garnie de vivres et d'hommes, tous preux et dévoués, la reine s'y retira ; et quand Mordret vint avec les barons, au jour dit, chercher sa réponse, elle fit lever le pont et lui cria par un créneau :

– Mordret, Mordret, c'est pour votre malheur que vous avez voulu m'avoir pour femme de bon gré ou non. Cette déloyauté vous mènera à la mort !

Aussitôt Mordret courroucé fit assaillir la tour de toutes parts par échelles et engins ; mais ceux du dedans se défendirent si roidement qu'il y eut bientôt plus de vingt morts dans les fossés, de façon que l'assaut cessa. Et ainsi en fut-il souvent durant deux mois.

Mais le conte laisse maintenant ce propos pour dire ce qui advint du combat de Lancelot du Lac et de monseigneur Gauvain.

XXXI

Le combat de Lancelot et de Gauvain

Au matin, Lancelot ne manqua pas de hauts hommes pour l'armer, et, quand il fut prêt, il monta sur un destrier fort et vif, couvert de fer jusqu'aux sabots. Tous les autres se mirent à cheval pour l'accompagner au pré, sous les murs, où devait avoir lieu la bataille ; après quoi ils se retirèrent dans les barbacanes de la cité : car il avait été convenu entre le roi Arthur et le roi Lionel que nul n'approcherait, quoi qu'il advînt.

À son tour, messire Gauvain arriva, convoyé par une foule de comtes et de barons ; mais autant la compagnie de Lancelot semblait joyeuse, autant la sienne paraissait morne. Le roi Arthur, tout dolent, le prit par la main et le mena dans le champ ; le roi Lionel, de même, conduisit Lancelot. Puis les deux rois s'en furent et, après s'être signés, les champions brochèrent des éperons et s'élancèrent de toute la vitesse de leurs destriers.

Le jour était beau et clair, et le soleil luisait sur leurs armes ; mais, quand ils se rencontrèrent, on crut ouïr le tonnerre : leurs lances éclatèrent au ras des poings, sautèrent en morceaux jusques au ciel, et ils se heurtèrent si rudement de leurs corps qu'ils manquèrent de se crever : vous les eussiez vus voler en l'air ! Alors les chevaux, déchargés de leurs seigneurs, s'enfuirent chacun de son côté, sans que personne songeât seulement à les arrêter.

Le premier relevé fut Lancelot ; mais il était encore étourdi de sa chute et il ne savait où il était. Et messire Gauvain, après avoir ramassé son écu qui lui avait sauté du cou, fit resplendir sa bonne épée Marmiadoise, dont il lui asséna un tel un coup sur le chef que le heaume en fut bossué. Mais sachez que le choc remit Lancelot dans son droit sens : il riposta sans s'étonner et les lames claires et tranchantes commencèrent de voler plus vite que le vent, allant, venant, montant, descendant. Ainsi, durant longtemps, l'acier mordit l'acier : les écus tombèrent par pièces, les heaumes perdirent leurs pierreries qui étaient de grande vertu, les mailles des hauberts sautèrent et souvent les épées touchèrent la chair nue, faisant ruisseler le sang : de sorte qu'à tierce, si les deux champions eussent été d'aussi grande force qu'au début, ils ne fussent pas demeurés longtemps en vie, tant leurs armures étaient dépecées ; mais ils étaient las au point que leurs épées leur tournaient dans la main quand ils se frappaient. Alors messire Gauvain, le premier, recula et s'appuya sur les restes de son écu pour reprendre haleine. Lancelot l'imita. Ce que voyant, Lionel dit tout bas à Hector :

– Beau cousin, voici que j'ai peur et doutance pour Lancelot ! Car c'est la première fois que je le vois se reposer durant une bataille.

– Sire, répondit Hector, c'est pour l'amour de monseigneur Gauvain qu'il le fait ; je sais bien qu'il n'en a pas besoin !

Cependant, les deux chevaliers demeuraient immobiles, appuyés sur leurs écus. Et messire Gauvain, certes, avait raison d'attendre de la sorte, car il était ainsi fait qu'à mesure que l'heure de midi approchait ses forces augmentaient, pour décroître ensuite peu à peu, jusqu'à ce qu'il revînt à sa vi-

gueur ordinaire. Mais, parce que d'aucuns pourraient tenir cela pour une fable, je dirai comment il avait reçu ce don : ce conte-ci, en effet, ne laisse rien qu'il n'explique, tant il est bien renseigné.

Quand il naquit, le roi Lot d'Orcanie, son père, le fit porter chez un ermite qui menait une vie si sainte, que Notre Sire faisait souvent des miracles par lui. Le prud'homme le baptisa volontiers et l'appela Gauvain.

– Beau sire, dit un des chevaliers qui avaient apporté l'enfant, faites que le royaume d'Orcanie se loue de vous et que cet enfançon, lorsqu'il sera en âge de porter les armes, y soit plus habile que nul autre.

– Sire, ce n'est pas de moi que viennent de telles grâces, mais de Notre Seigneur. Je prierai Dieu pour lui. Demeurez céans jusqu'à demain matin.

Et le lendemain, sitôt qu'il eut chanté sa messe, le prud'homme vint dire au chevalier :

– Sachez, beau sire, que cet enfant sera plus preux que tous ses compagnons, et qu'à midi, qui est l'heure même où il a reçu le saint baptême, sa vigueur et vertu se trouveront si grandes que, pour peine et travail qu'il ait soufferts depuis le matin, il se sentira aussi frais, aussi léger que s'il n'avait rien fait.

C'est pourquoi, quand messire Gauvain combattait quelque chevalier de grande prouesse, il le pressait et harcelait autant qu'il pouvait jusqu'à midi : à ce moment, il devenait lui-même plus puissant et dispos qu'il n'était au début de la bataille et n'avait pas de peine à outrer son ennemi lassé.

Or, il parut assez qu'il avait ce don le jour qu'il combattit le fils du roi Ban de Benoïc, car à midi il lui courut sus tout soudain et se mit à frapper sur son écu, son haubert et son heaume comme sur une enclume, tant qu'il le blessa en plus de dix endroits. Lancelot se couvrait de son mieux, mais il souffrait beaucoup, et le roi Hector ne put s'empêcher de dire à haute voix :

– Dieu ! Qu'est-ce que je vois ! Prouesse, qu'êtes-vous devenue ? Ha, beau sire, êtes-vous enchanté, pour avoir le dessous contre un seul chevalier ?

Ainsi en fut-il jusqu'à l'heure de sixte. Mais, à ce moment, Lancelot qui avait repris son haleine courut sus à son tour à monseigneur Gauvain et commença de le frapper à si grands coups, qu'il le fit chanceler et lui reconquit beaucoup de terrain, Ainsi l'autre se vit bientôt en grand péril de mort : telle était sa détresse que le sang lui coulait de la bouche et du nez.

À vêpres, les deux chevaliers étaient navrés en tant de lieux, que d'autres à leur place fussent déjà morts. Lancelot frappait encore, mais messire Gauvain, pour durs qu'il eût les os et solides les nerfs, à peine lui restait-il la force de soulever son écu. Voyant cela, le fils du roi Ban recula de quelques pas.

– Sire, dit-il, il serait bien juste que vous me tinssiez quitte, car celui qui appelle de trahison, s'il n'a vaincu avant vêpres, il a perdu sa querelle. Ayez pitié de vous-même !

– Soyez assuré, répondit messire Gauvain, que l'un de nous doit mourir en ce champ.

Ce disant, il saisit Lancelot à bras le corps, mais celui-ci, qui savait très bien lutter, lui fit un tour de genou et l'abattit rudement sur le ventre ; puis il alla devant le roi.

– Sire, dit-il, je vous prie de demander à monseigneur Gauvain qu'il cesse cette bataille, car, si nous continuons, il lui arrivera malheur.

– Lancelot, répondit le roi touché de cette débonnaireté, Gauvain fera comme il voudra ; mais vous pouvez bien laisser le combat, car l'heure de vêpres est passée.

– Sire, si je ne craignais que vous me le reprochassiez, je quitterais ce champ.

– Vous ne sauriez rien faire dont je vous susse aussi bon gré.

– Je m'en vais donc avec votre congé.

– Soyez recommandé à Dieu comme le meilleur des chevaliers et le plus courtois.

Là-dessus, Lancelot sortit du champ et revint vers les siens.

– Que faites-vous, beau sire ? lui cria Hector quand il approcha. Laisserez-vous échapper votre ennemi mortel qui vous appela de trahison ? Il vous eût bien fait mourir, s'il l'avait pu ! Retournez, beau sire, et coupez-lui le cou : ainsi notre guerre sera finie.

– Dieu m'aide ! j'aimerais mieux d'avoir reçu un coup de lance par la poitrine que d'occire un si prud'homme !

– Tant pis ! dit le roi Lionel. Je crois que vous vous repentirez de votre débonnaireté.

XXXII

Départ pour la Grande Bretagne ; mort de monseigneur Gauvain

Quand Lancelot fut revenu au palais de Gannes et que les médecins eurent regardé ses plaies, ils s'émerveillèrent qu'il ne fût pas mort. Cependant ceux de Logres couraient relever monseigneur Gauvain qui ne pouvait plus se soutenir et ils le ramenaient dans la tente du roi, qui lui dit en pleurant de pitié :

– Beau neveu, votre folie vous a tué, et c'est grand dommage, car il ne sortira jamais de notre lignage un aussi bon chevalier que vous.

Messire Gauvain était si mal en point qu'il ne put répondre mot, et, à le voir, chacun se prit à pleurer et à admirer qu'il eût fait, navré de la sorte, une si belle défense contre le meilleur chevalier du monde et qui était dans toute la vigueur de l'âge : car Lancelot n'avait guère plus de cinquante ans en ce temps-là, tandis que messire Gauvain en avait près de soixante-dix.

Toute la nuit, le blessé se plaignit ; on craignait qu'il n'allât pas jusqu'au lendemain. Les mires disaient que les plaies qu'il avait sur le corps étaient tellement horribles qu'ils en étaient tout troublés, qu'ils les soigneraient bien toutefois en y mettant ce qui serait bon pour cela, mais qu'ils craignaient de ne pouvoir guérir la blessure profonde qu'il avait à la tête. En sorte qu'à les entendre, les larmes du roi et

de tous ceux qui étaient là coulaient à grosses gouttes jusqu'à terre.

Au matin, un valet entra dans le pavillon : c'était le messager de la reine Guenièvre. Après avoir salué le roi et les prud'hommes, il conta tout ce qui était advenu en Bretagne la grande : comment Mordret s'était fait couronner roi subtilement et avait reçu les hommages de tous, et comme il tenait la reine assiégée dans la tour de Logres.

– Ha, Mordret, dit alors le roi, jamais nul père ne traita son fils comme je ferai, car je t'occirai de mes propres mains !

Plusieurs hauts hommes entendirent ces paroles : ainsi connurent-ils que Mordret était le fils du roi Arthur. Cependant le roi faisait crier par toute l'armée qu'on se préparât à partir dès le lendemain, et aussitôt l'on commença de détendre et démonter les tentes et pavillons. Puis il fit accommoder une très bonne litière pour monseigneur Gauvain, car il ne voulait l'abandonner en aucune manière, disant que, si son neveu mourait, il souhaitait d'être auprès de lui, et que, s'il vivait, il en serait d'autant plus heureux et joyeux. Et, dès que le jour devint clair, l'armée se mit en marche.

Elle chevaucha tant qu'elle parvint au bord de la mer. Le roi fit coucher monseigneur Gauvain dans sa propre nef ; puis les barons embarquèrent avec leurs chevaux et leurs hommes, et, comme le vent était bon, fort et portait bien, les mariniers mirent à la voile.

Peu après, messire Gauvain, qui était tout faible, ouvrit les yeux et murmura :

– Dieu ! où suis-je ?

– Sire, nous sommes sur la mer, répondit un chevalier ; nous regagnons le royaume de Logres.

– Béni soit Notre Sire, puisqu'il lui plaît que je meure en Bretagne la bleue !

– Ha, beau doux sire, pensez-vous donc si tôt mourir ?

– Oui ; sachez que je ne vivrai pas deux jours. Et je suis moins dolent de ma mort que d'expirer sans revoir Lancelot : si j'avais pu lui crier merci de l'avoir si follement traité, il m'est avis que mon âme eût été plus aise après mon trépas.

– Beau neveu, dit le roi qui était survenu, votre folie m'a fait grand dommage, car elle vous enlève à moi, vous que j'aimais sur tous les hommes, et en même temps Lancelot. Ha, jamais Mordret n'eût été si hardi que de commettre une telle félonie, si le meilleur chevalier du monde fut resté auprès de moi !

– Quoi ! mon frère Mordret a-t-il donc été déloyal envers vous ?

Le roi conta ce qui était advenu. Dont messire Gauvain fut plus ébahi et plus dolent qu'on ne saurait dire.

– Hélas ! j'ai donc trop vécu ! murmura-t-il. Si je pouvais encore combattre, je serais le plus mortel ennemi de mon frère, mais personne ne me verra plus jamais porter les armes.

À ces mots, il pâma et le roi commença de mener si grand deuil que nul homme n'aurait pu le voir sans avoir pitié de lui. Toutefois messire Gauvain reprit son haleine et, faisant signe au roi de s'approcher, il lui murmura tout bas :

– Bel oncle, je me meurs. Je vous prie en nom Dieu de ne pas vous battre de votre corps contre Mordret, car, si vous êtes tué par la main d'un homme, ce sera la sienne. Saluez de par moi madame la reine et vos prud'hommes, dont aucun ne reverra Lancelot. Que Dieu le garde : avec lui le pilier de la chevalerie s'écroulerait ! Mandez-lui que je le salue et que je le prie de venir visiter ma tombe quand je serai trépassé, car il n'a point tant de dureté au cœur qu'il ne prenne pitié de moi. Sire, je vous requiers de me faire enterrer en l'église Saint-Étienne de Camaaloth, auprès de mes frères et dans le même tombeau que Gaheriet ; et vous ferez écrire sur la lame :

Ci-gisent Gaheriet et Gauvain
que Lancelot du Lac occit par leur faute.

"Car je veux être blâmé de ma mort comme je l'ai mérité. Ha, Jésus-Christ, Père, ne me juge pas selon mes méfaits !

Il dit, et jamais plus il ne souffla mot par la suite. Ayant reçu le *Corpus Domini,* il trépassa du siècle, les mains croisées sur la poitrine.

Le roi pâma plusieurs fois sur son corps coup sur coup, puis il commença d'arracher ses cheveux et sa barbe qui étaient blancs comme neige neigée, criant :

– Ha, roi chétif et malheureux ! Ha, Arthur, tu peux bien dire que te voilà aussi dépouillé d'amis charnels que l'arbre l'est de ses feuilles quand la gelée est venue ! Ha, Fortune, chose contraire et diverse, tu fus jadis ma mère et maintenant te voilà ma marâtre ; toi qui m'avais placé au haut de ta roue, comme en peu d'heures tu la fais tourner et me mets au plus bas ! Ha, Mort cruelle et félonne, tu n'aurais pas dû as-

saillir mon neveu : si je savais que tu eusses quelque champion, je t'appellerais de trahison !

Ce disant, il se frappait la poitrine et s'égratignait le visage de façon que le sang coulait à flots, et tant que les barons, craignant de le voir mourir, l'éloignèrent afin qu'il n'aperçût plus le corps. Cependant, il n'était personne sur les nefs qui ne pleurât et lamentât comme si messire Gauvain eût été son cousin germain, car il était le chevalier le plus aimé de toutes gens ; en vérité, si grande était la plainte dans les nefs, qu'on eût cru que Notre Sire faisait gronder sa foudre sur la mer.

Mais le conte laisse à présent ce propos, voulant parler de la reine Guenièvre et de Mordret.

XXXIII

Mordret contre le roi Arthur

Certes, les assiégés n'eussent point résisté longtemps, tant à cause des perrières et des mangonneaux qui battaient la tour que des assauts de Mordret et de ses gens, s'ils n'eussent point été si preux et vaillants. Cependant, Mordret mandait à lui les hauts hommes d'Écosse, d'Irlande, de Galles et de beaucoup de pays étrangers qui tenaient leurs terres de la couronne de Logres ; et, d'abord qu'il les voyait, il leur faisait de si riches dons et de si grands honneurs qu'ils en restaient tout ébahis : grâce à quoi il se les attachait très bien et ils disaient qu'ils ne l'abandonneraient pas et le défendraient contre tous, voire contre le roi Arthur en personne, s'il revenait au monde. C'est ainsi que Mordret dépensait les trésors que le roi lui avait donnés à garder.

Un jour qu'il revenait d'assaillir la tour, on lui dit que le roi Arthur s'était embarqué pour reconquérir le royaume de Logres, et il en fut tout éperdu, car il craignait que sa déloyauté ne lui nuisît s'il y avait une bataille. Il requit ceux à qui il se fiait davantage de le conseiller.

– Sire, lui dirent-ils, nous n'avons d'autre avis à vous donner que celui de rassembler vos forces et de marcher contre Arthur en lui mandant de vider cette terre dont les prud'hommes vous ont saisi. Ses gens sont las et blessés : ils ne sauront durer contre les vôtres qui sont beaucoup plus nombreux et très dispos, car il y a longtemps qu'il n'ont porté les armes.

De ces mots, Mordret eut un grand réconfort. Il manda tous ses barons et ses hauts hommes, et, quand ils furent à Londres, il leur promit de les récompenser selon son pouvoir si Dieu lui donnait l'honneur de la bataille, de manière que tous résolurent de se mettre en marche le lendemain pour aller à la rencontre du roi Arthur.

XXXIV

La reine dans une abbaye de nonnains

Cependant la reine Guenièvre et ceux de la tour s'étonnaient de voir le siège levé ; mais ils connurent vite les nouvelles. Et la reine, quand elle les apprit, fut ensemble joyeuse et dolente, joyeuse de sa délivrance, dolente parce qu'elle craignait pour sa vie. Si Mordret est vainqueur, songeait-elle, il reviendra et me tuera ; mais si messire a le dessus, jamais il ne pourra croire que Mordret ne m'a point possédée charnellement, et il m'occira sitôt qu'il me verra. Je prierai néanmoins Notre Seigneur de lui donner la victoire et l'honneur de cette bataille, mais de faire qu'il m'épargne s'il est courroucé contre moi. Elle passa la nuit à prier de tout son cœur, et le Sauveur l'écouta.

Le lendemain, dès que l'aube eut crevé et que le jour fut né, elle partit de la tour avec ses deux pucelles les plus dévouées et deux écuyers très sûrs qui menaient chacun un sommier chargé d'or et d'argent. Et elle chevaucha tant en leur compagnie qu'elle atteignit une abbaye de nonnains que ses ancêtres avaient fondée. On lui fit là l'accueil qu'on devait à une si haute dame qu'elle était ; mais, après avoir fait décharger ses sommiers, elle manda les deux pucelles et leur dit :

– Demoiselles, vous partirez si vous voulez ; si vous voulez, vous resterez. Quant à moi, je demeure, car je me veux rendre à Dieu comme les nonnains qui sont céans. Ainsi fit

ma mère, qu'on tint pour bonne dame et qui usa dans cette abbaye la fin de sa vie.

Les pucelles répondirent en pleurant qu'elles ne voulaient point la quitter, et, ensemble, toutes trois furent trouver l'abbesse à qui la reine demanda l'habit pour elles.

– Ha, dame, répondit l'abbesse, si messire le roi était trépassé du siècle, nous vous recevrions bien volontiers et vous ferions dame de nous toutes ! Mais il est en vie, et nous n'osons vous garder, car sans faute il nous tuerait et détruirait. D'ailleurs vous ne pourriez sans doute souffrir notre ordre, vous qui avez eu toutes les aises du monde : il est de trop grande peine.

Mais la reine la tira à part et lui remontra que, si l'on refusait de la recevoir et qu'il lui arrivât malheur hors de l'abbaye, le roi ne manquerait pas de s'en prendre aux nonnes ; puis elle lui avoua l'angoisse et la peur qu'elle avait et pourquoi elle désirait se rendre à Dieu : tant qu'à la fin l'abbesse consentit à la garder, disant qu'elle lui donnerait les draps de religion si le roi était tué par Mordret.

Mais le conte laisse ce propos maintenant, voulant deviser du roi Arthur qui vogue sur la mer avec son armée.

XXXV

Enterrement de Gauvain ; la dame de Beloc

Ils eurent si bon vent, qu'ils parvinrent en peu de temps devant le château de Douvres, où le roi manda à ceux de la ville de lui ouvrir la porte. Ils répondirent d'abord qu'ils le croyaient mort, mais, quand ils le virent, ils le reconnurent très bien et l'accueillirent comme leur seigneur lige.

Alors le roi fit ensevelir monseigneur Gauvain dans des draps de soie tout ouvrés d'or et de pierreries, puis mettre dans un cercueil très riche ; après quoi il commanda à dix de ses chevaliers de mener le corps à Saint-Étienne de Camaaloth et de le placer dans la tombe de Gaheriet. Et ainsi s'en fut le bon chevalier, convoyé par le roi et une multitude de seigneurs, de bourgeois et de menu peuple, qui tous pleuraient et criaient :

– Prud'homme, chevalier sûr, courtois, débonnaire, maudite soit la mort qui nous prive de vous ! Que ferons-nous maintenant que nous avons perdu celui qui était notre écu ?

Ainsi allèrent-ils jusqu'à trois lieues de la ville ; puis le roi et ses gens s'en revinrent avec le peuple, tandis que les dix chevaliers continuaient leur chemin.

Ils chevauchèrent tout le jour, et le soir leur aventure les mena dans un château qui avait nom Beloc. Comme ils entraient avec le cercueil dans la salle du palais, la dame du

château leur demanda quel était ce corps et, quand elle le sut, elle courut se jeter sur la bière, criant :

– Ha, messire Gauvain, quel dommage fait votre mort à toutes les dames et demoiselles que vous aidiez et protégiez mieux que tout autre ! Et moi, j'ai perdu le chevalier du siècle que j'aimais davantage, le seul que j'aie jamais aimé !

À ces mots, le sire de Beloc, son mari, fut si irrité qu'il courut prendre une épée et l'en frappa de telle sorte qu'il lui trancha l'épaule et fit entrer la lame d'un demi-pied dans le cercueil.

– Messire Gauvain, mon doux ami, me voilà morte pour vous ! dit-elle avant d'expirer. En non Dieu, mettez mon corps en terre auprès du sien !

Cependant, les chevaliers qui convoyaient la bière avaient désarmé le brutal et l'un d'eux lui criait en colère :

– C'est grande honte que vous nous faites, sire chevalier, d'occire devant nous cette dame ! Dieu m'aide ! Vous vous en souviendrez !

Ce disant, il haussa l'épée et abattit mort le seigneur de Beloc. Et le lendemain, il repartit avec ses compagnons, emportant le corps de la dame avec celui de monseigneur Gauvain. Et ils chevauchèrent tant qu'ils arrivèrent enfin à Camaaloth, où les deux morts furent enterrés comme ils l'avaient souhaité de leur vivant.

Mais le conte à présent retourne au roi Arthur.

XXXVI

Songes du roi et présages

Le soir, à Douvres, comme il dormait dans son lit, il crut voir son neveu Gauvain venir à lui, plus beau qu'il ne l'avait jamais connu et suivi d'une foule de pauvres gens qui tous criaient :

– Roi Arthur, nous avons conquis l'entrée de la maison de Dieu pour ton neveu, à cause du bien qu'il nous a fait de son vivant ! Agis comme lui et tu feras que sage !

Cependant messire Gauvain approchait du roi et lui disait, après l'avoir accolé :

– Sire, gardez-vous de combattre Mordret de votre corps, car vous seriez par lui blessé à mort !

– Dussé-je en périr, beau neveu, je le combattrai, répondait le roi, car je serais recréant si je ne défendais ma terre contre un traître. Par l'âme de mon père Uter Pendragon, je jure que je ne reculerai pas !

À ces mots, messire Gauvain s'éloignait en menant le plus grand deuil du monde.

Et, peu après, le roi sommeillant toujours crut voir une très belle dame qui le prenait par les flancs et l'asseyait sur un siège au sommet d'une roue immense.

– Arthur, lui disait la dame, sache que tu es présentement sur la roue de Fortune. Que vois-tu ?

– Dame, il me semble que je découvre le monde entier.

– Tu le vois. Et tu as été l'un des plus puissants de ce monde. Mais il n'est nul, pour haut placé qu'il soit, qui ne doive un jour tomber.

Là-dessus, la belle dame faisait tourner sa roue et choir le roi si traîtreusement qu'il lui semblait être tout brisé.

Au matin, quand il se fut éveillé, il fit le signe de la croix sur son visage et s'écria :

– Beau Père Jésus-Christ qui avez permis que j'eusse tant d'honneurs en ce siècle, ne souffrez pas, doux Sire, que je perde cette bataille, mais donnez-moi la victoire sur mes parjures et déloyaux ennemis !

Puis il alla ouïr la messe et se confesser à un archevêque de tous ses péchés. Après quoi il se mit en marche avec ses gens.

Deux jours plus tard, il parvint dans la plaine de Salisbury ; c'était la plus belle place et la plus grande qu'on pût trouver pour une bataille et il voulait attendre là Mordret. Après souper, tandis que ses hommes dressaient les tentes, il fut se promener dans la lande et, en passant près d'un grand et dur rocher, il vit que des lettres, qui semblaient vieilles, y étaient gravées :

En cette plaine aura lieu la mortelle bataille
qui laissera le royaume de Logres orphelin.

Ainsi parlaient les lettres et c'était Merlin qui jadis les avait écrites. Quand le roi les eut lues, il baissa la tête, car il connut bien qu'elles prédisaient ouvertement sa mort ; pourtant il se jura qu'il ne retournerait pas en arrière.

XXXVII

Bataille de Salisbury : le carnage

Or, le conte dit que les Saines, qui haïssaient mortellement le roi Arthur, étaient venus aider Mordret ; et il avait aussi avec lui une foule de chevaliers d'Écosse, d'Irlande et de Galles : tant que son armée était deux fois plus nombreuse que celle du roi.

Lorsque ses gens débuchèrent dans la plaine de Salisbury, ils y trouvèrent leurs ennemis qui les attendaient rangés en dix échelles dont les pennons flottaient au vent. Alors vous eussiez vu toutes les lances s'abaisser ensemble, et les deux avant-gardes s'élancer l'une contre l'autre, et maints prud'hommes mourir, qui ne l'avaient pas mérité, car en peu d'instants la terre fut couverte de chevaliers tués, blessés ou abattus, et beaucoup de bons chevaux galopèrent en liberté. Ah ! la dure rencontre ! Et quand les lances furent rompues, les épées resplendirent, lumières de la guerre, et les chevaliers commencèrent de se couper épaules, jambes et bras, et de baigner leurs lames dans les cervelles, à travers les heaumes. Et ce fut le début de la grande bataille où le royaume de Logres fut détruit, car il n'y restait plus autant de prud'hommes qu'il s'y en était trouvé jadis, et presque tous ceux qui demeuraient périrent ce jour-là.

En tête des Saines galopait Arcaut, leur roi, qui voulait avoir la première joute. Sagremor le desréé vola contre lui de toute la vitesse qu'il put tirer de son destrier, et le heurta si rudement qu'il lui troua l'écu et le haubert, et lui mit son fer

aigu dans la poitrine, et le renversa mort. Ce que voyant, ceux de la première échelle se jetèrent sur les Saines d'un tel cœur qu'ils les déconfirent en peu de temps.

Mais ceux d'Irlande ne purent souffrir de voir leurs compagnons si vilainement traités : ils brochèrent leurs chevaux et fondirent comme une tempête. Leur roi s'adressa à Sagremor dont la lance était brisée, et le blessa au côté ; mais, au moment que le roi le croisait, le desréé d'un seul coup d'épée lui fit voler la tête avec le heaume. Néanmoins ceux d'Irlande étaient beaucoup plus nombreux, et tout frais et dispos, comme ceux qui n'ont pas encore donné, en sorte qu'ils tuèrent presque tous les chevaliers de la première échelle ; et dans la mêlée Sagremor fut occis de deux coups de lance par le corps.

Quand Dodinel le sauvage vit cela, certes grand fut son deuil !

– Francs chevaliers, crie-t-il aux siens, ores paraîtra qui preux sera !

Et il s'élance droit comme carreau d'arbalète, suivi de ses gens, écrasant les blessés et les morts, et la terre commence de rougir de sang. Il fendait la presse, tranchant à droite et à gauche si rapidement que trois hommes n'auraient pu mieux faire, lorsqu'il aperçut le corps de Sagremor qu'emportaient des chevaliers irois : aussitôt il fond sur eux et les éparpille à grands coups ; et, ce faisant, il pleurait de douleur, disant :

– Hélas ! je les tue, mais Sagremor ne retrouve pas la vie pour autant !

Et, tandis qu'il gémissait ainsi, un chevalier lui vint par le travers, la lance basse, et le frappa si durement que le fer

parut de l'autre côté et qu'il ne fut pas besoin de médecin : Dodinel tomba mort sur le corps de son compagnon très ancien.

Alors ses gens, qui donnaient la chasse à ceux d'Irlande, abandonnèrent la poursuite et, l'un après l'autre, ils vinrent s'assembler autour de leur seigneur trépassé, tout pleurants et gémissants, de façon que leurs ennemis se remirent et, revenant à eux, les tuèrent pour la plupart. Et sans doute les auraient-ils tous occis, si le vieux roi Carados Biébras n'était accouru à la rescousse avec la troisième échelle.

Tel fut le choc que ceux d'Irlande ne le purent soutenir : ils tournèrent bride à nouveau et vous en eussiez vu plus d'un verser et choir. Mais les barons d'Écosse brochèrent des éperons pour les secourir, et leur sire, qui avait nom Héliade, s'adressa au vieux roi, qu'il reconnaissait à ses armes pour un haut homme. Or, sachez que le roi Carados avait plus de quatre-vingt-dix ans ; mais personne ne le tint jamais pour couard et ses coups d'épée faisaient plier les reins : il ne refusa pas Héliade ; tous deux se heurtèrent de leurs lances aux fers tranchants, et si rudement qu'ils tombèrent navrés à mort ; ainsi ni l'un ni l'autre n'eut l'occasion de railler son ennemi. Des deux parts, leurs hommes s'empressèrent de les secourir, mais ceux de Carados firent tant qu'ils restèrent maîtres du terrain.

– Beaux seigneurs, leur dit le vieux roi lorsqu'ils l'eurent relevé, je suis mort : pensez seulement à me venger et ne faites pas semblant de me plaindre et regretter, car les nôtres en pourraient être déconfortés et les ennemis enhardis. Couchez-moi sur mon écu et portez-moi sur ce tertre : je mourrai plus aise en regardant la bataille.

Ainsi firent-ils en pleurant ; puis ils prirent congé de lui et retournèrent au combat où ils se mirent à frapper comme charpentiers sur poutres et tuèrent presque tous les Écossais.

Mais alors les Gallois laissèrent courre, puis ceux de Northumberland, puis, l'une après l'autre, toutes les échelles de Mordret, criant leurs enseignes en divers langages ; et le roi Arthur lança tour à tour les siennes à la rescousse. Des deux parts, les prud'hommes appuyaient si bien leurs coups qu'à chaque rencontre plus de la moitié étaient occis ; puis ceux qui demeuraient en selle faisaient briller leurs épées et s'entre-tuaient, foulant aux pieds des chevaux les blessés et les morts : certes, il n'y avait pas dans tout le reste du monde autant de bons chevaliers qu'on en vit là gisants comme brebis égorgées ! Et le claquement des lances, le heurt des écus, le tintement des heaumes, le cliquetis des hauberts, le froissis des épées, les cris, les plaintes, tel était le bruit qu'on n'eût pas entendu Dieu tonnant. Ah ! bien des dames perdirent leurs barons, ce jour-là ! La poussière montait jusques au ciel : le soleil en était obscurci. Chacun se hâtait de venger la mort de son compagnon ; ils se haïssaient si fort qu'il n'en était pas un qui ne souhaitât d'arracher à son ennemi le cœur sous la mamelle. Non, depuis que la chrétienté était venue au royaume de Logres, jamais il n'y avait eu une si mortelle bataille, comme la vraie histoire le témoigne !

À tierce, il ne restait guère que deux mille fer-vêtus dans la plaine : toutes les échelles étaient détruites, hors celle du roi Arthur et celle de Mordret qui n'avaient pas encore donné. Le roi fit monter un garçon sur un arbre, et quand il sut que la gent de Mordret était deux fois plus nombreuse que la sienne :

– Ha, beau neveu, s'écria-t-il, Gauvain, plût à Dieu qu'à cette heure vous fussiez à mon côté, avec Lancelot !

Il vint aux compagnons de la Table ronde, dont il lui demeurait une vingtaine, et les pria de ne pas se séparer, mais de combattre ensemble et de garantir l'honneur du royaume du mieux qu'ils pourraient.

– Sire, répondirent-ils, il n'y a personne parmi nous qui ne vous aide jusqu'à la mort.

Alors le roi fit lever son étendard par Keu le sénéchal ; puis, voyant que Mordret approchait à grand bruit de ses cors, tambours et buccines, il fit le signe de la croix, prit son écu et sa lance, et commanda aux siens d'avancer.

XXXVIII

Bataille de Salisbury : le fils tué par le père

Les deux échelles s'entrechoquèrent à si grand fracas que vous eussiez cru ouïr toute la terre crouler. Le roi s'adressa à Mordret dès qu'il le vit et l'autre ne le refusa pas ; même, il frappa le premier et perça l'écu. Mais le haubert était bon et le roi si solide qu'il ne fut pas ébranlé : au contraire, il heurta le traître d'une telle force qu'il culbuta ensemble l'homme et le cheval ; pourtant ses gens ne purent empêcher que Mordret fût remonté par les siens.

Les lances brisées, les épées brillèrent, et bientôt vous eussiez vu les chevaliers verser comme épis mûrs, en sorte qu'il n'en restait pas plus de quarante vers l'heure de none. Tous les compagnons de la Table ronde étaient occis, hormis le roi Arthur, Lucan le bouteiller, Keu le sénéchal, Giflet fils de Do et le roi Ydier, et tous ceux-là avaient quelque plaie grande ou petite ; le roi Ydier surtout était si fort navré qu'il pouvait à peine se tenir en selle. Mais chacun aimait mieux de mourir que de laisser à l'autre la victoire : une fois encore, des deux parts, les prud'hommes rendirent la main et brochèrent des éperons.

Lucan, quoiqu'il fut très affaibli par ses plaies, s'adressa à Mordret ; mais l'autre, qui était tout sain et dispos, jeta son écu à la rencontre et d'un coup lui fit voler la tête à plus d'une longueur de lance : certes, ce fut grand dommage ! Et dans le même temps un chevalier de Northumberland prenait le roi Arthur à la traverse et le frappait à découvert au côté

gauche : il l'eût grièvement navré, mais Notre Sire voulut qu'aucune maille du haubert ne rompît et que le roi roulât à terre sans mal. Tandis que ses hommes le remontaient, le roi Ydier, malgré ses plaies, s'élança à la poursuite du chevalier et lui fendit le visage jusqu'aux oreilles. Mais Mordret irrité courut sus au roi Ydier et, haussant son épée à deux mains, il lui fit boire l'acier par la cervelle.

– Ha ! glorieux Dieu, dit le roi voyant cela, pourquoi souffres-tu que l'un des plus prud'hommes du monde soit occis par le plus traître ?

Il prit une lance grosse et roide, et à nouveau, de toute la vitesse de son cheval, il s'adressa à Mordret. Or, sachez que cette fois il perça d'outre en outre le déloyal : tout le fer de sa lance et un bon pied du bois sortit par l'échine ; mais l'autre, dans le même temps, lui mettait son froid acier dans le côté, en sorte que le roi tomba à côté de son fils qu'il avait navré à mort. Et, quelques minutes après, Mordret expira.

XXXIX

La mort de Keu, la fin d'Arthur, la mort de Giflet

Quand les compagnons du roi Arthur le virent choir et son sang jaillir, ils le crurent mort et ils sentirent alors la plus grande douleur qu'un cœur mortel puisse éprouver. De nouveau, ils se ruèrent sur les gens de Mordret et la mêlée cruelle et félonne dura jusqu'à temps qu'il ne restât plus, outre le roi, que deux hommes vivants dans la lande : Keu le sénéchal et Giflet le fils de Do.

Ils revinrent à l'endroit où ils avaient vu tomber leur seigneur. Et ils le trouvèrent assis sur son séant !

– Sire, dirent-ils tout ébahis, comment vous sentez-vous ?

– Las ! je ne veux pas mourir au milieu de mes ennemis ! Allons vers la mer prochaine.

Ils le hissèrent sur un cheval, et, le soutenant du mieux possible, ils parvinrent à vêpres devant une chapelle qui avait nom la chapelle de Verre. Le roi fut se prosterner devant l'autel où il commença de réciter toutes les oraisons qu'il savait ; et sachez que, toute la nuit, il pria Notre Seigneur d'avoir pitié de ses hommes qui avaient été tués.

Au matin, Keu le sénéchal et Giflet entrèrent, désarmés, et voyant son seigneur étendu sans mouvement, les bras en croix, Keu le crut trépassé du siècle. Il se jeta à genoux.

– Ha, roi Arthur, s'écria-t-il, c'est grand dommage que tu sois mort !

Mais le roi se souleva et embrassa son sénéchal ; et non point par courroux, mais par angoisse et amour, il le serra si fort sur sa poitrine, qu'il le froissa tout et lui creva le cœur.

Ainsi l'âme de Keu lui partit du corps ; quand le roi le laissa, il tomba mort.

– Sire, s'écria Giflet, vous avez mal fait !

À ces mots, le roi regarda alentour de lui et, quand il vit Keu gisant, il se mit à pleurer.

– Hélas ! soupira-t-il, la Fortune, qui m'avait été bonne mère et amie jusqu'ici, veut que je passe dans la douleur les dernières heures de ma vie ! Giflet, sellez les chevaux et partons d'ici.

À midi enfin, ils atteignirent le rivage de la mer. Et là le roi Arthur descendit, puis il déceignit son épée, la tira du fourreau et, après l'avoir longtemps regardée, il dit tristement :

– Excalibur, bonne épée, la meilleure qui ait jamais été, hormis celle aux étranges renges, tu vas perdre ton maître et droit seigneur ! Seul, Lancelot serait digne de te porter. Ha ! plût à Jésus-Christ qu'il pût t'avoir : mon âme en serait plus aise !… Giflet, derrière cette colline vous trouverez un lac : allez y jeter mon épée.

– Sire, je ferai votre commandement. Mais il vaudrait mieux, si tel était votre plaisir, que vous m'en fissiez don.

– Non, répondit le roi.

Giflet prit l’épée ; mais, quand il fut au bord du lac, il tira la lame pour la regarder, et, à la voir si claire et si belle, il pensa que ce serait trop grand dommage que de la perdre. “Mieux vaut que je jette la mienne et garde celle-ci”, se dit-il et, posant Excalibur sur l’herbe, il lança sa propre épée dans l’eau ; après quoi il revint auprès du roi.

– Sire, j’ai fait ce que vous m’aviez commandé.

– Et qu’as-tu vu ?

– Rien que de bon.

– Giflet, tu me peines et chagrines sans raison. Retourne au lac et jettes-y mon épée.

Giflet revint sur ses pas, pensant qu’il noierait le fourreau, mais non la lame. Et ainsi fit-il ; mais, quand il fut à nouveau devant son seigneur :

– Qu’as-tu vu ? lui demanda le roi.

– Sire, rien que de naturel.

– C’est donc que tu ne l’as pas encore jetée ! Va-t’en, et fais ce que je t’ai commandé : c’est péché que de me tourmenter de la sorte !

Alors le fils de Do, tout honteux, s’en fut au bord du lac pour la troisième fois et il se mit à pleurer quand tint la bonne lame dans sa main, brillante comme une escarboucle ; pourtant il la jeta aussi loin qu’il put. Or, au moment qu’elle allait toucher l’eau, il vit surgir une main qui la saisit par le pommeau et qui la brandit par trois fois, puis tout disparut sous l’onde. Longtemps il attendit, mais il n’aperçut plus rien que l’eau frissonnante.

– C'est bien, dit le roi quand il connut ce qui s'était passé. Maintenant, beau doux ami, il vous faut partir et me laisser. Et sachez que jamais plus vous ne me verrez.

À ces mots, Giflet eut grand deuil.

– Ha, sire, comment serait-il possible que je vous abandonnasse de la sorte et ne vous visse plus ! Mon cœur ne le pourrait souffrir ! Il me faut vivre ou mourir avec vous.

– Je vous en prie, dit le roi, de par l'amour qui a toujours été entre nous !

Alors, les larmes aux yeux, Giflet le fils de Do s'en fut sur son destrier. Et sachez que, lorsqu'il fut à un quart de lieue, il commença de pleuvoir si merveilleusement qu'il dut s'abriter sous un arbre. Mais, l'orage passé, regardant vers la mer, il vit approcher une belle nef, toute pleine de dames avenantes, qui aborda non loin du lieu où il avait laissé le roi, son seigneur ; l'une d'elles, qui était Morgane la fée, appela et le roi se leva, puis, tout armé, suivi de son cheval, il monta dans la nef qui tendit ses voiles au vent et s'enfuit comme un oiseau. Le conte dit qu'elle s'en fut droit à l'île d'Avalon où le roi Arthur vit encore, couché sur un lit d'or : les Bretons attendent son retour.

Et ainsi s'accomplit la parole du prophète Merlin, qui avait prédit que sa fin serait douteuse.

Durant deux jours et deux nuits, Giflet pleura sans boire ni manger. Puis, le troisième jour, au matin, sitôt que les oiseaux chantèrent, il brida son destrier et s'en retourna à la chapelle de Verre. Et, d'abord qu'il y entra, il aperçut une riche tombe devant l'autel, sur laquelle étaient des lettres qui disaient :

Ci-gît Keu le sénéchal,
que le roi Arthur étreignit à mort contre sa poitrine.

D'abord qu'il lut cela, le fils de Do tomba pâmé ; puis il alla trouver les moines qui desservaient la chapelle, disant qu'il ne voulait plus demeurer dans le siècle puisque le roi ni aucun de ses compagnons n'y était plus, et les requit de le vêtir des draps de religion. Mais il ne les garda guère, car il ne vécut plus, ensuite, que dix-sept jours.

Et le conte, à présent, laisse ce propos pour deviser de monseigneur Lancelot du Lac, d'Hector des Mares et du roi Lionel qui étaient restés dans la Petite Bretagne et dont il n'a dit mot depuis très longtemps.

XL

Bataille de Winchester. La mort des fils de Mordret Conversion de Lancelot

Sitôt qu'ils apprirent la mort du roi et ce qui était advenu au royaume de Logres, ils se hâtèrent de mander leurs hommes et se mirent en chemin pour gagner la mer et passer en Grande Bretagne.

Mais, le jour même qu'il débarqua, Lancelot apprit que la reine était morte et trépassée depuis trois jours dans son abbaye. Ah, sachez, seigneurs, que jamais si haute dame ne fit une plus belle fin, ni ne cria plus doucement et tendrement merci à Jésus-Christ ! Mais Lancelot fut tellement dolent que nulle langue ne saurait dire son chagrin : c'est qu'il avait plus aimé sa dame qu'aucun homme mortel n'aima jamais la sienne.

Il marcha avec son armée sur Winchester où les deux fils de Mordret s'étaient réfugiés. Et, quand ils surent qu'il approchait, ils se dirent qu'il valait mieux risquer contre lui une bataille dont Dieu leur donnerait l'honneur s'il lui plaisait, que d'aller fuyant par le pays. C'est pourquoi ils sortirent avec leurs gens et attendirent Lancelot et les siens dans la plaine.

La mêlée dura de tierce jusqu'à none, car il y avait beaucoup de fer-vêtus de part et d'autre. Mais à ce moment Melehan, le plus jeune fils de Mordret, prit une lance courte et grosse, à fer tranchant et aiguisé, et s'adressa au roi Lio-

nel : il le heurta par le travers, poussant de toute sa force, et tant qu'il lui mit son froid acier dans le cœur et l'abattit mort. Aussitôt Hector courut sus à Melehan et lui trancha d'un coup le heaume, la coiffe de fer et la tête jusques aux dents. Puis il se jeta au milieu de la presse, tel un loup dans la bergerie, tuant tout ce qu'il atteignait, si bien qu'autour de lui les rangs fondaient comme la glace au soleil et que la terre était couverte de corps gisants. À voir cela, ceux de Winchester pensèrent à garantir leur vie et bientôt ils commencèrent de s'enfuir, rudement pourchassés, vers une forêt qui s'étendait près de là, à moins de deux lieues anglaises.

Cependant, il advint que Lancelot reconnut le fils aîné de Mordret à ses armes, qui étaient semblables à celles que le père accoutumait de porter : alors il eut un rire en son âme. Il lui courut sus, prompt comme la foudre qui descend du ciel, l'épée haute, et vainement l'autre jeta son écu à rencontre du coup : la lame trancha le bouclier avec le poing qui le tenait. Le fils de Mordret piqua des deux et s'enfuit vers la forêt comme fait le cerf devant les chiens ; et ainsi la longue chasse commença.

Sachez qu'ils galopèrent tout le reste du jour, l'un appelant et menaçant, l'autre brochant si rudement que le sang coulait des flancs de son destrier, et tant qu'ils arrivèrent au cœur de la forêt. Enfin, le cheval du fuyard broncha et tomba, et le fils de Mordret se mit à genoux, criant merci. Mais Lancelot, au passage, d'un seul coup, lui fit voler la tête. Après quoi, sans donner au corps un seul regard, il se mit en devoir de rejoindre ses gens.

Mais il perdit bientôt son chemin et, tandis qu'il croyait se rapprocher de Winchester, il s'en éloignait toujours davantage. Après avoir marché toute la nuit, il se vit, au matin,

en face d'une montagne déserte et rocailleuse, et, gravissant un sentier, il parvint à un pauvre ermitage au pied d'une chapelle petite et ancienne. Deux prud'hommes en robes blanches sortirent pour lui faire accueil, dont l'un, l'ayant avisé, courut à lui les bras tendus et l'accola tendrement : c'était l'évêque de Rochester, qui avait jadis fait la paix de la reine Guenièvre et du roi Arthur.

– Beau sire, lui dit Lancelot, depuis quand êtes-vous ici ? J'ai grande joie de vous avoir retrouvé !

L'évêque conta qu'après la douloureuse journée de Salisbury, dont il n'était resté que le roi Arthur, Keu le sénéchal et Giflet fils de Do, il s'était réfugié dans cet ermitage, où il voulait user le reste de sa vie au service de Notre Seigneur Jésus-Christ, en compagnie du prud'homme qui y logeait.

– Et vous, beau sire, ajouta l'évêque, que ferez-vous désormais ? Ne penserez-vous pas à amender votre vie dont vous avez passé la plus grande partie en péché mortel ? Sachez qu'il en serait grand temps et que Dieu se réjouit moins de cent justes que d'un pécheur qui vient à repentance.

– Sire, répondit Lancelot, vous avez été mon compagnon dans le siècle ; s'il vous plaît je serai le vôtre ici.

À ces mots, l'évêque et son compagnon tendirent les mains au ciel et remercièrent Dieu de bon cœur. Lancelot demeura auprès d'eux à servir son Créateur de tout son pouvoir, et sachez que l'évêque lui en apprit tant qu'il devint prêtre chantant messe.

Mais le conte le laisse pour un instant et retourne à parler de son frère.

XLI

La mort d’Hector des Mares et de Lancelot

Après la mort et la fuite des fils de Mordret et de leurs gens, le roi Hector entra dans la ville de Winchester et y fit enterrer Lionel, aussi richement qu’il convenait à un roi couronné. Puis vainement il fit chercher Lancelot : il n’en put avoir de nouvelles. Alors il recommanda ses hommes à Dieu, en leur disant de faire roi qui ils voudraient à sa place, car ils ne le verraient plus ; et il se mit en quête de son frère.

Un jour, son aventure le conduisit justement à l’ermitage où vivait Lancelot. Tous deux s’accolèrent à grande joie et Hector ne voulut plus partir : il s’offrit à son tour au service de Notre Seigneur.

Ainsi les deux frères vécurent ensemble durant quatre ans, menant si bonne vie et priant, jeûnant, veillant tant et tant, qu’il n’était pas d’autre homme qui eût pu souffrir une si grande peine.

Au bout de ce temps, Hector mourut et fut enterré dans l’ermitage même. Et peu après, quinze jours avant mai, Lancelot sentit venir sa fin. Il pria l’évêque et l’ermite, ses compagnons, de transporter son corps à la Joyeuse Garde et de le mettre dans la même tombe où était Galehaut, sire des Îles lointaines. Puis il expira.

Alors les deux prud’hommes firent une bière où ils couchèrent le mort, et, la portant à grand-peine sur leurs épaules, ils s’efforcèrent si bien qu’ils arrivèrent au château.

Là, ils firent lever la tombe de Galehaut, et Lancelot y fut étendu auprès de son compagnon ancien ; puis des lettres furent gravées sur la lame, qui disaient :

Ci-gît le corps de Galehaut, seigneur des Îles lointaines, et auprès de lui repose Lancelot du Lac, qui fut le meilleur chevalier qu'on ait jamais connu au royaume de Logres, hormis seulement son fils Galaad.

Après l'enterrement, vous auriez pu voir les gens du château baiser la tombe comme si c'eût été celle d'un saint. Quant à l'évêque, il s'en retourna à l'ermitage avec son compagnon, où tous deux employèrent leurs derniers jours à glorifier leur Créateur.

XLII

Adieu

Et le conte se tait à présent, car ici finit l'histoire de Lancelot du Lac et du Saint Graal et du bon roi Arthur, telle qu'elle se trouve dans les anciens écrits ; nul n'en pourrait dire davantage qui ne mentît du tout au tout.

Je rends grâces à Notre Seigneur, comme doit faire un pécheur adonné au siècle, de ce qu'il m'a octroyé pouvoir et loisir de terminer le riche ouvrage que j'ai entrepris : car je me suis travaillé beaucoup et appliqué curieusement pour le mener à fin, et j'ai achevé une longue œuvre. Maintenant qu'elle est faite, je me reposerai un peu, s'il plaît à Dieu, et prendrai quelque divertissement.

DEO GRATIAS

Éclaircissements

Lorsque les barbares germains débarquèrent en Grande-Bretagne au cinquième siècle, ils s'y heurtèrent à la population celte, jadis romanisée d'une façon assez superficielle, et christianisée vers l'an 300, mais dont, au total, la civilisation n'était pas très supérieure à celle des envahisseurs. Après des luttes sanglantes, ceux-ci asservirent les Bretons ou bien les repoussèrent au delà de la mer : il n'en demeura qui fussent indépendants sinon dans la Cornouaille, le Pays de Galles, le Lancashire, l'Écosse, et dans l'Armorique de Gaule. Il y eut des luttes longues et acharnées : les populations celtiques, conduites par le "Vortigern, duc des Bretons", puis par un chef légendaire, Arthur, dont parlent les traditions, mais dont on ne saurait assurer qu'il a existé, combattirent pied à pied les Jutes, les Angles et les Saxons païens (les "Saines", comme on disait au Moyen Âge), commandés par Hengist, Horsa, Aella et ses trois fils, Port et ses deux enfants. Tout cela nous est connu (fort mal) grâce aux chroniques de Gildas qui écrivait aux environs de 540, de Bède (731) et quelques autres dont celle de "Nennius", composée au neuvième siècle, qui parle d'Arthur.

Les Bretons, imaginatifs comme tous les Celtes, avaient certainement, ainsi que leurs voisins gaulois, une riche littérature orale. En Gaule, les bardes, à la fois auteurs et chanteurs, analogues aux jongleurs du Moyen Âge, étaient si abondants qu'il n'était pas de grand seigneur qui n'eût son poète attitré : lorsque le roi Bituit envoya un noble de sa cour aux Romains, il le fit accompagner d'un barde, dont le chant précéda le discours de l'ambassadeur ; cela fit rire les têtes

rondes : ces Latins calculateurs et positifs ne se payaient pas de poèmes. Malheureusement les druides qui, dit César, enseignaient à leurs disciples “un grand nombre de vers“, ne leur permettaient pas de les coucher par écrit. Avant la conquête, toutefois, les Gaulois connaissaient l’écriture : ils l’avaient apprise des Grecs de Marseille et ils commençaient à en user en dépit de leurs traditions religieuses. Certes, leur culture était en retard de plusieurs siècles sur celle des peuples méditerranéens : elle ressemblait un peu à celle de la Grèce homérique ; mais elle se perfectionnait avec une étonnante rapidité grâce à cette faculté d’assimilation dont ils étaient doués. Qui sait si la brutale conquête romaine n’a pas détruit, comme le pense M. Camille Jullian, toute une civilisation originale et charmante qui eût pu naître de la Gaule fécondée par la Grèce ? La latinité abolit bien des promesses.

Les Normands qui conquirent l’Angleterre, et qui chantaient une chanson sur Roland à la bataille d’Hastings, n’avaient plus aucune ressemblance avec les Danois barbares dont ils étaient issus et dont certaines peuplades, qui avaient envahi la Grande-Bretagne par le Nord, venaient justement d’être défaites par Harold : ils étaient si parfaitement francisés qu’ils maintinrent notre langue durant trois siècles au milieu du pays qu’ils avaient pris et auquel ils imposèrent peu à peu leurs coutumes, leurs mœurs, leur littérature et leur art qui étaient purement français.

Or, depuis longtemps, les jongleurs bretons, héritiers des anciens bardes, étaient fort prisés. Au sixième siècle déjà, le poète Fortunat avait entendu jouer de la rote, la petite harpe dont ils s’accompagnaient, à la cour des rois barbares de Gaule, et nous savons que les conquérants saxons de l’Angleterre aimaient de les écouter. Dès les premières années du douzième siècle, leurs contes étaient répandus

jusque dans le nord de l'Italie, où l'on a trouvé qu'un enfant avait été nommé *Arturius* (Arthur), un autre *Walvanus* (Gauvain), et jusqu'en Provence où, en 1137, un troubadour parle du roi Arthur.

Les Normands aussi durent goûter les jongleurs celtes ; en tous cas, ils s'intéressèrent beaucoup aux riches traditions des Bretons, mais nullement à celles des Anglo-Saxons et des Danois qu'ils trouvèrent également installés dans l'île. Un clerc anglo-normand, Gaufrey de Monmouth (mort en 1154), entreprit d'écrire en latin l'*Histoire de la Bretagne*. Il prétendait avoir sous les yeux un livre très ancien que lui avait communiqué son ami Gautier, archidiacre d'Oxford ; on pense aujourd'hui qu'il s'est contenté de rassembler et coordonner certaines légendes celtiques, non sans y ajouter de son cru. Quoi qu'il en soit, l'*Historia regum Britanniœ,* à laquelle Gaufrey joignit une *Vita Merlini,* eut un tel succès que la seule Bibliothèque du British Museum en possède trente quatre manuscrits, et qu'il en fut fait au moins quatre traductions en vers français, – adaptations, plutôt – dont une seule nous est parvenue complète : celle de Wace, écrite en 1135.

C'est dans Gaufrey et dans Wace que nous trouvons la première histoire suivie du roi Arthur. Il semble qu'ils aient beaucoup brodé sur les traditions qu'ils avaient recueillies. Par exemple, les Gallois avaient un prophète et enchanteur nommé Myrddhin ; d'autre part, la chronique dite de Nennius parle d'un enfant né sans père, appelé Ambroise, par lequel elle fait prédire au roi Vortigem les futures invasions des Saxons : dans Gaufrey, ces deux personnages sont confondus et l'on voit Ambroise Merlin prophétiser tout l'avenir de la Bretagne jusqu'en 1135 environ. Ensuite, on nous dit comment Arthur naît d'Uter Pendragon et d'Ygerne ; puis comment il délivre l'Angleterre des Saxons, conquiert l'Irlande,

l'Écosse, la Gaule, etc., défait les Romains et se trouve au point de s'emparer de Rome, lorsqu'il apprend que Mordret, son neveu, à qui il avait confié son royaume et sa femme, s'est fait élire roi, puis a épousé la reine Guanhumara ; à la nouvelle de cette trahison, Arthur revient, vainc et tue Mordret, et, blessé à mort, s'embarque pour l'île d'Avalon. À tout cela, Wace ajoute divers détails : c'est lui qui nous parle de la Table ronde, par exemple, dont Gaufrey ne disait rien. Encore une fois, le folklore celtique paraît dans tout cela accommodé au goût français.

Pouvons-nous nous faire une meilleure idée de ce qu'étaient les véritables chants bretons par les poèmes de Marie de France ? Cette femme entreprit vers 1175 de transporter dans notre langue divers *lais* gallois et armoricains. Elle n'a pas grand talent et paraît aussi dénuée d'invention que possible : ce qui fait le mérite de ses ouvrages, c'est la seule grâce de leurs thèmes ; aussi peut-on penser qu'elle n'a guère déformé ses modèles ; peut-être même, en les mettant en vers français, n'avait-elle d'autre dessein que d'aider la mémoire des jongleurs celtes qui jargonnaient en langue d'oïl aux cours normandes. En ce cas, c'est donc que la littérature orale des Bretons avait beaucoup évolué, car les *lais* de Marie ne ressemblent en rien à ce qui nous en est resté par ailleurs : ce sont d'assez brefs contes d'amour, à la française, sans brutalité, voire fort polis, dont les héros sont des chevaliers preux, mais sensibles, et des dames courtoises.

Arthur y est seulement cité. C'est surtout dans Gaufrey de Monmouth et Wace, sans doute, que les trouvères français cherchèrent son histoire. Pourtant nous ne savons pas ce qu'ils empruntèrent aux conteurs armoricains ou gallois, qui comme eux allaient de cour en cour, comme ce Bledhericus (Bleheris, Bleris, Bleri), *famosus fabulator,* qui vivait au

douzième siècle ; ceux-ci devaient être influencés eux-mêmes, selon toute apparence, par le goût de leur public français. Quoi qu'il en soit, nos poètes traitèrent certainement avec une grande liberté cette flottante "matière de Bretagne", la complétèrent, brodèrent d'une floraison d'épisodes nouveaux, civilisèrent, si l'on peut dire, et accommodèrent encore mieux qu'elle ne l'était déjà au goût de leurs compatriotes de France et d'Angleterre. Au total, je crois fermement que, selon le mot de M. Léon Clédat, nos contes "bretons" sont bretons dans la mesure où le *Cid* est une pièce espagnole. Par leur forme, en effet, ils ne diffèrent en rien des œuvres d'inspiration purement française. Quant au fond, si on les compare entre eux, on voit que les héros qui y portent les mêmes noms n'ont ni les mêmes caractères ni les mêmes aventures, ce qui laisse supposer que la part d'invention de chaque trouvère est très grande ; et d'autre part ces héros sont des chevaliers et des dames en tout semblables à ceux des autres romans français du même temps. Tout porte à croire que les trouvères n'ont hérité des traditions proprement celtiques que des noms propres et quelques thèmes. Et lorsque Rabelais nous conte comment la fumée du rôt fut payée par le son de l'argent, dira-t-on que c'est là une œuvre orientale ? ou que les fables de La Fontaine sont de Phèdre ? Il n'y a pas plus de rapports entre le Gauvain des Bretons et le parfait "homme du monde" du dix-huitième siècle qui s'appelle ainsi dans le *Lancelot* en prose, par exemple, qu'entre le Télémaque d'Homère et celui de Fénelon.

Est-ce à dire, toutefois, que la littérature française ne doive rien à l'esprit breton ? Certes, il y a une singulière exagération à écrire, comme on l'a fait, que nos contes "bretons" se déroulent "dans un monde enchanté où, à chaque pas, surgit le prodige" : au juste, je ne vois pas beaucoup plus de merveilleux dans Chrétien de Troyes, même, que

dans tel roman du cycle “antique” ; toutefois nos trouvères ont assurément goûté cette atmosphère de féerie qui est propre aux légendes celtiques. Mais ce que les Français ont aimé surtout dans la matière de Bretagne, ce qui les y a enchantés, ce n’est point cela : c’est une nouvelle idée de l’amour.

Dans les chansons de geste, l’amour tient peu de place : les rudes chevaliers n’éprouvent que des désirs brutaux ; ce sont les femmes qui s’éprennent, toujours en coup de foudre ; bien mieux, ce sont elles qui sollicitent, et l’homme accueille leurs propositions avec une condescendance légèrement dédaigneuse. Mais, au douzième siècle, voici que les femmes commencent de jouer un rôle important dans la société (elles héritent même des fiefs) ; et l’idée platonicienne que l’amour est la source de toute vertu se répand en France. Elle arrive de Provence, mais déjà sèche et fanée, car les troubadours en ont abusé de toutes manières. Pour ceux-ci, l’amour n’est plus qu’une passion de la raison et, si l’on peut dire, une passion de convenances. C’est par devoir qu’un honnête homme (comme on parlera plus tard) est amoureux ; c’est pour se perfectionner. Il choisit avec soin l’objet de sa sage flamme, sa “dame”, à laquelle il s’engage parfois avec un certain cérémonial et qu’il ne doit pas épouser, puisque toute faveur qu’obtient un mari, étant chose due, ne saurait être le principe ni la récompense d’une belle action. Dans cette froide poésie provençale, la maîtresse est à cent pieds au-dessus de l’amant, qui doit vivre aux yeux de celle qu’il aime “dans un perpétuel tremblement, comme un être inférieur et soumis, humblement soupirant, habile, comme un maître des cérémonies, à exercer à propos les vertus de salon”, savant dans cette “étiquette cérémonieuse du cœur”, cette “stratégie galante dont les manœuvres sont réglées

comme les pas d'armes des tournois", et que les troubadours expliquent et discutent à l'infini en vers prosaïques et plats[1].

Heureusement, dans le même temps qu'elle reçoit de Provence ce catéchisme de l'amour de tête, cette casuistique du cœur, cet herbier de plantes sèches, la France de langue d'oïl découvre dans la matière de Bretagne la passion pure. Ici, l'amour n'est plus un effet du raisonnement ; on n'aime plus *parce qu'on* admire ou *afin de* se perfectionner : on aime tout simplement, sans raison, presque mystiquement. "Nulle rhétorique de sentiments, nulle théorie ; pas de *règles d'amour*" ; c'est la passion mystérieuse, invincible, plus forte que la mort, plus forte que la crainte de l'enfer, celle de Tristan, de Lancelot. Et dans les cours françaises la mode provençale et la mode bretonne sont toutes deux en honneur. Comment elles se concilient et s'unissent, c'est ce qu'on voit dans l'œuvre de Chrétien de Troyes.

Ce poète mondain avait fait vers 1160 des traductions d'Ovide et un poème sur Tristan qui sont perdus ; puis il composa cinq récits en vers qui se rattachent au "cycle de la Table ronde" : *Erec, Cligès, Lancelot* ou *la Charrette* (entre 1164 et 1174), dont la comtesse Marie de Champagne, fille de Louis VII et de la reine Aliénor, lui avait fourni le sujet et qui fut terminée par Godefroy de Lagny, puis *Yvain* ou le *Chevalier au lion,* enfin *Perceval* ou le *Conte du Graal* (entre 1168 et 1191) qu'il laissa inachevé. À l'ordinaire tous ces poèmes sont assez incohérents et leurs personnages n'ont aucun caractère ni couleur : ce sont des mannequins dont les froides aventures s'enchaînent à l'infini. Mais ils discourent

---

[1] Voir la belle étude de M. Joseph Bédier sur les "Lais de Marie de France", dans *La Revue des Deux Mondes* du 15 octobre 1891.

sur l’amour, ou bien Chrétien en raisonne à leur sujet avec une subtilité et une préciosité qui étaient alors nouvelles et qui marquent le raffinement du poète et de ses lecteurs ; certes, elle était bien aussi “galante” que celle de l’hôtel de Rambouillet, la société qui savait goûter des marivaudages de ce genre :

De tous les maux le mien diffère ; il me plaît et pourtant j’en souffre ; je me réjouis de lui ; mon mal est ce que je veux et ma douleur est ma santé. Je ne vois donc pas de quoi je me plains, car mon mal me vient de ma volonté : c’est mon vouloir qui devient mon mal ; mais j’ai tant d’aise à vouloir ainsi que je souffre agréablement, et tant de joie dans ma douleur que je suis malade avec délices… Etc.

On trouverait dans l’œuvre de Chrétien de Troyes quelques autres morceaux de ce goût-là, fort propres, encore une fois, à montrer que la société française de la fin du douzième siècle était déjà infiniment plus polie qu’on n’a coutume de le croire. Et le poète a eu beaucoup d’imitateurs. Les uns se sont proposés de continuer *Perceval* comme Wolfram d’Eschenbach, chevalier bavarois, et d’autre part Wauchier de Denain (apparemment vers 1214), lui-même interpolé par un anonyme et continué par Manessier (avant 1227) et Gerbert de Montreuil (travaillant tous deux parallèlement). Les autres ont raconté, en se modelant sur Chrétien, des aventures de Gauvain ou de l’un de ses fils, ou de quelque autre chevalier de la Table ronde par eux inventé ; malheureusement, ils n’ont pas eu son talent, et non seulement leurs récits sont comme les siens d’une cruelle monotonie, mais ils manquent (sauf celui de Wolfram) de ce brillant qui fait tout le mérite de *Cligès* ou de *la Charrette :* on y voit presque toujours un jeune chevalier inconnu, récemment arrivé à la cour du roi Arthur, s’engager dans une aventure qui se présente et

que personne n'ose tenter, l'achever heureusement et épouser une fille de roi ; c'est le poncif romanesque du temps. Ainsi sont *le Bel inconnu, Durmart le Gallois, Beaudous, Meraugis de Portlesguez,* etc.

Parmi les compagnons d'Arthur, celui qui devait devenir le plus célèbre, Lancelot est le sujet d'un poème français que l'on connaît seulement par la traduction en haut allemand qu'en donna vers la fin du douzième siècle un ecclésiastique suisse, Ulrich de Zatzikoven ; on y voit "Lanzelet" épouser, après de grandes aventures qui lui valent le premier rang à la cour d'Arthur, la belle Iblis, fille d'Iveret de Behforêt. Mais Lancelot joue également le principal rôle dans la *Charrette* de Chrétien de Troyes, où il va chercher et conquérir la reine Guenièvre ravie par Méléagant qui l'a emmenée au royaume de Gorre, le pays d'où nul Breton ne peut revenir. C'est donc Chrétien qui, le premier à notre connaissance, a rattaché au cycle d'Arthur ce mythe très ancien qui était devenu chez les Grecs la fable de Proserpine ou celle d'Orphée et Eurydice : l'enlèvement d'une femme par le seigneur des morts et sa "quête" par un héros. Mais, surtout, c'est lui qui semble y avoir mêlé le premier la légende du Graal.

Le véritable sens de ce mythe, il l'ignorait certainement, et ses successeurs l'ignorèrent comme lui. Chacun des auteurs français rapporte la légende du Graal sous une forme différente ; toutefois on retrouve généralement dans leurs récits les éléments suivants : un corps mort, entouré de pleureuses ; une épée brisée ; un château qui est celui du "roi Pêcheur", où l'on conserve une lance saignante et un mystérieux vase, le Graal ; le héros doit poser une question, de-

mander ce que signifie tout cela qu'il vient de voir[2] ; mais il ne le fait pas, on ne sait trop pourquoi, et tout disparaît le lendemain : ce n'est qu'après de longues années que le chevalier trouve à nouveau le château du Graal, et qu'il dissipe enfin les enchantements de la Bretagne.

Or, Miss J.-L. Weston[3] a découvert qu'une secte occulte célèbre aujourd'hui encore certaines cérémonies où le Graal, la lance qui saigne, le roi Pêcheur tiennent une grande place. On a reconnu dans ces rites secrets une des formes du culte d'Adonis, dont les mystères plusieurs fois millénaires se perpétuent ainsi jusqu'à nos jours ; et le culte d'Adonis n'est lui-même que l'un des modes de la religion, très ancienne et pratiquée dans tout l'univers, du dieu de la vie et de la végétation, que d'autres peuples ont appelé Tammouz, Attis, Osiris, etc. Or les personnes qui ont révélé à Miss Weston les rites modernes du Graal étaient tout à fait ignorantes de notre littérature du Moyen Âge, et pourtant les renseignements qu'elles ont donnés, les descriptions qu'elles ont faites s'accordent avec ce que nous disent Chrétien de Troyes et ses successeurs. Il s'ensuit que la légende du Graal, telle que l'ont rapportée (sans la comprendre probablement) nos auteurs du douzième et du treizième siècles, c'est le récit sym-

---

[2] Dans le *Lancelot* en prose, qui nous offre la plus récente forme de la légende, ce trait a disparu. Nous l'avons également écarté, en dépit de son importance pour ainsi dire historique, parce qu'il ne pouvait s'accorder avec le beau symbole dont nous parlerons tout à l'heure.

[3] *The Grail and the rites of Adonis,* dans *Folk-Lore,* 1907, et *The legend of Sir Perceval* (Londres, 1906-1909,2 vol.) ; cf. le bien sévère compte-rendu de M. F. Lot dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes,* 1909.

bolique d'une initiation, tout d'abord imparfaite et manquée, puis achevée, réussie aux mystères d'Adonis.

Miss Weston nous apprend que le roi Pêcheur représente le principe vital (selon les occultistes modernes, il habite dans l'étoile Alcyon : quand l'heure en est venue, il jette son filet et capture un corps) et il garde le Graal, qui est le vase de la vie. Le château du Graal, dont nous parlent nos conteurs, c'est le symbole du temple où le néophyte reçoit l'initiation qu'à son tour symbolise la question qu'il doit poser. La lance, et le Graal dans lequel la lance est placée, auraient eu à l'origine une signification phallique, qui peu à peu aurait changé, ou, pour mieux dire, se serait compliquée en raison d'un symbolisme mystique pour lequel toute action a trois aspects selon celui des trois mondes d'où on la considère : le monde matériel, celui de l'homme, celui de Dieu. Galaad n'apparaît que dans les textes les plus récents ; dans nos plus anciens récits, le héros unique de la conquête du Graal, c'est Perceval, et il y est donné comme orphelin de son père et souvent appelé "le fils de la veuve dame" : c'est de la sorte que, dans beaucoup de sectes et de sociétés secrètes, de nos jours encore, on nomme l'initié le "fils de la veuve". Si nos poèmes du Moyen Âge font porter par des "demoiselles" le corps du roi mort, c'est que, dans le culte d'Adonis, la mort du dieu de la vie était pleurée par des femmes, qui dans tous ces rites jouaient le principal rôle. Enfin, si, après que la question a été posée, après la "conquête" du Graal, on nous apprend que les "temps aventureux" sont révolus, les enchantements terminés, et levée la malédiction qui pesait sur la Bretagne et la rendait "gâtée", stérile, c'est que la résurrection du dieu passait pour rendre à la terre sa fertilité.

Il est fort vraisemblable que Chrétien de Troyes n'était pas instruit du sens païen et secret de ces traits mystérieux qu'il rapportait ; mais on ne saurait l'affirmer absolument, car, en fait, son ouvrage, inachevé, s'arrête peu après la première visite de Perceval au château du Graal, durant laquelle le héros ne songe pas à poser la question mystérieuse, de sorte que le poète n'a pas eu l'occasion de rien expliquer. Son premier continuateur, Wauchier de Denain, ignorait plus certainement encore qu'un mythe occulte se cachait sous ces traits obscurs, car il leur a attribué un curieux sens chrétien : si les vers où il est dit que le Graal est le vase qui reçut le sang de Jésus ne sont apparemment qu'une interpolation dans son poème, du moins il fait de la lance saignante l'arme dont Longin perça le flanc du Christ. Toutefois, c'est Robert de Boron qui, le premier[4], a donné une interprétation chrétienne à tout le récit et complètement christianisé la légende du Graal.

C'était un laïc natif de Boron, non loin de Delle en Franche-Comté. Il eut l'idée de composer une vaste histoire du Graal à laquelle il lia intimement l'histoire de la cour du roi Arthur. Vers 1215 peut-être, il écrivit un poème qui fut ensuite mis en prose ; il y contait que le Graal était l'écuelle même où Jésus avait fait la Cène, où ensuite Pilate s'était lavé les mains, où enfin Joseph d'Arimathie avait recueilli le sang du Sauveur, puis comment le précieux vase était venu en Bretagne et quelles merveilles il y avait faites. Ensuite, reprenant la légende de l'enchanteur et prophète Merlin et de la jeunesse d'Arthur.

[4] Il écrivait peu après Wauchier, mais avant les autres continuateurs de Chrétien.

Robert en fit un second ouvrage dont nous possédons deux rédactions (de l'une nous n'avons que les 504 premiers vers, soit que l'auteur n'ait pas poussé plus loin, ou que la suite ait été égarée, l'autre est en prose), et qui reçut trois longues fins différentes (en prose également). Enfin, nous possédons un *Perceval* (en prose encore), qu'il y a des raisons de lui attribuer, où il suit à peu près Chrétien de Troyes et Wauchier de Denain, mais où, après avoir montré le Graal conquis par Perceval et enlevé au ciel, il raconte d'après Gaufrey de Monmouth et Wace, dans une sorte d'épilogue, la mort d'Arthur et des compagnons de la Table ronde et la destruction du monde chevaleresque.

Robert de Boron n'a d'autre qualité que sa naïveté (à vrai dire assez touchante) : il est gauche et plat à merveille. Et son principal mérite est d'avoir inspiré à d'autres esprits mieux doués l'idée d'un magnifique sujet. C'est, en effet, de son histoire du Graal, de Merlin, du roi Arthur qu'est né, je pense, et vers 1225 probablement, le grand roman en prose de *Lancelot*.

La vogue de cet ouvrage fut immense : on en compte beaucoup plus de cent manuscrits et il fit oublier en peu de temps les Robert de Boron et les Chrétien de Troyes. Dante le lut ; durant trois siècles, il ravit les imaginations, non seulement en France, mais en Allemagne, en Espagne, en Italie, en Portugal, en Angleterre ; il engendra toute la littérature chevaleresque dont le bon seigneur de la Manche eut la tête tournée ; au quinzième et au seizième siècles, il fut encore réimprimé six fois. Puis, soudain, les *Amadis,* qui en sont le rejeton espagnol, le firent oublier son tour : c'est à peine si *Don Quichotte,* qui pardonne à *Amadis de Gaule,* mentionne le roi Arthur et les amours de Guenièvre et de Lancelot. Chez nous aussi, l'adaptation des *Amadis* par Herberay des Es-

sarts, publiée à partir de 1540[5], relégua le royaume de Logres parmi les vieilles lunes :

De Herberay, noble sieur des Essars,
Ton Amadis tous autres romans passe,
Et qui le lit de voir après se passe
Les Lancelotz, les Tristans, les Froissars[6].

Antoine Du Verdier, en 1585, cite bien encore *Lancelot* dans sa *Bibliothèque,* parmi soixante-dix romans “vieux et nouveaux”, mais déjà l’on n’en peut plus supporter en 1591 qu’un court abrégé. Au dix-septième siècle, il n’y a plus que Chapelain pour le goûter[7] ; le P. Labbe ne l’admet pas seulement dans sa *Bibliotheca manuscriptorum librorum* (1652) ; Huet, qui le mentionne en 1678 dans sa *Lettre à Monsieur de Segrais : De l’origine des romans,* ne le connaît que de nom ; et si Chantereau-Lefèvre et Wilson de la Colombière y prennent quelque intérêt, c’est d’un point de vue historique : le premier parce qu’il y trouve des détails sur les coutumes du Moyen Âge, le second parce qu’il y puise des renseignements sur l’héraldique.

---

[5] Commencée en 1524, s’il en faut croire l’auteur (cf. l’épitre dédicatoire du livre VIII, éd. Sertenas).

[6] Vers de Michel Le Clerc entête du livre IV (éd. 1560, Longis et le Manguier). Dans ses *Bigarrures*, Tabourot parle de ces auteurs qui veullent “faire ostentation de leur bien dire et monstrer comme ils sçavent *Amadigauliser”*.

[7] *Continuation des mémoires de littérature et d’histoire* publiés par le P. Des Molets (t.VI, partie II, 1748, p. 334). *De la lecture des vieux romans,* édition par A. Feillet (1870).

En 1718, puis en 1762, le *Dictionnaire de l'Académie* cite *Lancelot du Lac* à côté de *Perceforest,* d'*Amadis,* d'*Astrée* et du *Roman de la rose* parmi les anciens romans célèbres ; mais l'admirable *Histoire littéraire* des Bénédictins ne semble plus guère en connaître que le titre, ainsi que ceux du *Saint Graal,* de *Merlin,* d'*Arthur,* de *Perseval* (t. VI, p. 16). La *Bibliothèque des romans* de Paulmy et Tressan déterre les vieilles histoires de la Table ronde : en juillet 1775, elle donne un abrégé de *Merlin* ; en août 1775, un résumé de l'histoire et de la quête du *Saint-Graal* ; en octobre 1775, une analyse de *Lancelot* proprement dit et de la *Mort d'Arthur ;* enfin, en février 1776, un résumé approximatif du roman tel qu'il se présente dans l'édition de 1488 ; mais tout cela en quelques pages, fort inexactes, d'ailleurs. Je trouve encore qu'en 1797, le *Roman de Merlin l'enchanteur* fut "mis en bon français", par un M. S. Boulard (Paris, Boulard).

Mais passons sur ces mascarades.

Faut-il rappeler maintenant les fadaises de la *Gaule poétique* de Marchangy ? Cependant, Roquefort publie en 1808 son *Glossaire de la langue romane* pour lequel, suivant l'exemple de Lacurne de Sainte-Palaye et de ses prédécesseurs, il a dépouillé nos romans bretons ; et surtout voici la grande *Histoire littéraire* des Bénédictins dont l'Académie des Inscriptions reprend la publication (le tome XV, paru en 1820, contient plusieurs notices sur les poèmes et contes du cycle d'Arthur).

Désormais, depuis les Daunou, les Creuzé de Lesser, les Méon jusqu'aux Paris et aux Bédier, les romanistes ne manqueront pas d'étudier la matière de Bretagne. Néanmoins, nos grands écrivains romantiques, à qui elle aurait pu inspirer de beaux poèmes, l'ignoreront. Il n'y a jamais eu, depuis

1591, qu'un seul essai d'adaptation littéraire des romans de la Table Ronde : c'est celui de Paulin Paris (1868-1877), qui, travaillant sur les manuscrits mêmes, n'a pu achever son ouvrage et n'a rempli, d'ailleurs sans grand talent, il me semble, que la moitié de son dessein. Quel est donc l'auteur de ce roman en prose *de Lancelot,* si vaste qu'il n'emplit pas moins de 2456 pages d'un immense in-quarto[8] et qu'à le réimprimer, il faudrait bien une vingtaine de nos in-12 modernes ? On ne sait. Jusqu'à ces derniers temps, tout le monde admettait qu'ils étaient plusieurs. M. Ferdinand Lot a cherché à démontrer le contraire : "le *Corpus Lancelot-Graal,* déduction faite du *Merlin* et de ses suites, qui sont certainement postiches, est du à un seul auteur", croit-il[9]. Mais, quel que soit le respect qu'inspire l'érudition de M. Ferdinand Lot, on ne saurait admettre ses conclusions ; M. Albert Pauphilet, au reste, qui a fait paraître, il y a quelque temps, la plus inté-

---

[8] *The vulgate version of the Arthurian romances edited from manuscripts in the British Museum,* by Oskar Sommer (Washington, 1909 et suiv., 7 vol. et un appendice in-4°). – Cf. les éditions partielles suivantes : *Merlin,* roman en prose du treizième siècle, publié par Gaston Paris et J. Ulrich (Société des anciens textes, 1886, 2 vol.) – Dans les *Marburger Beiträge zur romanischen Philologie, fasc. 2,6, 8 (1911-1912), édition "critique" par Gerhard Bräuner, Hans Becker, Heinrich Bubinger du début des "Enfances de Lancelot". – La Queste del Saint Graal, ed. by J. Furnivall, printed for the Roxburghe Club (London, 1864, in-4°) – Seynt Graal on the Sank Ryal, ed. Fred. Furnivall, printed for the Roxburghe Club (London, 1861-1863, 2 vol. in-8°). Ces deux dernières éditions hors commerce m'ont été inaccessibles. – Le Saint Graal, par Eugène Hucher (Le Mans, 1875-1878,3 vol., t. II et III) – MortArtu, and old French prose romance of the XIIIth century… now first edited… by J. Douglas Bruce (Halle-a-S, 1910, in-8°).*

[9] *Étude sur le Lancelot en prose* (Paris, Champion, 1918).

ressante étude sur la “Quête du Saint Graal”[10], les repousse déjà implicitement. Pour démontrer sa thèse, M. Lot remarque :

1 – Que certains épisodes, certaines “entrées” sont préparés de très longue main. Mais un plus grand nombre ne le sont pas du tout ; certaines “amorces” d’autre part n’aboutissent à rien ; et c’est une singulière exagération que de présenter le *Lancelot* comme une histoire dont les ficelles sont aussi habilement agencées que celles d’un drame de Scribe ou de Sardou !

2 – Que la chronologie des faits contés dans le roman est d’un bout à l’autre soigneusement suivie. En fait, elle ne l’est que dans certaines parties.

3 – Que le plan est d’une grande unité. Cela encore, c’est fort exagéré. M. Lot, d’ailleurs, relève lui-même un bon nombre de contradictions vraiment cruciales et l’on en pourrait ajouter d’autres qui sont presque aussi graves en somme, sur quelques-uns des points les plus essentiels de l’histoire (le Siège périlleux, le gardien et le château du Graal, la Table ronde, les généalogies, les charrettes déshonorantes, etc.), le roman flotte et ses diverses parties se contredisent parfois, s’accordent mal souvent.

4 – Qu’il y a non seulement unité de langue, mais d’esprit et de style. Pour ceci, non ! La qualité littéraire est même tellement inégale dans les différents morceaux, que cela seulement suffirait à nous convaincre que le *Lancelot* a été rédigé par des auteurs divers : certes les charmantes en-

---

[10] *Études sur la Queste del Saint Graal attribuée à Gautier Map* (Paris, Champion, 1921).

fances du héros, par exemple, ne sont pas de la même main machinale qui écrivit l'épisode de *la Charrette,* et le psychologue (si l'on peut dire) auquel nous devons la *Mort d'Arthur* n'est pas celui qui composa les trois quarts de l'interminable Histoire du Saint Graal (que j'ai fort resserrée en la mettant dans la bouche de Merlin) ! Bien mieux, certaines habitudes de langage, notamment certaines façons qu'ont les personnages de qualifier leurs interlocuteurs ou certaines manières qu'a l'auteur de désigner les compagnons du roi changent par endroits : durant des pages et des pages, la Table ronde notamment est comme oubliée… Mais où l'on croit vraiment rêver, c'est quand on voit M. Lot admettre qu'il y a unité d'esprit entre le mystique récit de la Quête du Graal et *la Mort d'Arthur ou* même certaines parties du *Lancelot* proprement dit : il est difficile d'imaginer des inspirations plus opposées, l'une tout ecclésiastique et mystique, l'autre tout mondaine. Cela n'est plus discutable depuis que M. Pauphilet a publié son ouvrage. Mais il était clair que l'auteur qui a conçu les personnages de *Lancelot* ou de la *Mort d'Arthur* n'est pas le même qui les a conçus dans la Quête du Saint Graal ; que l'on examine, par exemple, le caractère de Bohor dans ces divers morceaux !

Au reste, acceptât-on même les arguments de M. Ferdinand Lot, la conclusion qu'il en tire ne s'imposerait pas le moins du monde, et l'on pourrait très bien imaginer que plusieurs auteurs ont travaillé au *Lancelot,* mais d'accord et selon un plan établi d'avance[11]. Afin d'expliquer que nous

---

[11] *Le roman des Quatre,* publié il y a peu de temps, est composé avec bien plus de rigueur que le grand *Lancelot.* C'est pourtant l'ouvrage de quatre auteurs, brodant sur un canevas très détaillé, mais chacun à part soi.

possédions pour certaines chansons de geste des rédactions doubles, triples, voire quadruples, qui diffèrent entre elles vers par vers, au point qu'on y rencontre rarement deux vers identiques, et qui se ressemblent pourtant, strophe par strophe et presque phrase par phrase, M. Joseph Bédier a été amené à imaginer qu'il existait des confréries de jongleurs rivales. Il est fort possible que le gigantesque *Lancelot* en prose ait été composé dans un de ces ateliers de ménestrels, dans une de ces *ménestrandies,* selon un canevas d'ensemble.

Cette hypothèse a l'avantage d'expliquer les contradictions matérielles de faits, les erreurs d'enchaînement qui sont beaucoup moins concevables si l'on suppose un auteur unique, les inégalités flagrantes de talent que révèlent les différentes parties de l'ouvrage, et enfin comment le sentiment même des caractères des personnages a varié si fort. De toute évidence (pour moi) le récit de la Quête du Saint Graal et la *Mort d'Arthur* sont dus à des auteurs spéciaux. On sent à divers détails de mœurs que la *Mort d'Arthur* a été rédigée à une époque légèrement postérieure au reste du roman. L'Histoire du Graal a dû être composée après la Quête, dont elle a utilisé des fragments. On s'accorde à considérer le *Merlin* comme une interpolation ; la suite de Robert de Boron, dans la *vulgate* (publiée par Sommer au tome II), me semble de deux auteurs distincts. Quant au *Lancelot* proprement dit, une étude attentive permettrait d'y reconnaître plusieurs mains : j'ai signalé combien, à mon avis, les *Enfances* y diffèrent littérairement de la *Charrette*. Peut-être même arriverait-on, dans certains cas, à déterminer plus précisément où se sont faites les reprises. Par exemple, je crois en trouver une entre les dernières lignes du tome III et les premières du tome IV de Sommer ; puis au tome IV, page 301, où l'on nous parle soudain de Lancelot du Lac, plein de prouesse, sur un ton qui n'est plus du tout celui dont on vient d'user à

l'instant. Mais ce ne sont là que des nuances fugitives, et il va de soi que tout cela devrait être justifié autrement qu'il ne m'est loisible de le faire ici.

D'ailleurs, il faut reconnaître que, si le *Lancelot* a été rédigé dans une ménestrandie, tel ne saurait être le cas de la Quête du Saint Graal qui s'y trouve incorporée. M. Pauphilet a prouvé sans conteste possible, dans son remarquable ouvrage, que cette partie du *Lancelot* est l'œuvre d'un moine de Cîteaux. C'est un "miroir" de la vie chrétienne : toutes les discussions dogmatiques, morales, politiques qui partageaient l'Église s'y reflètent, et tout y est résolu dans le sens le plus purement cistercien. Faut-il donc admettre que le *Saint Graal* a été composé à part ? Dans quelles conditions ? Je n'en sais rien.

Robert de Boron avait fait de la légende du Graal, dont, comme ses prédécesseurs, il ignorait le sens secret, une légende chrétienne. L'auteur cistercien – il aurait reculé d'horreur, s'il avait pu soupçonner la véritable signification, toute païenne, du mythe – a merveilleusement renchéri sur Robert de Boron et, de la quête du Saint Graal, il a fait un grand symbole mystique : celui de la recherche de Dieu par les âmes. Tel est le sens général de son ouvrage ; mais il n'en est pas un épisode, pas un trait qui ne soit également symbolique, qui n'ait une signification cachée, et chaque héros de la cour d'Arthur y devient une allégorie. Malheureusement, si la conception de l'œuvre et le sentiment dont elle est animée sont admirables, l'exécution artistique en est médiocre : c'est que, pour le mystique auteur de la Quête du Saint Graal dans le *Lancelot,* les apparences, les couleurs sont peu intéressantes : il conte et décrit en lieux communs parce que le sens

mystique seul lui paraît digne d'attention et que le concret ne l'intéresse pas, et c'est là un fâcheux état d'esprit pour un romancier. En revanche, quelle belle signification il a donnée à toutes choses !… Sans nous arrêter à examiner même la confession de Lancelot, parfait modèle, voyons seulement, d'après M. Pauphilet, ce qu'il a fait des héros de chair du roman.

Galaad d'abord. Le fils de Lancelot, dans son livre, est devenu presque un ange. C'est le chevalier céleste, descendu sur terre pour réparer toute injure, remettre tout dans l'ordre divin. Il est libéré de toute attache terrestre : il ignore la tentation. "Sire, soyez le bienvenu, car nous vous avons longtemps attendu !" chacun l'accueille par ces mots. Bref, c'est le messie, le promis, le désiré, dont la venue a été annoncée par les prophètes. S'il surgit au milieu de la cour d'Arthur quand toutes les portes en sont fermées, comme l'auteur a soin de nous l'apprendre, c'est que Jésus-Christ surgit ainsi parmi les apôtres, dans l'Évangile de saint Jean. L'auteur a voulu son héros si conforme au Christ qu'on pourrait presque dire que le Saint Graal est un Évangile apocryphe, l'Évangile de Galaad.

Dans Chrétien et ses continuateurs, Perceval était un peu simple d'esprit : c'est pourquoi il ne songeait même pas à poser la mystérieuse question. Le moine cistercien, qui a négligé cette interrogation dont il ignorait la raison et qui devait par conséquent lui paraître absurde, a pourtant conservé cette naïveté traditionnelle du personnage et il en a admirablement tiré parti : chez lui Perceval représente l'âme toute faite d'innocence et de candeur, pure comme celle d'un enfant. Le héros se laisse prendre bonnement à chaque ruse du démon ; mais "sa foi est parfaite et son dévouement à Dieu absolu.

Comme ses erreurs sont sans malice, ses repentirs sont sans arrière-pensée. Peut-il n'être pas pardonné ?" L'auteur en a fait "le type de ceux qui se justifient par la foi, comme Bohor l'est de ceux qui se justifient par les œuvres".

Celui-ci au contraire est l'âme studieuse, vertueuse, ascétique. Il "a commis jadis un grand péché" avec la fille du roi Brangore dont il a un fils : "il le rachète par une vie exemplaire… Il sait que le rôle de l'Église est de diriger les hommes et spontanément il se confie aux prêtres… Il discerne clairement la partie de Dieu au milieu des visions ambiguës et des fantasmagories trompeuses. Les doutes proposés à son esprit, les tentations offertes à sa chair, il les repousse également… Enfin il donne dans l'épreuve la mesure de son parfait détachement des choses terrestres ; il sacrifie à Dieu et à son salut, outre les plaisirs, l'amour fraternel, la pitié, le respect de la vie et jusqu'au culte des morts… Sa vertu appliquée, exacte jusqu'à la dureté, lui mérite enfin de… partager les récompenses suprêmes".

Tels sont les trois élus, si variés, montrant si bien trois types d'âmes, pour ainsi parler. Au-dessous d'eux, voici le pécheur repentant représenté par Lancelot. Il était le meilleur chevalier du monde, le plus renommé, le héros courtois idéal ; et pourtant, à peine est-il entré en quête, les pires humiliations l'accablent : c'est qu'il ne s'agit plus ici d'une quête terrestre, mais d'une quête mystique, où les aventures ne sont plus "du siècle", mais "célestielles", et où la valeur mondaine n'a plus aucun prix. Il s'en aperçoit, se confesse, se convertit, mène une vie ascétique et pieuse. Aussitôt "il reçoit du ciel des encouragements" ; mais il n'est pas arrivé à la perfection : l'auteur "lui a prêté des faiblesses, des erreurs continuelles, comme si une longue existence passée dans le péché laissait l'âme meurtrie et impuissante à s'élever très

haut… Il ne comprend pas le langage mystique que parle le monde sensible… Il lui manque la confiance totale en Dieu, l'oubli de la raison terrestre, le sens du miracle… Il ne penserait pas, si Dieu même ne le lui rappelait rudement, qu'un signe de croix suffit à écarter les lions… Parce que Lancelot s'est efforcé vers le bien, il sera récompensé selon son mérite qui n'est pas parfait ; mais, parce qu'il fut pécheur, il sera puni. Il pénètre donc dans le château du Graal, mais sans honneur, comme à la dérobée, et il ne peut dépasser le seuil du sanctuaire. De là il a l'insigne bonheur d'entrevoir un miracle, mais il ne le comprend pas."

Au-dessous encore, les réprouvés, les pécheurs endurcis, à qui il n'arrive à leur grand étonnement aucune aventure, parce qu'ils sont indignes des aventures "célestielles" de cette quête de Dieu : Lionel, le fou de colère, Hector, l'orgueilleux, surtout Gauvain. Il est l'homme le plus auréolé de gloire terrestre après Lancelot, le modèle des chevaliers, preux, loyal, généreux. "Mais à cette existence brillante, Dieu n'a point de part." Les avertissements ne peuvent l'amener à se repentir. La main du justicier Galaad le frappe. Il est damné.

Voilà les acteurs du drame mystique, et comme eux-mêmes les moindres traits de l'action sont symboliques. Si un candélabre brille sur la table du Graal, dans la chapelle au pied de laquelle gît Lancelot endormi, ce candélabre signifie Dieu ; Raban Maur, l'abbé Rupert, l'abbé Guerric ont dit, en effet : *Candelabrum vocatur Christus.* Si la table elle-même est d'argent, si l'arche que fera construire Galaad à Sarras est d'or, c'est que l'or représente "la clarté de la divinité" selon Garnier de Saint-Victor, "la puissance royale du Christ" selon Raban Maur, et l'argent "la sagesse de Dieu incarné" selon Alcuin, "l'humanité du Christ" selon Rupert. Partout, le

blanc, la clarté signifient ce qui est de Dieu, et le noir ou la nuit ce qui est du diable, le péché, le mal : ainsi le veut la tradition symbolique. Le tournoi des chevaliers blancs et noirs auquel Lancelot prend part, c'est le combat des vertus et des vices ; partout les envoyés de Dieu sont des chevaliers aux armes blanches ; le destrier noir qu'enfourche Perceval durant la nuit est le démon lui-même. Pourtant Galaad, arrivant à la cour d'Arthur, porte des vêtements rouges fourrés d'hermine ; Bohor après sa confession revêt pour communier une cotte de bure blanche et un manteau vermeil ; Lancelot purifié deux robes, l'une blanche, l'autre rouge : c'est que ce sont là les propres couleurs du Christ dont le blanc représente la sainteté, le rouge le sacrifice (*Cantique des cantiques,* Grégoire le Grand, Adam Scot, etc.). Et si Lancelot sent si rudement sa disgrâce lorsqu'après son aventure de la chapelle il entend les oiselets gazouiller, c'est que les oiseaux sont les symboles du Christ et marquent par leur chant la présence de Dieu dans le monde…

M. Albert Pauphilet nous explique toute cette symbolique du *Saint Graal* qu'il ne saurait être question d'exposer ainsi. Autant que possible nous avons suggéré dans le récit même le sens secret de chaque trait. On comprendra certainement que les nefs, et singulièrement la nef de Salomon dont il est souvent question, représentent l'Église : *Ecclesia navis est.* Mais comment rendre clairs tous ces "dessous" ? On devinera bien que la femme qui tente Perceval est le diable. Mais comment faire comprendre que si elle loge dans une tente ronde, c'est que le démon habite le monde, qui est rond ; que si elle invite Perceval à s'y abriter du soleil, c'est que le soleil signifie Dieu ; que le sommeil, le désir de repos auquel il succombe, le lit où il s'étend symbolisent la négligence de l'âme : *torpor neglientiœ,* dit Raban Maur ; que le péché de luxure, ici comme partout, représente tous les

autres péchés, “le mal aux formes innombrables” ; que, si l’on accorde à Perceval l’excuse d’avoir été surpris par l’ivresse, c’est pour faire sentir que sa faute est seulement d’imprudence. La vue de la croix sur le pommeau de son épée lui donne l’idée de se signer : il exorcise ainsi le démon. Il se punit, se repent de tout son cœur, et une nef arrive, sur laquelle il s’embarque : l’Église. Les voiles en sont blanches, signe de la divinité. Un homme en habit de prêtre l’habite : c’est Dieu…

Je ne me suis proposé en écrivant cet ouvrage nul dessein scientifique (est-il utile de le dire ?). J’ai seulement tenté de composer un récit qui s’inspirât de l’esprit de nos vieux auteurs et où l’on retrouvât peut-être un peu de la fraîcheur et de la naïveté qu’ont parfois nos anciens contes “bretons”. Il ne pouvait être question ici de transcrire exactement en français moderne les divers récits de la Table ronde, dont les moindres comptent des dizaines de milliers de vers ou de lignes, ni même de les analysée, rigoureusement. Outre qu’ils diffèrent du tout au tout par le ton et l’esprit, les événements qu’ils rapportent sont contradictoires et ils attribuent aux personnages qu’ils nomment des mêmes noms des caractères qui souvent ne s’accordent nullement. D’ailleurs, tout donne à penser que les lecteurs d’aujourd’hui seraient tôt rebutés par tant de longueurs et de gaucheries qui ne sont pas toujours touchantes, et qu’ils n’auraient guère la patience de suivre les tours et les détours d’une intrigue aussi emmêlée qu’un peloton de fil, où les exploits chevaleresques, qui se succèdent, se ressemblent trop.

D’une manière générale, j’ai suivi le plus complet et le plus beau des romans de la Table ronde : c’est le *Lancelot en*

prose. Toutefois j'y ai retranché des péripéties sans nombre, et en outre j'ai souvent modifié le plan même, voire du tout au tout, soit parce qu'à mon avis le dessin gagnait à être rectifié, soit pour y broder des épisodes étrangers, parfois très importants. Notamment, j'ai à peu près supprimé l'immense prologue, l'Histoire du Saint Graal, qui m'a paru d'un ennui presque insupportable : je n'en ai conservé que les traits essentiels, notamment la belle légende de la Croix, et après les avoir mélangés aux meilleures parties du *Joseph d'Arimathie* de Robert de Boron, je les ai placés dans la bouche du prophète et enchanteur Merlin. De même, j'ai repris la tradition ancienne de Wace et fait fonder la Table ronde par le roi Arthur. Et comment rendre possible que ce même Perceval, dont Chrétien nous conte les rustiques enfances, soit aussi le pur innocent à l'âme transparente que le mystique cistercien donne pour compagnon à Galaad dans la quête du Graal ? On jugera si j'y suis parvenu ; mais, quant à Bohor, j'ai dû le faire mourir à Sarras : la psychologie qu'il fallait qu'il eût dans la *Mort d'Arthur* s'accorde trop mal avec celle qu'il a nécessairement dans le *Saint Graal*. D'ailleurs il serait fastidieux de relever tous les changements que j'ai cru devoir apporter au canevas du *Lancelot*. Je tiens seulement à avertir que la division en huit parties, que j'ai introduite, n'existe nulle part dans les manuscrits ni dans les éditions[12].

J'avoue volontiers qu'un peu partout j'ai ainsi transposé librement les péripéties, donné à l'un ce que les sources at-

[12] L'édition de 1488, la mieux composée, résume en quelques pages le *Merlin* et sa deuxième partie commence à la *Charrette* ; la troisième à la première visite de Lancelot au Château aventureux de "Corbenic" ; la quatrième correspond à notre *Saint Graal* ; la cinquième à la *Mort d'Arthur*.

tribuaient à l'autre, confondu les personnages et les scènes qui étaient dédoublés selon la méthode chère aux interminables conteurs de ce temps (à moins, toutefois, qu'il ne me semblât bon de les conserver tels), introduit même quelques chansons et poèmes étrangers au cycle de la Table ronde, emprunté des détails à différents ouvrages contemporains, ravivé de mon mieux les couleurs, souvent changé tout à fait le dessin, voire ça et là un peu ajouté de mon cru, enfin mêlé les matières de tant de récits divers et contradictoires, fondu, et, comme on dit, repensé le tout.

C'est pourquoi l'on m'excusera si je n'indique pas ici mes sources chapitre par chapitre : parfois j'ai traduit d'assez près un morceau qui me semblait agréable, ailleurs c'est une dizaine d'ouvrages qu'il me faudrait citer au bas d'une seule page. Même, en serais-je capable, quand j'ai tout simplement raconté de mémoire (et je n'en ai pas beaucoup) ce qui de mes lectures diverses m'était resté dans l'esprit ? Je me contenterai donc de dire que j'ai utilisé tous les divers auteurs que j'ai cités plus haut[13], de Gaufrey de Monmouth jusqu'à l'abrégé de 1591, ou plutôt (car cet abrégé est très mauvais) jusqu'à l'édition de 1488 dont celle de 1494 et celle du seizième siècle sont des répliques, et inférieures quant au texte.

En somme, puisque je n'avais d'autre dessein que de créer, selon mes forces, une œuvre d'art, je me suis permis d'interpréter très largement mes sources ; mais La Fontaine, Anatole France, tous les écrivains classiques n'ont pas mieux respecté les leurs, et c'étaient pour moi d'assez grands modèles. Au reste, en prenant ainsi à l'égard de mes prédéces-

---

[13] Sauf Malory toutefois et Wolfram d'Eschenbach qui a été traduit en français, mais dont le ton paraît si différent et l'ouvrage si ennuyeux, que j'ai préféré le laisser de côté.

seurs du Moyen Âge des libertés à vrai dire extrêmes, je n'ai fait que suivre l'exemple qu'ils m'ont laissé : car chacun d'eux a traité les versions antérieures avec beaucoup moins de scrupule que je n'ai fait les siennes. Que l'on veuille donc bien considérer, encore une fois, que cet ouvrage-ci ne se donne nullement pour un travail digne de nos savants romanistes, mais pour une nouvelle rédaction, à la façon de Maître Gautier Map ou de "Maître Hélie", de l'histoire de la Table ronde et du Saint Graal. Ma seule ambition est que ma version fournisse, au même titre que celle de Robert de Boron, quelques variantes à l'édition critique du *Lancelot* qu'on publiera peut-être en l'an 2923.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Juillet 2016

—

– **Élaboration de ce livre électronique** :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : YvetteT, Jean-Marc, Coolmicro